VITAM
IMPENDERE
VERO.

No 52/2

RB47577

Library
of the
University of Toronto

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

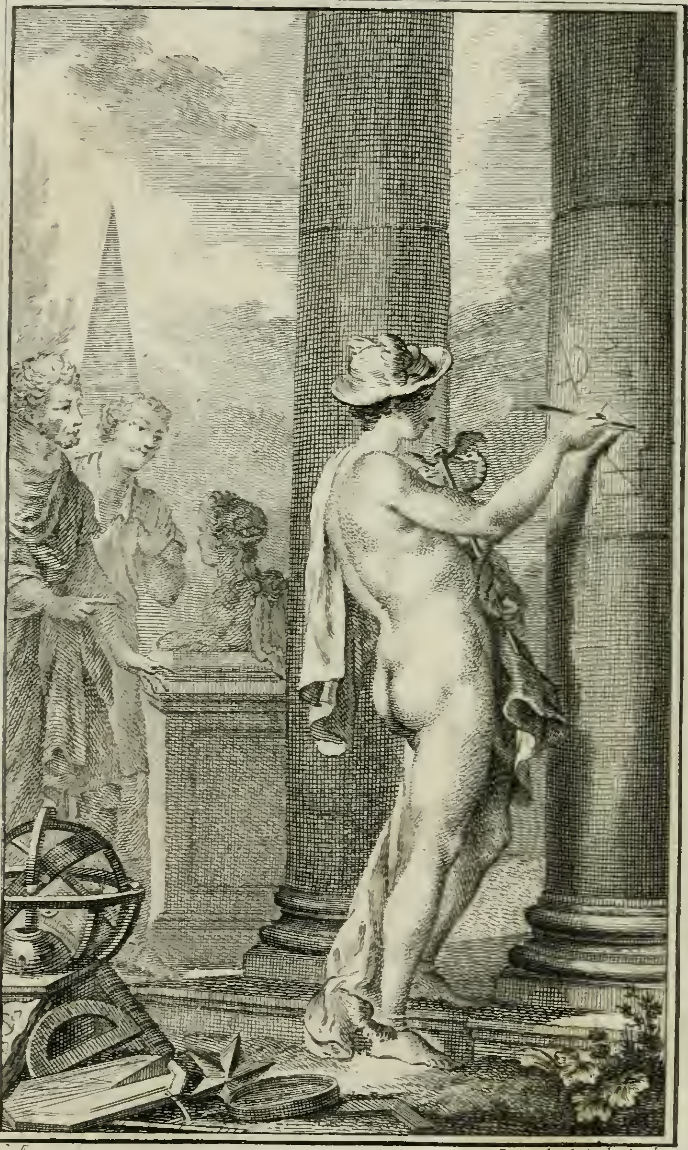
http://www.archive.org/details/mileoude02rous

EMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

TOME II.



C. Eisen inv. Louis le Grand Sculp.

Hermès, *Liv. III.*

EMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

Par J. J. Rousseau,
Citoyen de Genève.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,
Chez Jean Néaulme, Libraire.

M. DCC. LXII.

Avec Privilége de Nosseign. les Etats de Hollande & de Westfrise.

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

LIVRE III.

QUOIQUE jusqu'à l'adolescence tout le cours de la vie soit un tems de foiblesse, il est un point dans la durée de ce premier âge où, le progrès des forces ayant passé celui des besoins, l'animal croissant, encore absolument foible, devient fort par relation. Ses besoins n'étant pas tous développés, ses forces

actuelles ſont plus que ſuffiſantes pour pourvoir à ceux qu'il a. Comme homme il ſeroit très-foible; comme enfant il eſt très-fort.

D'où vient la foibleſſe de l'homme? De l'inégalité qui ſe trouve entre ſa force & ſes deſirs. Ce ſont nos paſſions qui nous rendent foibles, parce qu'il faudroit pour les contenter plus de forces que ne nous en donna la Nature. Diminuez donc les deſirs, c'eſt comme ſi vous augmentiez les forces; celui qui peut plus qu'il ne deſire, en a de reſte : il eſt certainement un être très-fort. Voilà le troiſiéme état de l'enfance & celui dont j'ai maintenant à parler. Je continue à l'appeller enfance, faute de terme propre à l'exprimer; car cet âge approche de l'adoleſcence, ſans être encore celui de la puberté.

A douze ou treize ans les forces de l'enfant ſe développent bien plus rapi-

dement que ses besoins. Le plus violent, le plus terrible ne s'est pas encore fait sentir à lui ; l'organe même en reste dans l'imperfection, & semble pour en sortir attendre que sa volonté l'y force. Peu sensible aux injures de l'air & des saisons, sa chaleur naissante lui tient lieu d'habit, son appétit lui tient lieu d'assaisonnement ; tout ce qui peut nourrir est bon à son âge ; s'il a sommeil, il s'étend sur la terre & dort ; il se voit par-tout entouré de tout ce qui lui est nécessaire ; aucun besoin imaginaire ne le tourmente ; l'opinion ne peut rien sur lui ; ses desirs ne vont pas plus loin que ses bras : non-seulement il peut se suffire à lui-même, il a de la force au-delà de ce qu'il lui en faut ; c'est le seul tems de sa vie où il sera dans ce cas.

Je pressens l'objection. L'on ne dira pas que l'enfant a plus de besoins que je ne lui en donne, mais on niera qu'il

ait la force que je lui attribue : on ne ſongera pas que je parle de mon éleve, non de ces poupées ambulantes qui voyagent d'une chambre à l'autre, qui labourent dans une caiſſe, & portent des fardeaux de carton. L'on me dira que la force virile ne ſe manifeſte qu'avec la virilité, que les eſprits vitaux élaborés dans les vaiſſeaux convenables & répandus dans tout le corps, peuvent ſeuls donner aux muſcles la conſiſtance, l'activité, le ton, le reſſort d'où réſulte une veritable force. Voilà la philoſophie du cabinet, mais moi j'en appelle à l'experience. Je vois dans vos campagnes de grands garçons labourer, biner, tenir la charrue, charger un tonneau de vin, mener la voiture tout comme leur pere; on les prendroit pour des hommes, ſi le ſon de leur voix ne les trahiſſoit pas. Dans nos villes mêmes de jeunes ouvriers, forgerons, taillandiers, ma-

réchaux, ſont preſque auſſi robuſtes que les maîtres, & ne ſeroient gueres moins adroits ſi on les eût exercés à tems. S'il y a de la difference, & je conviens qu'il y en a, elle eſt beaucoup moindre, je le répéte, que celle des deſirs fougueux d'un homme aux deſirs bornés d'un enfant. D'ailleurs il n'eſt pas ici queſtion ſeulement de forces phyſiques, mais ſur-tout de la force & capacité de l'eſprit qui les ſupplée ou qui les dirige.

Cet intervalle où l'individu peut plus qu'il ne deſire, bien qu'il ne ſoit pas le tems de ſa plus grande force abſolue, eſt, comme je l'ai dit, celui de ſa plus grande force relative. Il eſt le tems le plus précieux de la vie; tems qui ne vient qu'une ſeule fois; tems très-court, & d'autant plus court, comme on verra dans la ſuite, qu'il lui importe plus de le bien employer.

Que fera-t-il donc de cet excédent

de facultés & de forces qu'il a de trop à préſent, & qui lui manquera dans un autre âge? Il tâchera de l'employer à des ſoins qui lui puiſſent profiter au beſoin. Il jettera, pour ainſi dire, dans l'avenir le ſuperflu de ſon être actuel : l'enfant robuſte fera des proviſions pour l'homme foible : mais il n'établira ſes magaſins ni dans des coffres qu'on peut lui voler, ni dans des granges qui lui ſont étrangeres; pour s'approprier veritablement ſon acquis, c'eſt dans ſes bras, dans ſa tête, c'eſt dans lui qu'il le logera. Voici donc le tems des travaux, des inſtructions, des études; & remarquez que ce n'eſt pas moi qui fais arbitrairement ce choix, c'eſt la Nature elle-même qui l'indique.

L'intelligence humaine a ſes bornes, & non-ſeulement un homme ne peut pas tout ſavoir, il ne peut pas même ſavoir en entier le peu que ſa-

vent les autres hommes. Puiſque la contradictoire de chaque propoſition fauſſe eſt une verité, le nombre des verités eſt inépuiſable comme celui des erreurs. Il y a donc un choix dans les choſes qu'on doit enſeigner, ainſi que dans le tems propre à les apprendre. Des connoiſſances qui ſont à notre portée, les unes ſont fauſſes, les autres ſont inutiles, les autres ſervent à nourrir l'orgueil de celui qui les a. Le petit nombre de celles qui contribuent réellement à notre bien-être eſt ſeul digne des recherches d'un homme ſage, & par conſéquent d'un enfant qu'on veut rendre tel. Il ne s'agit point de ſavoir ce qui eſt, mais ſeulement ce qui eſt utile.

De ce petit nombre il faut ôter encore ici les verités qui demandent pour être compriſes un entendement déjà tout formé; celles qui ſuppoſent la connoiſſance des rapports de l'hom-

me, qu'un enfant ne peut acquérir; celles qui, bien que vraies en elles-mêmes, diſpoſent une ame inexperimentée à penſer faux ſur d'autres ſujets.

Nous voilà réduits à un bien petit cercle relativement à l'exiſtence des choſes; mais que ce cercle forme encore une ſphere immenſe pour la meſure de l'eſprit d'un enfant! Ténébres de l'entendement humain, quelle main téméraire oſa toucher à votre voile? Que d'abymes je vois creuſer par nos vaines ſciences autour de ce jeune infortuné! O toi qui vas le conduire dans ces perilleux ſentiers, & tirer devant ſes yeux le rideau ſacré de la Nature, tremble. Aſſûre-toi bien premierement de ſa tête & de la tienne; crains qu'elle ne tourne à l'un ou à l'autre, & peut-être à tous les deux. Crains l'attrait ſpécieux du menſonge, & les vapeurs enivrantes de l'orgueil.

Souviens-toi, ſouviens-toi ſans ceſſe que l'ignorance n'a jamais fait de mal, que l'erreur ſeule eſt funeſte, & qu'on ne s'égare point par ce qu'on ne ſait pas, mais par ce qu'on croit ſavoir.

Ses progrès dans la géométrie vous pourroient ſervir d'épreuve & de meſure certaine pour le développement de ſon intelligence; mais ſi-tôt qu'il peut diſcerner ce qui eſt utile & ce qui ne l'eſt pas, il importe d'uſer de beaucoup de ménagement & d'art pour l'amener aux études ſpéculatives. Voulez-vous, par exemple, qu'il cherche une moyenne proportionnelle entre deux lignes? commencez par faire enſorte qu'il ait beſoin de trouver un quarré égal à un rectangle donné: s'il s'agiſſoit de deux moyennes proportionnelles, il faudroit d'abord lui rendre le problême de la duplication du cube intereſſant, &c. Voyez comment nous approchons par degrés des no-

tions morales qui diſtinguent le bien & le mal! Juſqu'ici nous n'avons connu de loi que celle de la néceſſité : maintenant nous avons égard à ce qui eſt utile ; nous arriverons bientôt à ce qui eſt convenable & bon.

Le même inſtinct anime les diverſes facultés de l'homme. A l'activité du corps qui cherche à ſe développer, ſuccéde l'activité de l'eſprit qui cherche à s'inſtruire. D'abord les enfans ne ſont que remuans ; enſuite ils ſont curieux, & cette curioſité bien dirigée eſt le mobile de l'âge où nous voilà parvenus. Diſtingons toujours les penchans qui viennent de la Nature de ceux qui viennent de l'opinion. Il eſt une ardeur de ſavoir qui n'eſt fondée que ſur le deſir d'être eſtimé ſavant ; il en eſt une autre qui naît d'une curioſité naturelle à l'homme, pour tout ce qui peut l'intereſſer de près ou de loin. Le deſir inné du bien-

être & l'impoſſibilité de contenter pleinement ce deſir, lui fait rechercher ſans ceſſe de nouveaux moyens d'y contribuer. Tel eſt le premier principe de la curioſité ; principe naturel au cœur humain, mais dont le développement ne ſe fait qu'en proportion de nos paſſions & de nos lumieres. Suppoſez un Philoſophe relégué dans une Iſle déſerte avec des inſtrumens & des livres, ſûr d'y paſſer ſeul le reſte de ſes jours ; il ne s'embarraſſera plus gueres du ſyſtême du monde, des loix de l'attraction, du calcul differenciel : il n'ouvrira peut-être de ſa vie un ſeul livre ; mais jamais il ne s'abſtiendra de viſiter ſon Iſle juſqu'au dernier recoin, quelque grande qu'elle puiſſe être. Rejettons donc encore de nos premieres études les connoiſſances dont le goût n'eſt point naturel à l'homme, & bornons-nous à celles que l'inſtinct nous porte à chercher.

L'Isle du genre humain c'est la terre ; l'objet le plus frappant pour nos yeux c'est le soleil. Si-tôt que nous commençons à nous éloigner de nous, nos premieres observations doivent tomber sur l'une & sur l'autre. Aussi la philosophie de presque tous les peuples sauvages roule-t-elle uniquement sur d'imaginaires divisions de la terre & sur la divinité du soleil.

Quel écart ! dira-t-on, peut-être. Tout-à-l'heure nous n'étions occupés que de ce qui nous touche, de ce qui nous entoure immédiatement : tout-à-coup nous voilà parcourant le globe, & sautant aux extrémités de l'univers ! Cet écart est l'effet du progrès de nos forces & de la pente de notre esprit. Dans l'état de foiblesse & d'insuffisance, le soin de nous conserver nous concentre au-dedans de nous ; dans l'état de puissance & de force, le desir d'étendre notre être nous porte au-de-

là, & nous fait élancer aussi loin qu'il nous est possible: mais comme le monde intellectuel nous est encore inconnu, notre pensée ne va pas plus loin que nos yeux, & notre entendement ne s'étend qu'avec l'espace qu'il mesure.

Transformons nos sensations en idées, mais ne sautons pas tout d'un coup des objets sensibles aux objets intellectuels. C'est par les premiers que nous devons arriver aux autres. Dans les premieres operations de l'esprit, que les sens soient toujours ses guides. Point d'autre livre que le monde, point d'autre instruction que les faits. L'enfant qui lit ne pense pas, il ne fait que lire; il ne s'instruit pas, il apprend des mots.

Rendez votre éleve attentif aux phénoménes de la Nature, bientôt vous le rendrez curieux; mais pour nourrir sa curiosité, ne vous pressez jamais de la satisfaire. Mettez les

queſtions à ſa portée, & laiſſez-les lui réſoudre. Qu'il ne ſache rien, parce que vous le lui avez dit, mais parce qu'il l'a compris lui-même : qu'il n'apprenne pas la ſcience ; qu'il l'invente. Si jamais vous ſubſtituez dans ſon eſprit l'autorité à la raiſon, il ne raiſonnera plus ; il ne ſera plus que le jouet de l'opinion des autres.

Vous voulez apprendre la géographie à cet enfant, & vous lui allez chercher des globes, des ſpheres, des cartes : que de machines ! Pourquoi toutes ces repréſentations ? Que ne commencez-vous par lui montrer l'objet même, afin qu'il ſache au moins de quoi vous lui parlez.

Une belle ſoirée, on va ſe promener dans un lieu favorable, où l'horizon bien découvert laiſſe voir à plein le ſoleil couchant, & l'on obſerve les objets qui rendent reconnoiſſable le lieu de ſon coucher. Le lendemain,

pour respirer le frais, on retourne au même lieu avant que le soleil se leve. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paroît tout en flâmes : à leur éclat on attend l'astre long-tems avant qu'il se montre : à chaque instant on croit le voir paroître, on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair & remplit aussi-tôt tout l'espace : le voile des ténébres s'efface & tombe : L'homme reconnoît son séjour & le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant rézeau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumiere & les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent & saluent de concert le pere de la vie; en ce moment pas un seul ne se tait. Leur gazouillement foible

encore, eſt plus lent & plus doux que dans le reſte de la journée, il ſe ſent de la langueur d'un paiſible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux ſens une impreſſion de fraîcheur qui ſemble pénetrer juſqu'à l'ame. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne réſiſte : un ſpectacle ſi grand, ſi beau, ſi délicieux n'en laiſſe aucun de ſang-froid.

Plein de l'enthouſiaſme qu'il éprouve, le maître veut le communiquer à l'enfant; il croit l'émouvoir, en le rendant attentif aux ſenſations dont il eſt ému lui-même. Pure bétiſe ! C'eſt dans le cœur de l'homme qu'eſt la vue du ſpectacle de la Nature; pour le voir il faut le ſentir. L'enfant apperçoit les objets; mais il ne peut appercevoir les rapports qui les lient, il ne peut entendre la douce harmonie de leur concert. Il faut une experience qu'il n'a point acquiſe, il faut des

ſentimens qu'il n'a point éprouvés, pour ſentir l'impreſſion compoſée qui réſulte à la fois de toutes ces ſenſations. S'il n'a long-tems parcouru des plaines arides, ſi des ſables ardens n'ont brûlé ſes pieds, ſi la réverberation ſuffoquante des rochers frappés du ſoleil ne l'oppreſſa jamais, comment goûtera-t-il l'air frais d'une belle matinée? Comment le parfum des fleurs, le charme de la verdure, l'humide vapeur de la roſée, le marcher mol & doux ſur la pelouſe, enchanteront-ils ſes ſens? Comment le chant des oiſeaux lui cauſera-t-il une émotion voluptueuſe, ſi les accens de l'amour & du plaiſir lui ſont encore inconnus? Avec quels tranſports verra-t-il naître une ſi belle journée, ſi ſon imagination ne ſait pas lui peindre ceux dont on peut la remplir? Enfin comment s'attendrira-t-il ſur la beauté du ſpectacle de la Nature,

s'il ignore quelle main prit soin de l'orner?

Ne tenez point à l'enfant des discours qu'il ne peut entendre. Point de descriptions, point d'éloquence, point de figures, point de poësie. Il n'est pas maintenant question de sentiment ni de goût. Continuez d'être clair, simple & froid; le tems ne viendra que trop-tôt de prendre un autre langage.

Elevé dans l'esprit de nos maximes, accoutumé à tirer tous ses instrumens de lui-même, & à ne recourir jamais à autrui qu'après avoir reconnu son insuffisance, à chaque nouvel objet qu'il voit il l'examine long-tems sans rien dire. Il est pensif & non questionneur. Contentez-vous donc de lui présenter à propos les objets; puis quand vous verrez sa curiosité suffisamment occupée, faites-lui quelque question laconique qui le mette sur la voye de la résoudre.

Dans cette occaſion après avoir bien contemplé avec lui le ſoleil levant, après lui avoir fait remarquer du même côté les montagnes & les autres objets voiſins, après l'avoir laiſſé cauſer là-deſſus tout à ſon aiſe, gardez quelques momens le ſilence comme un homme qui rêve, & puis vous lui direz; je ſonge qu'hier au ſoir le ſoleil s'eſt couché-là, & qu'il s'eſt levé-là ce matin. Comment cela ſe peut-il faire? N'ajoutez rien de plus; s'il vous fait des queſtions n'y répondez point; parlez d'autre choſe. Laiſſez-le à lui-même, & ſoyez ſûr qu'il y penſera.

Pour qu'un enfant s'accoutume à être attentif, & qu'il ſoit bien frappé de quelque verité ſenſible, il faut qu'elle lui donne quelques jours d'inquiétude avant de la découvrir. S'il ne conçoit pas aſſez celle-ci de cette maniere, il y a moyen de la lui rendre plus ſenſible encore, & ce moyen

c'eſt de retourner la queſtion. S'il ne ſait pas comment le ſoleil parvient de ſon coucher à ſon lever, il ſait au moins comment il parvient de ſon lever à ſon coucher; ſes yeux ſeuls le lui apprennent. Eclairciſſez donc la premiere queſtion par l'autre: ou votre éleve eſt abſolument ſtupide, ou l'analogie eſt trop claire pour lui pouvoir échapper. Voilà ſa premiere leçon de coſmographie.

Comme nous procédons toujours lentement, d'idée ſenſible en idée ſenſible, que nous nous familiariſons longtems avec la même avant de paſſer à une autre, & qu'enfin nous ne forçons jamais notre éleve d'être attentif, il y a loin de cette premiere leçon à la connoiſſance du cours du ſoleil & de la figure de la terre: mais comme tous les mouvemens apparens des corps céleſtes tiennent au même principe, & que la premiere obſervation mene à

toutes les autres, il faut moins d'effort, quoiqu'il faille plus de tems, pour arriver d'une révolution diurne au calcul des éclipses, que pour bien comprendre le jour & la nuit.

Puisque le soleil tourne autour du monde il décrit un cercle, & tout cercle doit avoir un centre, nous savons déjà cela. Ce centre ne sauroit se voir, car il est au cœur de la terre, mais on peut sur la surface marquer deux points qui lui correspondent. Une broche passant par les trois points & prolongée jusqu'au ciel de part & d'autre, sera l'axe du monde & du mouvement journalier du soleil. Un toton rond tournant sur sa pointe répréſente le ciel tournant sur son axe, les deux pointes du toton sont les deux poles, l'enfant sera fort aise d'en connoître un; je le lui montre à la queue de la petite ourse. Voilà de l'amusement pour la nuit; peu-à-peu l'on se fami-

liariſe avec les étoiles, & de-là naît le premier goût de connoître les planetes, & d'obſerver les conſtellations.

Nous avons vu lever le ſoleil à la ſaint Jean; nous l'allons voir auſſi lever à Noël ou quelque autre beau jour d'hiver: car on ſait que nous ne ſommes pas pareſſeux & que nous nous faiſons un jeu de braver le froid. J'ai ſoin de faire cette ſeconde obſervation dans le même lieu où nous avons fait la premiere, & moyennant quelque adreſſe pour préparer la remarque, l'un ou l'autre ne manquera pas de s'écrier. Oh, oh! voilà qui eſt plaiſant! le ſoleil ne ſe leve plus à la même place! Ici ſont nos anciens renſeignemens, & à préſent il s'eſt levé-là, &c. Il y a donc un orient d'été & un orient d'hiver, &c..... Jeune maître, vous voilà ſur la voie. Ces exemples vous doivent ſuffire pour enſeigner très-clairement la ſphere, en prenant le

monde pour le monde, & le ſoleil pour le ſoleil.

En géneral ne ſubſtituez jamais le ſigne à la choſe, que quand il vous eſt impoſſible de la montrer. Car le ſigne abſorbe l'attention de l'enfant, & lui fait oublier la choſe repréſentée.

La ſphere armillaire me paroît une machine mal compoſée, & exécutée dans de mauvaiſes proportions. Cette confuſion de cercles & les bizarres figures qu'on y marque, lui donnent un air de grimoire qui effarouche l'eſprit des enfans. La terre eſt trop petite, les cercles ſont trop grands, trop nombreux; quelques-uns, comme les colures, ſont parfaitement inutiles; chaque cercle eſt plus large que la terre; l'épaiſſeur du carton leur donne un air de ſolidité qui les fait prendre pour des maſſes circulaires réellement exiſtantes, & quand vous dites à l'enfant que ces cercles ſont imaginaires, il ne

ſait ce qu'il voit, il n'entend plus rien.

Nous ne ſavons jamais nous mettre à la place des enfans, nous n'entrons pas dans leurs idées, nous leurs prêtons les nôtres, & ſuivant toujours nos propres raiſonnemens, avec des chaînes de verités, nous n'entaſſons qu'extravagances & qu'erreurs dans leur tête.

On diſpute ſur le choix de l'analyſe ou de la ſynthèſe pour étudier les ſciences. Il n'eſt pas toujours beſoin de choiſir ? Quelquefois on peut réſoudre & compoſer dans les mêmes recherches, & guider l'enfant par la méthode enſeignante, lorſqu'il croit ne faire qu'analyſer. Alors en employant en même tems l'un & l'autre, elles ſe ſerviroient mutuellement de preuves. Partant à la fois des deux points oppoſés, ſans penſer faire la même route, il ſeroit tout ſurpris de ſe rencontrer, & cette ſurpriſe ne pourroit qu'être fort agréable. Je voudrois, par exemple,

ple, prendre la géographie par ses deux termes, & joindre à l'étude des révolutions du globe la mesure de ses parties, à commencer du lieu qu'on habite. Tandis que l'enfant étudie la sphere & se transporte ainsi dans les cieux, ramenez-le à la division de la terre & montrez-lui d'abord son propre séjour.

Ses deux premiers points de géographie seront la ville où il demeure & la maison de campagne de son pere; ensuite les lieux intermédiaires, ensuite les rivieres du voisinage, enfin l'aspect du soleil & la maniere de s'orienter. C'est ici le point de réunion. Qu'il fasse lui-même la carte de tout cela; carte très-simple & d'abord formée de deux seuls objets auxquels il ajoute peu-à-peu les autres, à mesure qu'il sait, ou qu'il estime, leur distance & leur position. Vous voyez déjà quel avantage nous lui avons procuré d'a-

vance, en lui mettant un compas dans les yeux.

Malgré cela, ſans doute, il faudra le guider un peu, mais très-peu, ſans qu'il y paroiſſe. S'il ſe trompe, laiſſez-le faire, ne corrigez point ſes erreurs. Attendez en ſilence qu'il ſoit en état de les voir & de les corriger lui-même, ou tout au plus, dans une occaſion favorable, amenez quelque operation qui les lui faſſe ſentir. S'il ne ſe trompoit jamais, il n'apprendroit pas ſi bien. Au reſte, il ne s'agit pas qu'il ſache exactement la topographie du pays, mais le moyen de s'en inſtruire; peu importe qu'il ait des cartes dans la tête pourvu qu'il conçoive bien ce qu'elles repréſentent & qu'il ait une idée nette de l'art qui ſert à les dreſſer. Voyez déjà la difference qu'il y a du ſavoir de vos éleves à l'ignorance du mien ! Ils ſavent les cartes, & lui les faits. Voici de nouveaux ornemens pour ſa chambre.

Souvenez-vous toujours que l'eſprit de mon inſtitution n'eſt pas d'enſeigner à l'enfant beaucoup de choſes, mais de ne laiſſer jamais entrer dans ſon cerveau que des idées juſtes & claires. Quand il ne ſauroit rien, peu m'importe, pourvu qu'il ne ſe trompe pas, & je ne mets des verités dans ſa tête que pour le garantir des erreurs qu'il apprendroit à leur place. La raiſon, le jugement viennent lentement, les préjugés accourent en foule, c'eſt d'eux qu'il le faut préſerver. Mais ſi vous regardez la ſcience en elle-même vous entrez dans une mer ſans fond, ſans rives, toute pleine d'écueils ; vous ne vous en tirerez jamais. Quand je vois un homme épris de l'amour des connoiſſances, ſe laiſſer ſéduire à leur charme, & courir de l'une à l'autre ſans ſavoir s'arrêter, je crois voir un enfant ſur le rivage amaſſant des coquilles, & commençant par s'en char-

ger ; puis, tenté par celles qu'il voit encore, en rejetter, en reprendre, jusqu'à ce qu'accablé de leur multitude & ne sachant plus que choisir, il finisse par tout jetter & retourne à vuide.

Durant le premier âge le tems étoit long ; nous ne cherchions qu'à le perdre, de peur de le mal employer. Ici c'est tout le contraire, & nous n'en avons pas assez pour faire tout ce qui seroit utile. Songez que les passions approchent, & que si-tôt qu'elles frapperont à la porte, votre éleve n'aura plus d'attention que pour elles. L'âge paisible d'intelligence est si court, il passe si rapidement, il a tant d'autres usages nécessaires, que c'est une folie de vouloir qu'il suffise à rendre un enfant savant. Il ne s'agit point de lui enseigner les sciences, mais de lui donner du goût pour les aimer, & des méthodes pour les apprendre,

quand ce goût ſera mieux développé. C'eſt-là très-certainement un principe fondamental de toute bonne éducation.

Voici le tems auſſi de l'accoutumer peu-à-peu à donner une attention ſuivie au même objet ; mais ce n'eſt jamais la contrainte, c'eſt toujours le plaiſir ou le deſir qui doit produire cette attention ; il faut avoir grand ſoin qu'elle ne l'accable point & n'aille pas juſqu'à l'ennui. Tenez donc toujours l'œil au guet, &, quoi qu'il arrive, quittez tout avant qu'il s'ennuie ; car il n'importe jamais autant qu'il apprenne, qu'il importe qu'il ne faſſe rien malgré lui.

S'il vous queſtionne lui-même, répondez autant qu'il faut pour nourrir ſa curioſité, non pour la raſſaſier : ſur-tout quand vous voyez qu'au lieu de queſtionner pour s'inſtruire, il ſe met à battre la campagne & à vous acca-

bler de ſottes queſtions, arrêtez-vous à l'inſtant ; ſûr qu'alors il ne ſe ſoucie plus de la choſe, mais ſeulement de vous aſſervir à ſes interrogations. Il faut avoir moins d'égard aux mots qu'il prononce, qu'au motif qui le fait parler. Cet avertiſſement, juſqu'ici moins néceſſaire, devient de la derniere importance auſſi-tôt que l'enfant commence à raiſonner.

Il y a une chaîne de verités génerales, par laquelle toutes les ſciences tiennent à des principes communs & ſe développent ſucceſſivement. Cette chaîne eſt la méthode des Philoſophes ; ce n'eſt point de celle-là qu'il s'agit ici. Il y en a une toute differente par laquelle chaque objet particulier en attire un autre, & montre toujours celui qui le ſuit. Cet ordre qui nourrit par une curioſité continuelle l'attention qu'ils exigent tous, eſt celui que ſuivent la plupart des hommes,

& ſur-tout celui qu'il faut aux enfans. En nous orientant pour lever nos cartes, il a fallu tracer des meridiennes. Deux points d'interſection entre les ombres égales du matin & du ſoir, donnent une meridienne excellente pour un Aſtronome de treize ans. Mais ces meridiennes s'effacent ; il faut du tems pour les tracer ; elles aſſujettiſſent à travailler toujours dans le même lieu ; tant de ſoins, tant de gêne l'ennuyeroient à la fin. Nous l'avons prévu ; nous y pourvoyons d'avance.

Me voici de nouveau dans mes longs & minucieux détails. Lecteurs, j'entends vos murmures & je les brave : je ne veux point ſacrifier à votre impatience la partie la plus utile de ce livre. Prenez votre parti ſur mes longueurs ; car pour moi j'ai pris le mien ſur vos plaintes.

Depuis long-tems nous nous étions apperçus mon éleve & moi, que l'am-

bre, le verre, la cire, divers corps frottés attiroient les pailles, & que d'autres ne les attiroient pas. Par hazard nous en trouvons un qui a une vertu plus ſinguliere encore : c'eſt d'attirer à quelque diſtance, & ſans être frotté, la limaille & d'autres brins de fer. Combien de tems cette qualité nous amuſe ſans que nous puiſſions y rien voir de plus? Enfin, nous trouvons qu'elle ſe communique au fer-même aimanté dans un certain ſens. Un jour nous allons à la foire; un Joueur de gobelets attire avec un morceau de pain un canard de cire flottant ſur un baſſin d'eau. Fort ſurpris, nous ne diſons pourtant pas, c'eſt un Sorcier, car nous ne ſavons ce que c'eſt qu'un Sorcier. Sans ceſſe frappés d'effets dont nous ignorons les cauſes, nous ne nous preſſons de juger de rien, & nous reſtons en repos dans notre ignorance, juſqu'à ce que nous trouvions l'occaſion d'en ſortir.

De retour au logis, à force de parler du canard de la foire, nous allons nous mettre en tête de l'imiter : nous prenons une bonne aiguille bien aimantée, nous l'entourons de cire blanche, que nous façonnons de notre mieux en forme de canard, de sorte que l'aiguille traverse le corps & que la tête fasse le bec. Nous posons sur l'eau le canard, nous approchons du bec un anneau de clef, & nous voyons avec une joie facile à comprendre que notre canard suit la clef, précisément comme celui de la foire suivoit le morceau de pain. Observer dans quelle direction le canard s'arrête sur l'eau quand on l'y laisse en repos; c'est ce que nous pourrons faire une autre fois. Quant à présent tout occupés de notre objet, nous n'en voulons pas davantage.

Dès le même soir nous retournons à la foire avec du pain préparé dans

nos poches, & ſi-tôt que le Joueur de gobelets a fait ſon tour, mon petit docteur, qui ſe contenoit à peine, lui dit que ce tour n'eſt pas difficile, & que lui-même en fera bien autant : il eſt pris au mot. A l'inſtant il tire de ſa poche le pain où eſt caché le morceau de fer : en approchant de la table le cœur lui bat ; il préſente le pain preſque en tremblant ; le canard vient & le ſuit ; l'enfant s'écrie & treſſaillit d'aiſe. Aux battemens de mains, aux acclamations de l'aſſemblée la tête lui tourne, il eſt hors de lui. Le Bateleur interdit, vient pourtant l'embraſſer, le féliciter, & le prie de l'honorer encore le lendemain de ſa préſence, ajoutant qu'il aura ſoin d'aſſembler plus de monde encore pour applaudir à ſon habileté. Mon petit naturaliſte enorgueilli veut babiller ; mais ſur le champ je lui ferme la bouche & l'emmene comblé d'éloges.

L'enfant jusqu'au lendemain compte les minutes avec une risible inquiétude. Il invite tout ce qu'il rencontre, il voudroit que tout le genre humain fût témoin de sa gloire : il attend l'heure avec peine, il la devance : on vole au rendez-vous ; la salle est déjà pleine. En entrant son jeune cœur s'épanouit. D'autres jeux doivent précéder ; le Joueur de gobelets se surpasse, & fait des choses surprenantes. L'enfant ne voit rien de tout cela : il s'agite, il sue, il respire à peine ; il passe son tems à manier dans sa poche son morceau de pain d'une main tremblante d'impatience. Enfin son tour vient ; le maître l'annonce au Public avec pompe. Il s'approche un peu honteux, il tire son pain.... nouvelle vicissitude des choses humaines ! le canard, si privé la veille, est devenu sauvage aujourd'hui ; au lieu de présenter le bec, il tourne la queue & s'enfuit ;

il évite le pain & la main qui le préſente, avec autant de ſoin qu'il les ſuivoit auparavant. Après mille eſſais inutiles & toujours hués, l'enfant ſe plaint, dit qu'on le trompe, que c'eſt un autre canard qu'on a ſubſtitué au premier, & défie le Joueur de gobelets d'attirer celui-ci.

Le Joueur de gobelets ſans répondre prend un morceau de pain, le préſente au canard : à l'inſtant le canard ſuit le pain & vient à la main qui le retire : l'enfant prend le même morceau de pain; mais loin de réuſſir mieux qu'auparavant, il voit le canard ſe moquer de lui & faire des pirouettes tout autour du baſſin; il s'éloigne enfin tout confus & n'oſe plus s'expoſer aux huées.

Alors le Joueur de gobelets prend le morceau de pain que l'enfant avoit apporté & s'en ſert avec autant de ſuccès que du ſien; il en tire le fer

devant tout le monde ; autre risée à nos dépens ; puis de ce pain, ainsi vuidé, il attire le canard comme auparavant. Il fait la même chose avec un autre morceau coupé devant tout le monde par une main tierce ; il en fait autant avec son gant, avec le bout de son doigt. Enfin il s'éloigne au milieu de la chambre, & du ton d'emphase propre à ces gens-là, déclarant que son canard n'obéira pas moins à sa voix qu'à son geste, il lui parle & le canard obéit ; il lui dit d'aller à droite & il va à droite, de revenir & il revient, de tourner & il tourne ; le mouvement est aussi prompt que l'ordre. Les applaudissemens redoublés sont autant d'affronts pour nous ; nous nous évadons sans être apperçus, & nous nous renfermons dans notre chambre sans aller raconter nos succès à tout le monde, comme nous l'avions projetté.

Le lendemain matin l'on frappe à

notre porte, j'ouvre; c'eſt l'homme aux gobelets. Il ſe plaint modeſtement de notre conduite; que nous avoit-il fait pour nous engager à vouloir décréditer ſes jeux & lui ôter ſon gagne-pain? Qu'y a-t-il donc de ſi merveilleux dans l'art d'attirer un canard de cire, pour acheter cet honneur aux dépens de la ſubſiſtance d'un honnête homme? Ma foi, Meſſieurs, ſi j'avois quelque autre talent pour vivre, je ne me glorifierois gueres de celui-ci. Vous deviez croire qu'un homme qui a paſſé ſa vie à s'exercer à cette chétive induſtrie, en ſait là-deſſus plus que vous qui ne vous en occupez que quelques momens. Si je ne vous ai pas d'abord montré mes coups de maître, c'eſt qu'il ne faut pas ſe preſſer d'étaler étourdiment ce qu'on ſait; j'ai toujours ſoin de conſerver mes meilleurs tours pour l'occaſion, & après celui-ci j'en ai d'autres encore pour arrêter de jeu-

nes indiſcrets. Au reſte, Meſſieurs, je viens de bon cœur vous apprendre ce ſecret qui vous a tant embarraſſés, vous priant de n'en pas abuſer pour me nuire, & d'être plus retenus une autre fois.

Alors il nous montre ſa machine, & nous voyons avec la derniere ſurpriſe qu'elle ne conſiſte qu'en un aimant fort & bien armé, qu'un enfant caché ſous la table faiſoit mouvoir ſans qu'on s'en apperçût.

L'homme replie ſa machine, & après lui avoir fait nos remercimens & nos excuſes, nous voulons lui faire un préſent; il le refuſe. » Non, Meſ-
» ſieurs, je n'ai pas aſſez à me louer
» de vous pour accepter vos dons;
» je vous laiſſe obligés à moi malgré
» vous; c'eſt ma ſeule vengeance.
» Apprenez qu'il y a de la génerosité
» dans tous les états; je fais payer mes
» tours & non mes leçons.

En ſortant, il m'adreſſe à moi nommément & tout haut une réprimande. J'excuſe volontiers, me dit-il, cet enfant; il n'a péché que par ignorance. Mais vous, Monſieur, qui deviez connoître ſa faute, pourquoi la lui avoir laiſſé faire? Puiſque vous vivez enſemble, comme le plus âgé vous lui devez vos ſoins, vos conſeils: votre experience eſt l'autorité qui doit le conduire. En ſe reprochant, étant grand, les torts de ſa jeuneſſe, il vous reprochera ſans doute ceux dont vous ne l'aurez pas averti.

Il part & nous laiſſe tous deux très-confus. Je me blâme de ma molle facilité; je promets à l'enfant de la ſacrifier une autre fois à ſon interêt, & de l'avertir de ſes fautes avant qu'il en faſſe; car le tems approche où nos rapports vont changer, & où la ſéverité du maître doit ſuccéder à la complaiſance du camarade; ce changement

doit s'amener par dégrés ; il faut tout prévoir, & tout prévoir de fort loin.

Le lendemain nous retournons à la foire pour revoir le tour dont nous avons appris le ſecret. Nous abordons avec un profond reſpect notre Bateleur-Socrate ; à peine oſons-nous lever les yeux ſur lui : Il nous comble d'honnêtetés, & nous place avec une diſtinction qui nous humilie encore. Il fait ſes tours comme à l'ordinaire ; mais il s'amuſe & ſe complaît longtems à celui du canard, en nous regardant ſouvent d'un air aſſez fier. Nous ſavons tout & nous ne ſoufflons pas. Si mon éleve oſoit ſeulement ouvrir la bouche, ce ſeroit un enfant à écraſer.

Tout le détail de cet exemple importe plus qu'il ne ſemble. Que de leçons dans une ſeule ! Que de ſuites mortifiantes attire le premier mouvement de vanité ! Jeune maître, épiez ce premier mouvement avec ſoin. Si

vous ſavez en faire ſortir ainſi l'humiliation, les diſgraces, ſoyez ſûr qu'il n'en reviendra de long-tems un ſecond. Que d'apprêts, direz-vous ! j'en conviens; & le tout pour nous faire une bouſſole qui nous tienne lieu de meridienne.

Ayant appris que l'aimant agit à travers les autres corps, nous n'avons rien de plus preſſé que de faire une machine ſemblable à celle que nous avons vue. Une table évuidée, un baſſin très-plat ajuſté ſur cette table, & rempli de quelques lignes d'eau, un canard fait avec un peu plus de ſoin, &c. Souvent attentifs autour du baſſin, nous remarquons enfin que le canard en repos affecte toujours à-peu-près la même direction. Nous ſuivons cette experience, nous examinons cette direction, nous trouvons qu'elle eſt du midi au nord; il n'en faut pas davantage, notre bouſſole eſt

trouvée, ou autant vaut; nous voilà dans la physique.

Il y a divers climats ſur la terre, & diverſes temperatures à ces climats. Les ſaiſons varient plus ſenſiblement à meſure qu'on approche du pole; tous les corps ſe reſſerrent au froid & ſe dilatent à la chaleur; cet effet eſt plus meſurable dans les liqueurs, & plus ſenſible dans les liqueurs ſpiritueuſes: de-là le thermometre. Le vent frappe le viſage; l'air eſt donc un corps, un fluide, on le ſent, quoiqu'on n'ait aucun moyen de le voir. Renverſez un verre dans l'eau, l'eau ne le remplira pas, à moins que vous ne laiſſiez à l'air une iſſue; l'air eſt donc capable de réſiſtance: enfoncez le verre davantage, l'eau gagnera dans l'eſpace d'air, ſans pouvoir remplir tout-à-fait cet eſpace; l'air eſt donc capable de compreſſion juſqu'à certain point. Un ballon rempli d'air comprimé, bon-

dit mieux que rempli de toute autre matiere ; l'air eſt donc un corps élaſtique. Etant étendu dans le bain, ſoulevez horizontalement le bras hors de l'eau, vous le ſentirez chargé d'un poids terrible ; l'air eſt donc un corps peſant. En mettant l'air en équilibre avec d'autres fluides, on peut meſurer ſon poids : de-là le barometre, le ſyphon, la canne à vent, la machine pneumatique. Toutes les loix de la ſtatique & de l'hydroſtatique ſe trouvent par des experiences tout auſſi groſſieres. Je ne veux pas qu'on entre pour rien de tout cela dans un cabinet de phyſique experimentale. Tout cet appareil d'inſtrumens & de machines me déplaît. L'air ſcientifique tue la ſcience. Ou toutes ces machines effrayent un enfant, ou leurs figures partagent & derobent l'attention qu'il devroit à leurs effets.

Je veux que nous faſſions nous-mê-

mes toutes nos machines, & je ne veux pas commencer par faire l'inſtrument avant l'experience ; mais je veux qu'après avoir entrevu l'experience, comme par hazard, nous inventions peu-à-peu l'inſtrument qui doit la verifier. J'aime mieux que nos inſtrumens ne ſoient point ſi parfaits & ſi juſtes ; & que nous ayons des idées plus nettes de ce qu'ils doivent être, & des operations qui doivent en réſulter. Pour ma premiere leçon de ſtatique, au lieu d'aller chercher des balances, je mets un bâton en travers ſur le dos d'une chaiſe, je meſure la longueur des deux parties du bâton en équilibre, j'ajoute, de part & d'autre, des poids tantôt égaux, tantôt inégaux ; & le tirant ou le pouſſant autant qu'il eſt néceſſaire, je trouve enfin que l'équilibre réſulte d'une proportion réciproque entre la quantité des poids & la longueur des leviers. Voilà déjà mon

petit physicien capable de rectifier des balances avant que d'en avoir vu.

Sans contredit, on prend des notions bien plus claires & bien plus sûres des choses qu'on apprend ainsi de soi-même, que de celles qu'on tient des enseignemens d'autrui; & outre qu'on n'accoutume point sa raison à se soumettre servilement à l'autorité, l'on se rend plus ingénieux à trouver des rapports, à lier des idées, à inventer des instrumens, que quand, adoptant tout cela tel qu'on nous le donne, nous laissons affaisser notre esprit dans la nonchalance, comme le corps d'un homme, qui, toujours habillé, chaussé, servi par ses gens, & traîné par ses chevaux, perd à la fin la force & l'usage de ses membres. Boileau se vantoit d'avoir appris à Racine à rimer difficilement: parmi tant d'admirables méthodes pour abréger l'étude des sciences, nous aurions

grand besoin que quelqu'un nous en donnât une pour les apprendre avec effort.

L'avantage le plus sensible de ces lentes & laborieuses recherches, est de maintenir, au milieu des études spéculatives, le corps dans son activité, les membres dans leur souplesse, & de former sans cesse les mains au travail & aux usages utiles à l'homme. Tant d'instrumens inventés pour nous guider dans nos experiences & suppléer à la justesse des sens, en font négliger l'exercice. Le graphometre dispense d'estimer la grandeur des angles; l'œil qui mesuroit avec précision les distances, s'en fie à la chaîne qui les mesure pour lui; la romaine m'exempte de juger à la main le poids que je connois par elle. Plus nos outils sont ingénieux, plus nos organes deviennent grossiers & mal-adroits: à force de rassembler des machines autour de

nous, nous n'en trouvons plus en nous-mêmes.

Mais quand nous mettons à fabriquer ces machines l'adreſſe qui nous en tenoit lieu, quand nous employons à les faire la ſagacité qu'il falloit pour nous en paſſer, nous gagnons ſans rien perdre, nous ajoutons l'art à la Nature, & nous devenons plus ingénieux ſans devenir moins adroits. Au lieu de coller un enfant ſur des livres, ſi je l'occupe dans un attelier, ſes mains travaillent au profit de ſon eſprit, il devient philoſophe & croit n'être qu'un ouvrier. Enfin cet exercice a d'autres uſages dont je parlerai ci-après, & l'on verra comment des jeux de la philoſophie on peut s'élever aux veritables fonctions de l'homme.

J'ai déjà dit que les connoiſſances purement ſpéculatives ne convenoient gueres aux enfans, même approchans de l'adoleſcence; mais ſans les faire en-

trer bien avant dans la physique systématique, faites pourtant que toutes leurs experiences se lient l'une à l'autre par quelque sorte de déduction; afin qu'à l'aide de cette chaîne ils puissent les placer par ordre dans leur esprit, & se les rappeller au besoin; car il est bien difficile que des faits, & même des raisonnemens isolés, tiennent long-tems dans la mémoire, quand on manque de prise pour les y ramener.

Dans la recherche des loix de la Nature, commencez toujours par les phénomenes les plus communs & les plus sensibles; & accoutumez votre éleve à ne pas prendre ces phénomenes pour des raisons, mais pour des faits. Je prends une pierre, je feins de la poser en l'air; j'ouvre la main, la pierre tombe. Je regarde Émile attentif à ce que je fais, & je lui dis: pourquoi cette pierre est-elle tombée?

Quel enfant reſtera court à cette queſtion ? Aucun, pas même Émile, ſi je n'ai pris grand ſoin de le préparer à n'y ſavoir pas répondre. Tous diront que la pierre tombe parce qu'elle eſt peſante ; & qu'eſt-ce qui eſt peſant ? c'eſt ce qui tombe. La pierre tombe donc parce qu'elle tombe ? Ici mon petit philoſophe eſt arrêté tout de bon. Voilà ſa premiere leçon de phyſique ſyſtématique, &, ſoit qu'elle lui profite ou non dans ce genre, ce ſera toujours une leçon de bon-ſens.

A meſure que l'enfant avance en intelligence, d'autres conſiderations importantes nous obligent à plus de choix dans ſes occupations. Si-tôt qu'il parvient à ſe connoître aſſez lui-même pour concevoir en quoi conſiſte ſon bien-être, ſi-tôt qu'il peut ſaiſir des rapports aſſez étendus pour juger de ce qui lui convient & de ce qui ne lui convient pas, dès-lors il eſt en état de

ſentir la difference du travail à l'amuſement, & de ne regarder celui-ci que comme le délaſſement de l'autre. Alors des objets d'utilité réelle peuvent entrer dans ſes études, & l'engager à y donner une application plus conſtante qu'il n'en donnoit à de ſimples amuſemens. La loi de la néceſſité toujours renaiſſante, apprend de bonne heure à l'homme à faire ce qui ne lui plaît pas, pour prévenir un mal qui lui déplairoit davantage. Tel eſt l'uſage de la prévoyance; & de cette prévoyance bien ou mal réglée, naît toute la ſageſſe ou toute la miſere humaine.

Tout homme veut être heureux; mais pour parvenir à l'être, il faudroit commencer par ſavoir ce que c'eſt que bonheur. Le bonheur de l'homme naturel eſt auſſi ſimple que ſa vie; il conſiſte à ne pas ſouffrir: la ſanté, la liberté, le néceſſaire le conſ-

tituent. Le bonheur de l'homme moral eſt autre choſe; mais ce n'eſt pas de celui-là qu'il eſt ici queſtion. Je ne ſaurois trop répeter qu'il n'y a que des objets purement phyſiques qui puiſſent intereſſer les enfans, ſur-tout ceux dont on n'a pas éveillé la vanité, & qu'on n'a point corrompus d'avance par le poiſon de l'opinion.

Lorſqu'avant de ſentir leurs beſoins ils les prévoyent, leur intelligence eſt déjà fort avancée, ils commencent à connoître le prix du tems. Il importe alors de les accoutumer à en diriger l'emploi ſur des objets utiles, mais d'une utilité ſenſible à leur âge & à la portée de leurs lumieres. Tout ce qui tient à l'ordre moral & à l'uſage de la ſociété ne doit point ſi-tôt leur être préſenté, parce qu'ils ne ſont pas en état de l'entendre. C'eſt une ineptie d'exiger d'eux qu'ils s'appliquent à des choſes qu'on leur dit vaguement être pour

leur bien, ſans qu'ils ſachent quel eſt ce bien, & dont on les aſſûre qu'ils tireront du profit étant grands, ſans qu'ils prennent maintenant aucun interêt à ce prétendu profit qu'ils ne ſauroient comprendre.

Que l'enfant ne faſſe rien ſur parole; rien n'eſt bien pour lui, que ce qu'il ſent être tel. En le jettant toujours en avant de ſes lumieres, vous croyez uſer de prévoyance & vous en manquez. Pour l'armer de quelques vains inſtrumens dont il ne fera peut-être jamais d'uſage, vous lui ôtez l'inſtrument le plus univerſel de l'homme, qui eſt le bon ſens; vous l'accoutumez à ſe laiſſer toujours conduire, à n'être jamais qu'une machine entre les mains d'autrui. Vous voulez qu'il ſoit docile étant petit; c'eſt vouloir qu'il ſoit crédule & dupe étant grand. Vous lui dites ſans ceſſe: *tout ce que je vous demande eſt pour votre avantage*; *mais*

vous n'êtes pas en état de le connoître. Que m'importe à moi, que vous sassiez ou non ce que j'exige? C'est pour vous seul que vous travaillez. Avec tous ces beaux discours que vous lui tenez maintenant pour le rendre sage, vous préparez le succès de ceux que lui tiendra quelque jour un visionnaire, un souffleur, un charlatan, un fourbe ou un fou de toute espece pour le prendre à son piége, ou pour lui faire adopter sa folie.

Il importe qu'un homme sache bien des choses dont un enfant ne sauroit comprendre l'utilité; mais faut-il, & se peut-il qu'un enfant apprenne tout ce qu'il importe à un homme de savoir? Tâchez d'apprendre à l'enfant tout ce qui est utile à son âge, & vous verrez que tout son tems sera plus que rempli. Pourquoi voulez-vous, au préjudice des études qui lui conviennent aujourd'hui, l'appliquer à celles d'un

âge auquel il eſt ſi peu ſûr qu'il parvienne? Mais, direz-vous, ſera-t-il tems d'apprendre ce qu'on doit ſavoir quand le moment ſera venu d'en faire uſage? Je l'ignore; mais ce que je ſais, c'eſt qu'il eſt impoſſible de l'apprendre plutôt; car nos vrais maîtres ſont l'experience & le ſentiment, & jamais l'homme ne ſent bien ce qui convient à l'homme que dans les rapports où il s'eſt trouvé. Un enfant ſait qu'il eſt fait pour devenir homme; toutes les idées qu'il peut avoir de l'état d'homme, ſont des occaſions d'inſtruction pour lui; mais ſur les idées de cet état qui ne ſont pas à ſa portée, il doit reſter dans une ignorance abſolue. Tout mon livre n'eſt qu'une preuve continuelle de ce principe d'éducation.

Si-tôt que nous ſommes parvenus à donner à notre éleve une idée du mot *utile*, nous avons une grande priſe de

plus pour le gouverner ; car ce mot le frappe beaucoup, attendu qu'il n'a pour lui qu'un ſens relatif à ſon âge, & qu'il en voit clairement le rapport à ſon bien-être actuel. Vos enfans ne ſont point frappés de ce mot, parce que vous n'avez pas eu ſoin de leur en donner une idée qui ſoit à leur portée, & que d'autres ſe chargeant toujours de pourvoir à ce qui leur eſt utile, ils n'ont jamais beſoin d'y ſonger eux-mêmes & ne ſavent ce que c'eſt qu'utilité.

A quoi cela eſt-il bon ? Voilà déſormais le mot ſacré, le mot déterminant entre lui & moi dans toutes les actions de notre vie : voilà la queſtion qui de ma part ſuit infailliblement toutes ſes queſtions, & qui ſert de frein à ces multitudes d'interrogations ſottes & faſtidieuſes, dont les enfans fatiguent ſans relâche & ſans fruit tous ceux qui les environnent, plus pour exercer ſur eux quelque eſpece d'em-

pire que pour en tirer quelque profit. Celui à qui, pour sa plus importante leçon, l'on apprend à ne vouloir rien savoir que d'utile, interroge comme Socrate; il ne fait pas une question sans s'en rendre à lui-même la raison qu'il sait qu'on lui en va demander avant que de la résoudre.

Voyez quel puissant instrument je vous mets entre les mains pour agir sur votre éleve. Ne sachant les raisons de rien, le voilà presque réduit au silence quand il vous plaît; & vous, au contraire, quel avantage vos connoissances & votre experience ne vous donnent-elles point pour lui montrer l'utilité de tout ce que vous lui proposez? car, ne vous y trompez pas, lui faire cette question, c'est lui apprendre à vous la faire à son tour, & vous devez compter sur tout ce que vous lui proposerez dans la suite, qu'à votre exemple il ne manquera pas de dire; *à quoi cela est-il bon?*

C'eſt ici peut-être le piége le plus difficile à éviter pour un gouverneur. Si ſur la queſtion de l'enfant, ne cherchant qu'à vous tirer d'affaire, vous lui donnez une ſeule raiſon qu'il ne ſoit pas en état d'entendre, voyant que vous raiſonnez ſur vos idées & non ſur les ſiennes, il croira ce que vous lui dites bon pour votre âge & non pour le ſien; il ne ſe fiera plus à vous, & tout eſt perdu : mais où eſt le maître qui veuille bien reſter court, & convenir de ſes torts avec ſon éleve? Tous ſe ſont une loi de ne pas convenir même de ceux qu'ils ont, & moi je m'en ferois une de convenir même de ceux que je n'aurois pas, quand je ne pourrois mettre mes raiſons à ſa portée : ainſi ma conduite, ~~toujours nette~~ dans ſon eſprit, ne lui ſeroit jamais ſuſpecte, & je me conſerverois plus de crédit en me ſuppoſant des fautes, qu'ils ne font en cachant les leurs.

Premierement, ſongez bien que c'eſt rarement à vous de lui propoſer ce qu'il doit apprendre ; c'eſt à lui de le deſirer, de le chercher, de le trouver ; à vous de le mettre à ſa portée, de faire naître adroitement ce deſir, & de lui fournir les moyens de le ſatisfaire. Il ſuit de-là que vos queſtions doivent être peu fréquentes, mais bien choiſies, & que, comme il en aura beaucoup plus à vous faire que vous à lui, vous ſerez toujours moins à découvert & plus ſouvent dans le cas de lui dire ; *en quoi ce que vous me demandez eſt-il utile à ſavoir* ?

De plus, comme il importe peu qu'il apprenne ceci ou cela, pourvu qu'il conçoive bien ce qu'il apprend & l'uſage de ce qu'il apprend, ſi-tôt que vous n'avez pas à lui donner ſur ce que vous lui dites un éclairciſſement qui ſoit bon pour lui, ne lui en donnez point du tout. Dites-lui ſans

ſcrupule : je n'ai pas de bonne réponſe à vous faire ; j'avois tort, laiſſons cela. Si votre inſtruction étoit réellement déplacée, il n'y a pas de mal à l'abandonner tout-à-fait ; ſi elle ne l'étoit pas, avec un peu de ſoin vous trouverez bien-tôt l'occaſion de lui en rendre l'utilité ſenſible.

Je n'aime point les explications en diſcours ; les jeunes gens y font peu d'attention & ne les retiennent gueres. Les choſes, les choſes ! Je ne répeterai jamais aſſez que nous donnons trop de pouvoir aux mots : avec notre éducation babillarde, nous ne faiſons que des babillards.

Suppoſons que, tandis que j'étudie avec mon éleve le cours du ſoleil & la maniere de s'orienter, tout-à-coup il m'interrompe pour me demander à quoi ſert tout cela. Quel beau diſcours je vais lui faire ! De combien de choſes je ſaiſis l'occaſion de l'inſtruire en ré-

pondant à sa question, sur-tout si nous avons des témoins de notre entretien ! * Je lui parlerai de l'utilité des voyages, des avantages du commerce, des productions particulieres à chaque climat, des mœurs des differens peuples, de l'usage du calendrier, de la supputation du retour des saisons pour l'agriculture, de l'art de la navigation, de la maniere de se conduire sur mer & de suivre exactement sa route sans savoir où l'on est. La politique, l'histoire naturelle, l'astronomie, la morale même & le droit des gens, entreront dans mon explication de maniere à donner à mon éleve une grande idée de toutes ces sciences, & un grand desir de les apprendre. Quand j'aurai tout dit, j'aurai fait l'étalage d'un vrai pé-

* J'ai souvent remarqué que dans les doctes instructions qu'on donne aux enfans, on songe moins à se faire écouter d'eux que des grandes personnes qui sont présentes. Je suis très-sûr de ce que je dis-là, car j'en ai fait l'observation sur moi-même.

dant, auquel il n'aura pas compris une ſeule idée. Il auroit grande envie de me demander comme auparavant à quoi ſert de s'orienter; mais il n'oſe, de peur que je ne me fâche. Il trouve mieux ſon compte à feindre d'entendre ce qu'on l'a forcé d'écouter. Ainſi ſe pratiquent les belles éducations.

Mais notre Émile plus ruſtiquement élevé, & à qui nous donnons avec tant de peine une conception dure, n'écoutera rien de tout cela. Du premier mot qu'il n'entendra pas, il va s'enfuir, il va folâtrer par la chambre & me laiſſer perorer tout ſeul. Cherchons une ſolution plus groſſiere; mon appareil ſcientifique ne vaut rien pour lui.

Nous obſervions la poſition de la forêt au nord de Montmorenci, quand il m'a interrompu par ſon importune queſtion, *à quoi ſert cela?* Vous avez raiſon, lui dis-je, il y faut penſer à

loiſir, & ſi nous trouvons que ce travail n'eſt bon à rien, nous ne le reprendrons plus, car nous ne manquons pas d'amuſemens utiles. On s'occupe d'autre choſe, & il n'eſt plus queſtion de géographie du reſte de la journée.

Le lendemain matin je lui propoſe un tour de promenade avant le déjeûner : il ne demande pas mieux; pour courir les enfans ſont toujours prêts, & celui-ci a de bonnes jambes. Nous montons dans la forêt, nous parcourons les champeaux, nous nous égarons, nous ne ſavons plus où nous ſommes, & quand il s'agit de revenir, nous ne pouvons plus retrouver notre chemin. Le tems ſe paſſe, la chaleur vient; nous avons faim, nous nous preſſons, nous errons vainement de côté & d'autre, nous ne trouvons partout que des bois, des carrieres, des plaines, nul renſeignement pour nous reconnoître. Bien échauffés, bien re-

crus, bien affamés, nous ne faiſons avec nos courſes que nous égarer davantage. Nous nous aſſeyons enfin pour nous repoſer, pour déliberer. Émile, que je ſuppoſe élevé comme un autre enfant, ne délibere point, il pleure; il ne ſait pas que nous ſommes à la porte de Montmorenci, & qu'un ſimple taillis nous le cache; mais ce taillis eſt une forêt pour lui, un homme de ſa ſtature eſt enterré dans des buiſſons.

Après quelques momens de ſilence, je lui dis d'un air inquiet; mon cher Émile, comment ferons-nous pour ſortir d'ici?

Emile, en nage,

& pleurant à chaudes larmes.

Je n'en ſais rien: je ſuis las; j'ai faim; j'ai ſoif; je n'en puis plus.

Jean-Jaques.

Me croyez-vous en meilleur état que vous, & penſez-vous que je me fiſſe faute de pleurer ſi je pouvois dé-

jeûner de mes larmes? il ne s'agit pas de pleurer, il s'agit de se reconnoître. Voyons votre montre; quelle heure est-il?

Emile.

Il est midi, & je suis à jeûn.

Jean-Jaques.

Cela est vrai; il est midi, & je suis à jeûn.

Emile.

Oh! que vous devez avoir faim!

Jean-Jaques.

Le malheur est que mon dîné ne viendra pas me chercher ici. Il est midi? c'est justement l'heure où nous observions hier, de Montmorenci, la position de la forêt; si nous pouvions de même observer de la forêt la position de Montmorenci?...

Emile.

Oui; mais hier nous voyions la forêt, & d'ici nous ne voyons pas la ville.

Jean-Jaques.

Voilà le mal..... Si nous pouvions nous paſſer de la voir pour trouver ſa poſition.....

Emile.

Oh ! mon bon ami !

Jean-Jaques.

Ne diſions-nous pas que la forêt étoit.....

Emile.

Au nord de Montmorenci.

Jean-Jaques.

Par conſéquent Montmorenci doit être.....

Emile.

Au ſud de la forêt.

Jean-Jaques.

Nous avons un moyen de trouver le nord à midi.

Emile.

Oui, par la direction de l'ombre.

Jean-Jaques.

Mais le ſud ?

Emile.

Comment faire ?

Jean - Jaques.

Le ſud eſt l'oppoſé du nord.

Emile.

Cela eſt vrai ; il n'y a qu'à chercher l'oppoſé de l'ombre. Oh ! voilà le ſud, voilà le ſud ! ſûrement Montmorenci eſt de ce côté ; cherchons de ce côté.

Jean - Jaques.

Vous pouvez avoir raiſon ; prenons ce ſentier à travers le bois.

Emile frappant des mains, & pouſsant un cri de joie.

Ah ! je vois Montmorenci ! le voilà tout devant nous, tout à découvert. Allons déjeûner, allons dîner ; courons vîte : l'aſtronomie eſt bonne à quelque choſe.

Prenez garde que s'il ne dit pas cette derniere phraſe, il la penſera ; peu importe, pourvu que ce ne ſoit pas moi qui la diſe. Or ſoyez ſûr qu'il n'oubliera

de ſa vie la leçon de cette journée ; au lieu que ſi je n'avois fait que lui ſuppoſer tout cela dans ſa chambre, mon diſcours eût été oublié dès le lendemain. Il faut parler tant qu'on peut par les actions, & ne dire que ce qu'on ne ſauroit faire.

Le Lecteur ne s'attend pas que je le mépriſe aſſez, pour lui donner un exemple ſur chaque eſpece d'étude : mais de quoi qu'il ſoit queſtion, je ne puis trop exhorter le gouverneur à bien meſurer ſa preuve ſur la capacité de l'éleve; car encore une fois, le mal n'eſt pas dans ce qu'il n'entend point, mais dans ce qu'il croit entendre.

Je me ſouviens que voulant donner à un enfant du goût pour la chymie, après lui avoir montré pluſieurs précipitations métalliques, je lui expliquois comment ſe faiſoit l'encre. Je lui diſois que ſa noirceur ne venoit que d'un fer très-diviſé, détaché du

vitriol, & précipité par une liqueur alcaline. Au milieu de ma docte explication, le petit traître m'arrêta tout court avec ma question que je lui avois apprise : me voilà fort embarrassé.

Après avoir un peu rêvé, je pris mon parti. J'envoyai chercher du vin dans la cave du maître de la maison, & d'autre vin à huit sols chez un marchand de vin. Je pris dans un petit flacon de la dissolution d'alcali fixe : puis ayant devant moi dans deux verres de ces deux differens vins *, je lui parlai ainsi.

On falsifie plusieurs denrées pour les faire paroître meilleures qu'elles ne sont. Ces falsifications trompent l'œil & le goût ; mais elles sont nuisibles, & rendent la chose falsifiée pire, avec sa belle apparence, qu'elle n'étoit auparavant.

---

* A chaque explication qu'on veut donner à l'enfant, un petit appareil qui la précéde sert beaucoup à le rendre attentif.

On falsifie sur-tout les boissons & sur-tout les vins, parce que la tromperie est plus difficile à connoître, & donne plus de profit au trompeur.

La falsification des vins verds ou aigres se fait avec de la litarge : la litarge est une préparation de plomb. Le plomb uni aux acides fait un sel fort doux qui corrige au goût la verdeur du vin, mais qui est un poison pour ceux qui le boivent. Il importe donc, avant de boire du vin suspect, de savoir s'il est litargiré ou s'il ne l'est pas. Or voici comment je raisonne pour découvrir cela.

La liqueur du vin ne contient pas seulement de l'esprit inflammable, comme vous l'avez vu par l'eau-de-vie qu'on en tire ; elle contient encore de l'acide, comme vous pouvez le connoître par le vinaigre & le tartre qu'on en tire aussi.

L'acide a du rapport aux substances

métalliques & s'unit avec elles par dissolution pour former un sel composé, tel par exemple que la rouille qui n'est qu'un fer dissout par l'acide contenu dans l'air ou dans l'eau, & tel aussi que le verd-de-gris qui n'est qu'un cuivre dissout par le vinaigre.

Mais ce même acide a plus de rapport encore aux substances alcalines qu'aux substances métalliques, en sorte que par l'intervention des premieres, dans les sels composés dont je viens de vous parler, l'acide est forcé de lâcher le métal auquel il est uni, pour s'attacher à l'alcali.

Alors la substance métallique dégagée de l'acide qui la tenoit dissoute, se précipite & rend la liqueur opaque.

Si donc un de ces deux vins est litargiré, son acide tient la litarge en dissolution. Que j'y verse de la liqueur alcaline, elle forcera l'acide de quitter prise pour s'unir à elle; le plomb n'é-

tant plus tenu en diſſolution reparoîtra, troublera la liqueur & ſe précipitera enfin dans le fond du verre.

S'il n'y a point de plomb * ni d'aucun métal dans le vin, l'alcali s'unira paiſiblement ** avec l'acide, le tout reſtera diſſout, & il ne ſe fera aucune précipitation.

Enſuite je verſai de ma liqueur alcaline ſucceſſivement dans les deux verres : celui du vin de la maiſon reſta clair & diaphane, l'autre en un moment fut trouble, & au bout d'une heure

* Les vins qu'on vend en détail chez les marchands de vin de *Paris*, quoiqu'ils ne ſoient pas tous litargirés, ſont rarement exempt de plomb; parce que les comptoirs de ces marchands ſont garnis de ce métal, & que le vin qui ſe répand dans la meſure en paſſant & ſéjournant ſur ce plomb en diſſout toujours quelque partie. Il eſt étrange qu'un abus ſi manifeſte & ſi dangereux ſoit ſouffert par la police. Mais il eſt vrai que les gens aiſés ne buvant gueres de ces vins-là ſont peu ſujets à en être empoiſonnés.

** L'acide végétal eſt fort doux. Si c'étoit un acide mineral & qu'il fût moins étendu, l'union ne ſe feroit pas ſans efferveſcence.

heure on vit clairement le plomb précipité dans le fond du verre.

Voilà, repris-je, le vin naturel & pur dont on peut boire, & voici le vin falsifié qui empoisonne. Cela se découvre par les mêmes connoissances dont vous me demandiez l'utilité. Celui qui sait bien comment se fait l'encre, sait connoître aussi les vins frelatés.

J'étois fort content de mon exemple, & cependant je m'apperçus que l'enfant n'en étoit point frappé. J'eus besoin d'un peu de tems pour sentir que je n'avois fait qu'une sotise. Car sans parler de l'impossibilité qu'à douze ans un enfant pût suivre mon explication, l'utilité de cette experience n'entroit pas dans son esprit, parce qu'ayant goûté des deux vins & les trouvant bons tous deux, il ne joignoit aucune idée à ce mot de falsification que je pensois lui avoir si bien expliqué ; ces

autres mots *mal-ſain*, *poiſon*, n'avoient même aucun ſens pour lui, il étoit là-deſſus dans le cas de l'hiſtorien du Médecin Philippe; c'eſt le cas de tous les enfans.

Les rapports des effets aux cauſes dont nous n'appercevons pas la liaiſon, les biens & les maux dont nous n'avons aucune idée, les beſoins que nous n'avons jamais ſentis ſont nuls pour nous; il eſt impoſſible de nous intereſſer par eux à rien faire qui s'y rapporte. On voit à quinze ans le bonheur d'un homme ſage, comme à trente la gloire du paradis. Si l'on ne conçoit bien l'un & l'autre, on fera peu de choſe pour les acquérir, & quand même on les concevroit, on fera peu de choſe encore ſi on ne les déſire, ſi on ne les ſent convenables à ſoi. Il eſt aiſé de convaincre un enfant que ce qu'on veut lui enſeigner eſt utile; mais ce n'eſt rien de le convaincre ſi l'on ne ſait le

persuader. En vain la tranquille raison nous fait approuver ou blâmer, il n'y a que la passion qui nous fasse agir, & comment se passionner pour des interêts qu'on n'a point encore?

Ne montrez jamais rien à l'enfant qu'il ne puisse voir. Tandis que l'humanité lui est presque étrangere, ne pouvant l'élever à l'état d'homme, rabaissez pour lui l'homme à l'état d'enfant. En songeant à ce qui lui peut être utile dans un autre âge, ne lui parlez que de ce dont il voit dès-à-présent l'utilité. Du reste jamais de comparaisons avec d'autres enfans, point de rivaux, point de concurrens, même à la course, aussi-tôt qu'il commence à raisonner : j'aime cent fois mieux qu'il n'apprenne point ce qu'il n'apprendroit que par jalousie ou par vanité. Seulement je marquerai tous les ans les progrès qu'il aura faits, je les comparerai à ceux qu'il fera l'an-

née ſuivante ; je lui dirai, vous êtes grandi de tant de lignes, voilà le foſſé que vous ſautiez, le fardeau que vous portiez ; voici la diſtance où vous lanciez un caillou, la carriere que vous parcouriez d'une haleine, &c. voyons maintenant ce que vous ferez. Je l'excite ainſi ſans le rendre jaloux de perſonne ; il voudra ſe ſurpaſſer, il le doit ; je ne vois nul inconvénient qu'il ſoit émule de lui-même.

Je hais les livres ; ils n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne ſait pas. On dit qu'Hermès grava ſur des colonnes les élemens des ſciences, pour mettre ſes découvertes à l'abri d'un déluge. S'il les eût bien imprimées dans la tête des hommes, elle s'y ſeroient conſervées par tradition. Des cerveaux bien préparés ſont les monumens où ſe gravent le plus ſûrement les connoiſſances humaines.

N'y auroit-il point moyen de rap-

procher tant de leçons éparſes dans tant de livres? de les réunir ſous un objet commun qui pût être facile à voir, intereſſant à ſuivre, & qui pût ſervir de ſtimulant, même à cet âge? Si l'on peut inventer une ſituation où tous les beſoins naturels de l'homme ſe montrent d'une maniere ſenſible à l'eſprit d'un enfant, & où les moyens de pourvoir à ces mêmes beſoins ſe développent ſucceſſivement avec la même facilité, c'eſt par la peinture vive & naïve de cet état qu'il faut donner le premier exercice à ſon imagination.

Philoſophe ardent, je vois déjà s'allumer la vôtre. Ne vous mettez pas en frais; cette ſituation eſt trouvée, elle eſt décrite, & ſans vous faire tort, beaucoup mieux que vous ne la décririez vous-même; du moins avec plus de verité & de ſimplicité. Puis qu'il nous faut abſolument des livres, il en exiſte un qui fournit, à mon gré, le plus

heureux traité d'éducation naturelle. Ce livre ſera le premier que lira mon Émile : ſeul il compoſera durant long-tems toute ſa bibliothéque, & il y tiendra toujours une place diſtinguée. Il ſera le texte auquel tous nos entretiens ſur les ſciences naturelles ne ſerviront que de commentaire. Il ſervira d'épreuve durant nos progrès à l'état de notre jugement, & tant que notre goût ne ſera pas gâté, ſa lecture nous plaira toujours. Quel eſt donc ce merveilleux livre ? Eſt-ce Ariſtote, eſt-ce Pline, eſt-ce Buffon ? Non ; c'eſt Robinſon Cruſoé.

Robinſon Cruſoé dans ſon iſle, ſeul, dépourvu de l'aſſiſtance de ſes ſemblables & des inſtrumens de tous les arts, pourvoyant cependant à ſa ſubſiſtance, à ſa conſervation, & ſe procurant même une ſorte de bien-être ; voilà un objet intereſſant pour tout âge, & qu'on a mille moyens de rendre agréa-

ble aux enfans. Voilà comment nous réalisons l'isle déserte qui me servoit d'abord de comparaison. Cet état n'est pas, j'en conviens, celui de l'homme social; vraisemblablement il ne doit pas être celui d'Émile; mais c'est sur ce même état qu'il doit apprécier tous les autres. Le plus sûr moyen de s'élever au-dessus des préjugés, & d'ordonner ses jugemens sur les vrais rapports des choses, est de se mettre à la place d'un homme isolé, & de juger de tout comme cet homme en doit juger lui-même, eu égard à sa propre utilité.

Ce roman, débarrassé de tout son fatras, commençant au naufrage de Robinson près de son isle, & finissant à l'arrivée du vaisseau qui vient l'en tirer, sera tout à la fois l'amusement & l'instruction d'Émile durant l'époque dont il est ici question. Je veux que la tête lui en tourne, qu'il s'occupe sans

ceſſe de ſon château, de ſes chevres, de ſes plantations ; qu'il apprenne en détail, non dans des livres, mais ſur les choſes, tout ce qu'il faut ſavoir en pareil cas ; qu'il penſe être Robinſon lui-même ; qu'il ſe voye habillé de peaux, portant un grand bonnet, un grand ſabre, tout le groteſque équipage de la figure, au paraſol près dont il n'aura pas beſoin. Je veux qu'il s'inquiette des meſures à prendre, ſi ceci ou cela venoit à lui manquer, qu'il examine la conduite de ſon heros ; qu'il cherche s'il n'a rien omis, s'il n'y avoit rien de mieux à faire ; qu'il marque attentivement ſes fautes, & qu'il en profite pour n'y pas tomber lui-même en pareil cas : car ne doutez point qu'il ne projette d'aller faire un établiſſement ſemblable ; c'eſt le vrai château en Eſpagne de cet heureux âge, où l'on ne connoît d'autre bonheur que le néceſſaire & la liberté.

Quelle reſſource que cette folie pour un homme habile, qui n'a ſu la faire naître qu'afin de la mettre à profit. L'enfant preſſé de ſe faire un magaſin pour ſon iſle, ſera plus ardent pour apprendre, que le maître pour enſeigner. Il voudra ſavoir tout ce qui eſt utile, & ne voudra ſavoir que cela; vous n'aurez plus beſoin de le guider, vous n'aurez qu'à le retenir. Au reſte, dépêchons-nous de l'établir dans cette iſle, tandis qu'il y borne ſa félicité; car le jour approche où, s'il y veut vivre encore, il n'y voudra plus vivre ſeul; & où *Vendredi*, qui maintenant ne le touche guere, ne lui ſuffira pas long-tems.

La pratique des arts naturels, auxquels peut ſuffire un ſeul homme, mene à la recherche des arts d'induſtrie, & qui ont beſoin du concours de pluſieurs mains. Les premiers peuvent s'exercer par des ſolitaires, par

des ſauvages ; mais les autres ne peuvent naître que dans la ſociété, & la rendent néceſſaire. Tant qu'on ne connoît que le beſoin phyſique, chaque homme ſe ſuffit à lui-même ; l'introduction du ſuperflu rend indiſpenſable le partage & la diſtribution du travail ; car bien qu'un homme travaillant ſeul ne gagne que la ſubſiſtance d'un homme, cent hommes travaillant de concert, gagneront de quoi en faire ſubſiſter deux cens. Si-tôt donc qu'une partie des hommes ſe repoſe, il faut que le concours des bras de ceux qui travaillent ſupplée au travail de ceux qui ne ſont rien.

Votre plus grand ſoin doit être d'écarter de l'eſprit de votre éleve toutes les notions des relations ſociales qui ne ſont pas à ſa portée ; mais quand l'enchaînement des connoiſſances vous force à lui montrer la mutuelle dépendance des hommes, au lieu de la

lui montrer par le côté moral, tournez d'abord toute ſon attention vers l'induſtrie & les arts méchaniques, qui les rendent utiles les uns aux autres. En le promenant d'attelier en attelier, ne ſouffrez jamais qu'il voye aucun travail ſans mettre lui-même la main à l'œuvre; ni qu'il en ſorte ſans ſavoir parfaitement la raiſon de tout ce qui s'y fait, ou du moins de tout ce qu'il a obſervé. Pour cela travaillez vous-même, donnez-lui par-tout l'exemple; pour le rendre maître, ſoyez par-tout apprentif; & comptez qu'une heure de travail lui apprendra plus de choſes, qu'il n'en retiendroit d'un jour d'explications.

Il y a une eſtime publique attachée aux differens arts, en raiſon inverſe de leur utilité réelle. Cette eſtime ſe meſure directement ſur leur inutilité même, & cela doit être. Les arts les plus utiles ſont ceux qui gagnent le

moins, parce que le nombre des ouvriers ſe proportionne au beſoin des hommes, & que le travail néceſſaire à tout le monde reſte forcément à un prix que le pauvre peut payer. Au contraire, ces importans qu'on n'appelle pas artiſans, mais artiſtes, travaillant uniquement pour les oiſifs & les riches, mettent un prix arbitraire à leurs babioles; & comme le mérite de ces vains travaux n'eſt que dans l'opinion, leur prix même fait partie de ce mérite, & on les eſtime à proportion de ce qu'ils coûtent. Le cas qu'en fait le riche ne vient pas de leur uſage; mais de ce que le pauvre ne les peut payer. *Nolo habere bona niſi quibus populus inviderit* *.

Que deviendront vos éleves, ſi vous leur laiſſez adopter ce ſot préjugé, ſi vous le favoriſez vous-même, s'ils vous voyent, par exemple, entrer avec

* Petron.

plus d'égards dans la boutique d'un orfévre que dans celle d'un ſerrurier? Quel jugement porteront-ils du vrai mérite des arts & de la veritable valeur des choſes, quand ils verront partout le prix de fantaiſie en contradiction avec le prix tiré de l'utilité réelle, & que plus la choſe coûte, moins elle vaut? Au premier moment que vous laiſſerez entrer ces idées dans leur tête, abandonnez le reſte de leur éducation; malgré vous ils ſeront élevés comme tout le monde; vous avez perdu quatorze ans de ſoins.

Émile ſongeant à meubler ſon iſle, aura d'autres manieres de voir. Robinſon eût fait beaucoup plus de cas de la boutique d'un taillandier, que de tous les colifichets de Saïde. Le premier lui eût paru un homme très-reſpectable, & l'autre un petit charlatan.

» Mon fils eſt fait pour vivre dans » le monde; il ne vivra pas avec des

» sages, mais avec des foux; il faut
» donc qu'il connoisse leurs folies,
» puisque c'est par elles qu'ils veulent
» être conduits. La connoissance réel-
» le des choses peut être bonne, mais
» celle des hommes & de leurs juge-
» mens vaut encore mieux; car dans
» la société humaine le plus grand ins-
» trument de l'homme est l'homme,
» & le plus sage est celui qui se sert
» le mieux de cet instrument. A quoi
» bon donner aux enfans l'idée d'un
» ordre imaginaire tout contraire à
» celui qu'ils trouveront établi, & sur
» lequel il faudra qu'ils se reglent?
» Donnez leur premierement des le-
» çons pour être sages, & puis vous
» leur en donnerez pour juger en
» quoi les autres sont foux.

Voilà les spécieuses maximes sur lesquelles la fausse prudence des peres travaille à rendre leurs enfans esclaves des préjugés dont ils les nourrissent,

& jouets eux-mêmes de la tourbe insensée dont ils pensent faire l'instrument de leurs passions. Pour parvenir à connoître l'homme, que de choses il faut connoître avant lui! l'homme est la derniere étude du sage & vous prétendez en faire la premiere d'un enfant! Avant de l'instruire de nos sentimens, commencez par lui apprendre à les apprécier : est-ce connoître une folie que de la prendre pour la raison? Pour être sage, il faut discerner ce qui ne l'est pas: comment votre enfant connoîtra-t-il les hommes, s'il ne sait ni juger leurs jugemens ni démêler leurs erreurs? C'est un mal de savoir ce qu'ils pensent, quand on ignore si ce qu'ils pensent est vrai ou faux. Apprenez-lui donc premierement ce que sont les choses en elles-mêmes; & vous lui apprendrez après ce qu'elles sont à nos yeux : c'est ainsi qu'il saura comparer l'opinion à

la verité, & s'élever au-dessus du vulgaire : car on ne connoît point les préjugés quand on les adopte, & l'on ne mene point le peuple quand on lui ressemble. Mais si vous commencez par l'instruire de l'opinion publique avant de lui apprendre à l'apprécier, assurez-vous que, quoique vous puissiez faire, elle deviendra la sienne, & que vous ne la détruirez plus. Je conclus que pour rendre un jeune homme judicieux, il faut bien former ses jugemens, au lieu de lui dicter les nôtres.

Vous voyez que jusqu'ici je n'ai point parlé des hommes à mon éleve, il auroit eu trop de bon-sens pour m'entendre ; ses relations avec son espece ne lui sont pas encore assez sensibles pour qu'il puisse juger des autres par lui. Il ne connoît d'Etre humain que lui seul, & même il est bien éloigné de se connoître : mais s'il porte peu de juge-

mens sur sa personne, au moins il n'en porte que de justes. Il ignore quelle est la place des autres; mais il sent la sienne & s'y tient. Au lieu des loix sociales qu'il ne peut connoître, nous l'avons lié des chaînes de la nécessité. Il n'est presque encore qu'un être physique; continuons de le traiter comme tel.

C'est par leur rapport sensible avec son utilité, sa sûreté, sa conservation, son bien-être qu'il doit apprécier tous les corps de la Nature & tous les travaux des hommes. Ainsi le fer doit être à ses yeux d'un beaucoup plus grand prix que l'or, & le verre que le diamant. De même il honore beaucoup plus un cordonnier, un maçon, qu'un l'Empereur, un le Blanc & tous les jouailliers de l'Europe; un pâtissier est sur-tout, à ses yeux, un homme très-important, & il donneroit toute l'Academie des Sciences pour le moin-

dre confiſeur de la rue des Lombards. Les orfévres, les graveurs, les doreurs ne ſont, à ſon avis, que des fainéans qui s'amuſent à des jeux parfaitement inutiles; il ne fait pas même un grand cas de l'horlogerie. L'heureux enfant jouit du tems ſans en être eſclave; il en profite & n'en connoît pas le prix. Le calme des paſſions qui rend pour lui ſa ſucceſſion toujours égale, lui tient lieu d'inſtrument pour le meſurer au beſoin *. En lui ſuppoſant une montre, auſſi-bien qu'en le faiſant pleurer, je me donnois un Émile vulgaire, pour être utile & me faire entendre; car quant au veritable, un enfant ſi different des autres ne ſerviroit d'exemple à rien.

Il y a un ordre non moins naturel, & plus judicieux encore, par lequel on

* Le tems perd pour nous ſa meſure, quand nos paſſions veulent régler ſon cours à leur gré. La montre du ſage eſt l'égalité d'humeur & la paix de l'ame; il eſt toujours à ſon heure, & il la connoit toujours.

considere les arts selon les rapports de nécessité qui les lient, mettant au premier rang les plus indépendans, & au dernier ceux qui dépendent d'un plus grand nombre d'autres. Cet ordre qui fournit d'importantes considerations sur celui de la société génerale, est semblable au précédent & soumis au même renversement dans l'estime des hommes ; en sorte que l'emploi des matieres premieres se fait dans des métiers sans honneur, presque sans profit, & que plus elles changent de mains, plus la main d'œuvre augmente de prix & devient honorable. Je n'examine pas s'il est vrai que l'industrie soit plus grande & mérite plus de récompense dans les arts minucieux qui donnent la derniere forme à ces matieres, que dans le premier travail qui les convertit à l'usage des hommes ; mais je dis qu'en chaque chose l'art dont l'usage est le plus géneral & le plus indispensable,

eſt inconteſtablement celui qui mérite le plus d'eſtime, & que celui à qui moins d'autres arts ſont néceſſaires la mérite encore par-deſſus les plus ſubordonnés, parce qu'il eſt plus libre & plus près de l'indépendance. Voilà les veritables regles de l'appréciation des arts & de l'induſtrie; tout le reſte eſt arbitraire & dépend de l'opinion.

Le premier & le plus reſpectable de tous les arts eſt l'agriculture: je mettrois la forge au ſecond rang, la charpente au troiſiéme, & ainſi de ſuite. L'enfant qui n'aura point été ſéduit par les préjugés vulgaires en jugera préciſément ainſi. Que de réflexions importantes notre Émile ne tirera-t-il point là-deſſus de ſon Robinſon? Que penſera-t-il en voyant que les arts ne ſe perfectionnent qu'en ſe ſubdiviſant, en multipliant à l'infini les inſtrumens des uns & des autres? Il ſe dira; tous ces gens-là ſont ſottement

ingénieux : on croiroit qu'ils ont peur que leurs bras & leurs doigts ne leur servent à quelque chose, tant ils inventent d'instrumens pour s'en passer. Pour exercer un seul art ils sont asservis à mille autres, il faut une ville à chaque ouvrier. Pour mon camarade & moi nous mettons notre génie dans notre adresse ; nous nous faisons des outils que nous puissions porter partout avec nous. Tous ces gens si fiers de leurs talens dans Paris ne sauroient rien dans notre isle, & seroient nos apprentifs à leur tour.

Lecteur, ne vous arrêtez pas à voir ici l'exercice du corps & l'adresse des mains de notre éleve ; mais considerez quelle direction nous donnons à ses curiosités enfantines ; considerez le sens, l'esprit inventif, la prévoyance, considerez quelle tête nous allons lui former. Dans tout ce qu'il verra, dans tout ce qu'il fera, il voudra tout

connoître, il voudra ſavoir la raiſon de tout : d'inſtrument en inſtrument il voudra toujours remonter au premier ; il n'admettra rien par ſuppoſition ; il refuſeroit d'apprendre ce qui demanderoit une connoiſſance anterieure qu'il n'auroit pas : s'il voit faire un reſſort, il voudra ſavoir comment l'acier a été tiré de la mine ; s'il voit aſſembler les piéces d'un coffre, il voudra ſavoir comment l'arbre a été coupé. S'il travaille lui-même, à chaque outil dont il ſe ſert il ne manquera pas de ſe dire ; ſi je n'avois pas cet outil, comment m'y prendrois-je pour en faire un ſemblable ou pour m'en paſſer ?

Au reſte une erreur difficile à éviter dans les occupations pour leſquelles le maître ſe paſſionne, eſt de ſuppoſer toujours le même goût à l'enfant ; gardez, quand l'amuſement du travail vous emporte, que lui, cependant, ne

s'ennuye ſans vous l'oſer témoigner. L'enfant doit être tout à la choſe ; mais vous devez être tout à l'enfant, l'obſerver, l'épier ſans relâche & ſans qu'il y paroiſſe, preſſentir tous ſes ſentimens d'avance, & prévenir ceux qu'il ne doit pas avoir ; l'occuper enfin de maniere que non-ſeulement il ſe ſente utile à la choſe, mais qu'il s'y plaiſe à force de bien comprendre à quoi ſert ce qu'il fait.

La ſociété des arts conſiſte en échanges d'induſtrie, celle du commerce en échanges de choſes, celle des banques en échanges de ſignes & d'argent ; toutes ces idées ſe tiennent, & les notions élémentaires ſont déjà priſes ; nous avons jetté les fondemens de tout cela dès le premier âge, à l'aide du jardinier Robert. Il ne nous reſte maintenant qu'à géneraliſer ces mêmes idées, &les étendre à plus d'exemples pour lui faire comprendre le jeu

du trafic pris en lui-même, & rendu sensible par les détails d'histoire naturelle qui regardent les productions particulieres à chaque pays, par les détails d'arts & de sciences qui regardent la navigation, enfin par le plus grand ou moindre embarras du transport selon l'éloignement des lieux, selon la situation des terres, des mers, des rivieres, &c.

Nulle société ne peut exister sans échange, nul échange sans mesure commune, & nulle mesure commune sans égalité. Ainsi toute société a pour premiere loi quelque égalité conventionnelle, soit dans les hommes, soit dans les choses.

L'égalité conventionnelle entre les hommes, bien differente de l'égalité naturelle, rend nécessaire le droit positif, c'est-à-dire le gouvernement & les loix. Les connoissances politiques d'un enfant doivent être nettes & bor-

nées

nées : il ne doit connoître du gouvernement en géneral que ce qui se rapporte au droit de propriété dont il a déjà quelque idée.

L'égalité conventionnelle entre les choses, a fait inventer la monnoie ; car la monnoie n'est qu'un terme de comparaison pour la valeur des choses de differentes especes, & en ce sens la monnoie est le vrai lien de la société ; mais tout peut être monnoie ; autrefois le bétail l'étoit, des coquillages le sont encore chez plusieurs peuples, le fer fut monnoie à Sparte, le cuir l'a été en Suéde, l'or & l'argent le sont parmi nous.

Les métaux, comme plus faciles à transporter, ont été géneralement choisis pour termes moyens de tous les échanges, & l'on a converti ces métaux en monnoie, pour épargner la mesure ou le poids à chaque échange : car la marque de la monnoie n'est

qu'une atteſtation que la piéce ainſi marquée eſt d'un tel poids, & le Prince ſeul a droit de battre monnoie, attendu que lui ſeul a droit d'exiger que ſon témoignage faſſe autorité parmi tout un peuple.

L'uſage de cette invention ainſi expliquée ſe fait ſentir au plus ſtupide. Il eſt difficile de comparer immédiatement des choſes de differentes natures, du drap, par exemple, avec du bled; mais quand on a trouvé une meſure commune, ſavoir la monnoie, il eſt aiſé au fabricant & au laboureur de rapporter la valeur des choſes qu'ils veulent échanger à cette meſure commune. Si telle quantité de drap vaut une telle ſomme d'argent, & que telle quantité de bled vaille auſſi la même ſomme d'argent, il s'enſuit que le marchand recevant ce bled pour ſon drap fait un échange équitable. Ainſi c'eſt par la monnoie que les biens d'eſ-

peces diverses deviennent commensurables, & peuvent se comparer.

N'allez pas plus loin que cela, & n'entrez point dans l'explication des effets moraux de cette institution. En toute chose il importe de bien exposer les usages avant de montrer les abus. Si vous prétendiez expliquer aux enfans comment les signes font négliger les choses, comment de la monnoie sont nées toutes les chimeres de l'opinion, comment les pays riches d'argent doivent être pauvres de tout, vous traiteriez ces enfans non-seulement en philosophes, mais en hommes sages, & vous prétendriez leur faire entendre ce que peu de philosophes mêmes ont bien conçu.

Sur quelle abondance d'objets intéressans ne peut-on point tourner ainsi la curiosité d'un éleve, sans jamais quitter les rapports réels & materiels qui sont à sa portée, ni souffrir qu'il

s'éleve dans ſon eſprit une ſeule idée qu'il ne puiſſe pas concevoir? L'art du maître eſt de ne laiſſer jamais appeſantir ſes obſervations ſur des minuties qui ne tiennent à rien, mais de le rapprocher ſans ceſſe des grandes relations qu'il doit connoître un jour pour bien juger du bon & du mauvais ordre de la ſociété civile. Il faut ſavoir aſſortir les entretiens dont on l'amuſe au tour d'eſprit qu'on lui a donné. Telle queſtion qui ne pourroit pas même effleurer l'attention d'un autre, va tourmenter Émile durant ſix mois.

Nous allons dîner dans une maiſon opulente; nous trouvons les apprêts d'un feſtin, beaucoup de monde, beaucoup de laquais, beaucoup de plats, un ſervice élégant & fin. Tout cet appareil de plaiſir & de fête a quelque choſe d'enivrant, qui porte à la tête quand on n'y eſt pas accoutumé. Je preſſens l'effet de tout cela

ſur mon jeune éleve. Tandis que le repas ſe prolonge, tandis que les ſervices ſe ſuccédent, tandis qu'autour de la table regnent mille propos bruyans, je m'approche de ſon oreille, & je lui dis : par combien de mains eſtimeriez-vous bien qu'ait paſſé tout ce que vous voyez ſur cette table, avant que d'y arriver? Quelle foule d'idées j'éveille dans ſon cerveau par ce peu de mots ! A l'inſtant voilà toutes les vapeurs du délire abatues. Il rêve, il réfléchit, il calcule, il s'inquiéte. Tandis que les philoſophes égayés par le vin, peut-être par leurs voiſines, radotent & font les enfans, le voilà lui philoſophant tout ſeul dans ſon coin; il m'interroge, je refuſe de répondre, je le renvoie à un autre tems; il s'impatiente, il oublie de manger & de boire, il brûle d'être hors de table pour m'entretenir à ſon aiſe. Quel objet pour ſa curioſité! quel texte pour

ſon inſtruction ! Avec un jugement ſain que rien n'a pu corrompre, que penſera-t-il du luxe, quand il trouvera que toutes les régions du monde ont été miſes à contribution, que vingt millions de mains, peut-être, ont longtems travaillé, qu'il en a coûté la vie, peut-être, à des milliers d'hommes, & tout cela pour lui préſenter en pompe à midi ce qu'il va dépoſer le ſoir dans ſa garde-robe ?

Epiez avec ſoin les concluſions ſecrettes qu'il tire en ſon cœur de toutes ſes obſervations. Si vous l'avez moins bien gardé que je ne le ſuppoſe, il peut être tenté de tourner ſes réflexions dans un autre ſens, & de ſe regarder comme un perſonnage important au monde, en voyant tant de ſoins concourir pour apprêter ſon dîner. Si vous preſſentez ce raiſonnement, vous pouvez aiſément le prévenir avant qu'il le faſſe, ou du moins en effacer

aussi-tôt l'impression. Ne sachant encore s'approprier les choses que par une jouissance materielle, il ne peut juger de leur convenance ou disconvenance avec lui que par des rapports sensibles. La comparaison d'un dîner simple & rustique préparé par l'exercice, assaisonné par la faim, par la liberté, par la joie, avec son festin si magnifique & si compassé, suffira pour lui faire sentir que tout l'appareil du festin, ne lui ayant donné aucun profit réel, & son estomac sortant tout aussi content de la table du paysan que de celle du financier, il n'y avoit rien à l'un de plus qu'à l'autre qu'il pût appeller veritablement sien.

Imaginons ce qu'en pareil cas un gouverneur pourra lui dire. Rappellez-vous bien ces deux repas, & décidez en vous-même lequel vous avez fait avec le plus de plaisir; auquel avez-vous remarqué le plus de

joie ? auquel a-t-on mangé de plus grand appétit, bu plus gaiement, ri de meilleur cœur ? lequel a duré le plus long-tems ſans ennui, & ſans avoir beſoin d'être renouvellé par d'autres ſervices ? Cependant voyez la difference : ce pain bis que vous trouvez ſi bon, vient du bled recueilli par ce payſan ; ſon vin noir & groſſier, mais déſalterant & ſain, eſt du crû de ſa vigne ; le linge vient de ſon chanvre, filé l'hiver par ſa femme, par ſes filles, par ſa ſervante : nulles autres mains que celles de ſa famille n'ont fait les apprêts de ſa table ; le moulin le plus proche & le marché voiſin ſont les bornes de l'univers pour lui. En quoi donc avez-vous réellement joui de tout ce qu'ont fourni de plus la terre éloignée & la main des hommes ſur l'autre table ? Si tout cela ne vous a pas fait faire un meilleur repas, qu'avez-vous gagné à cette abondance ?

qu'y avoit-il-là qui fût fait pour vous? Si vous euſſiez été le maître de la maiſon, pourra-t-il ajouter, tout cela vous fût reſté plus étranger encore; car le ſoin d'étaler aux yeux des autres votre jouiſſance eût achevé de vous l'ôter : vous auriez eu la peine & eux le plaiſir.

Ce diſcours peut être fort beau, mais il ne vaut rien pour Émile dont il paſſe la portée, & à qui l'on ne dicte point ſes réflexions. Parlez-lui donc plus ſimplement. Après ces deux épreuves, dites-lui quelque matin; où dînerons-nous aujourd'hui? autour de cette montagne d'argent qui couvre les trois quarts de la table, & de ces parterres de fleurs de papier qu'on ſert au deſſert ſur des miroirs? parmi ces femmes en grand panier qui vous traitent en marionnette, & veulent que vous ayez dit ce que vous ne ſavez pas? ou bien dans ce village à deux

lieues d'ici, chez ces bonnes gens qui nous reçoivent si joieusement, & nous donnent de si bonne crême? Le choix d'Emile n'est pas douteux; car il n'est ni babillard ni vain; il ne peut souffrir la gêne, & tous nos ragoûts fins ne lui plaisent point; mais il est toujours prêt à courir en campagne, & il aime fort les bons fruits, les bons légumes, la bonne crême, & les bonnes gens *. Chemin faisant, la réflexion vient d'elle-même. Je vois que ces foules d'hommes qui travaillent à ces grands repas perdent bien leurs

* Le goût que je suppose à mon éleve pour la campagne est un fruit naturel de son éducation. D'ailleurs n'ayant rien de cet air fat & requinqué qui plaît tant aux femmes, il en est moins fêté que d'autres enfans; par conséquent il se plaît moins avec elles & se gâte moins dans leur societé dont il n'est pas encore en état de sentir le charme. Je me suis gardé de lui apprendre à leur baiser la main, à leur dire des fadeurs, pas même à leur marquer préferablement aux hommes les égards qui leur sont dûs: je me suis fait une inviolable loi de n'exiger rien de lui dont la raison ne fût à sa portée, & il n'y a point de bonne raison pour un enfant de traiter un sexe autrement que l'autre.

peines, ou qu'ils ne ſongent guere à nos plaiſirs.

Mes exemples, bons peut-être pour un ſujet, ſeront mauvais pour mille autres. Si l'on en prend l'eſprit, on ſaura bien les varier au beſoin, le choix tient à l'étude du génie propre à chacun, & cette étude tient aux occaſions qu'on leur offre de ſe montrer. On n'imaginera pas que dans l'eſpace de trois ou quatre ans que nous avons à remplir ici, nous puiſſions donner à l'enfant le plus heureuſement né, une idée de tous les arts & de toutes les ſciences naturelles, ſuffiſante pour les apprendre un jour de lui-même; mais en faiſant ainſi paſſer devant lui tous les objets qu'il lui importe de connoître, nous le mettons dans le cas de développer ſon goût, ſon talent, de faire les premiers pas vers l'objet où le porte ſon génie, & de nous indiquer la route qu'il lui faut ouvrir pour ſeconder la Nature.

Un autre avantage de cet enchaînement de connoissances bornées, mais justes, est de les lui montrer par leurs liaisons, par leurs rapports, de les mettre toutes à leur place dans son estime, & de prévenir en lui les préjugés qu'ont la plupart des hommes pour les talens qu'ils cultivent, contre ceux qu'ils ont négligés. Celui qui voit bien l'ordre du tout, voit la place où doit être chaque partie ; celui qui voit bien une partie, & qui la connoît à fond, peut être un savant homme ; l'autre est un homme judicieux, & vous vous souvenez que ce que nous nous proposons d'acquérir, est moins la science que le jugement.

Quoi qu'il en soit, ma méthode est indépendante de mes exemples ; elle est fondée sur la mesure des facultés de l'homme à ses differens âges, & sur le choix des occupations qui conviennent à ces facultés. Je crois qu'on

trouveroit aisément une autre méthode avec laquelle on paroîtroit faire mieux; mais si elle étoit moins appropriée à l'espece, à l'âge, au sexe, je doute qu'elle eût le même succès.

En commençant cette seconde periode, nous avons profité de la surabondance de nos forces sur nos besoins, pour nous porter hors de nous : nous nous sommes élancés dans les cieux; nous avons mesuré la terre; nous avons recueilli les loix de la Nature; en un mot, nous avons parcouru l'isle entiere; maintenant nous revenons à nous; nous nous rapprochons insensiblement de notre habitation. Trop heureux, en y rentrant, de n'en pas trouver encore en possession l'ennemi qui nous menace, & qui s'apprête à s'en emparer!

Que nous reste-t-il à faire après avoir observé tout ce qui nous environne? D'en convertir à notre usage tout ce que nous pouvons nous appro-

prier, & de tirer parti de notre curiosité pour l'avantage de notre bien-être. Jusqu'ici nous avons fait provision d'instrumens de toute espece, sans savoir desquels nous aurions besoin. Peut-être, inutiles à nous-mêmes, les nôtres pourront-ils servir à d'autres; & peut-être, à notre tour, aurons-nous besoin des leurs. Ainsi nous trouverions tous notre compte à ces échanges; mais pour les faire il faut connoître nos besoins mutuels, il faut que chacun sache ce que d'autres ont a son usage, & ce qu'il peut leur offrir en retour. Supposons dix hommes, dont chacun a dix sortes de besoins. Il faut que chacun, pour son nécessaire, s'applique à dix sortes de travaux; mais vu la difference de génie & de talent, l'un réussira moins à quelqu'un de ces travaux, l'autre à un autre. Tous, propres à diverses choses, feront les mêmes & seront mal servis. Formons

une ſociété de ces dix hommes, & que chacun s'applique pour lui ſeul & pour les neuf autres, au genre d'occupation qui lui convient le mieux; chacun profitera des talens des autres comme ſi lui ſeul les avoit tous; chacun perfectionnera le ſien par un continuel exercice, & il arrivera que tous les dix, parfaitement bien pourvus, auront encore du ſurabondant pour d'autres. Voilà le principe apparent de toutes nos inſtitutions. Il n'eſt pas de mon ſujet d'en examiner ici les conſéquences; c'eſt ce que j'ai fait dans un autre écrit.

Sur ce principe, un homme qui voudroit ſe regarder comme un être iſolé, ne tenant du tout à rien & ſe ſuffiſant à lui-même, ne pourroit être que miſerable. Il lui ſeroit même impoſſible de ſubſiſter; car trouvant la terre entiere couverte du tien & du mien, & n'ayant rien à lui que ſon

corps, d'où tireroit-il son nécessaire? En sortant de l'état de Nature, nous forçons nos semblables d'en sortir aussi; nul n'y peut demeurer malgré les autres, & ce seroit réellement en sortir, que d'y vouloir rester dans l'impossibilité d'y vivre. Car la premiere loi de la Nature est le soin de se conserver.

Ainsi se forment peu-à-peu dans l'esprit d'un enfant, les idées des relations sociales, même avant qu'il puisse être réellement membre actif de la société. Émile voit que pour avoir des instrumens à son usage, il lui en faut encore à l'usage des autres, par lesquels il puisse obtenir en échange les choses qui lui sont nécessaires, & qui sont en leur pouvoir. Je l'amene aisément à sentir le besoin de ces échanges, & à se mettre en état d'en profiter.

Monseigneur, il faut que je vive; disoit un malheureux auteur satyrique au Ministre qui lui reprochoit l'in-

famie de ce métier. *Je n'en vois pas la néceſſité*, lui répartit froidement l'homme en place. Cette réponſe, excellente pour un Miniſtre, eût été barbare & fauſſe en toute autre bouche. Il faut que tout homme vive. Cet argument auquel chacun donne plus ou moins de force, à proportion qu'il a plus ou moins d'humanité, me paroît ſans réplique pour celui qui le fait, relativement à lui-même. Puiſque de toutes les averſions que nous donne la Nature, la plus forte eſt celle de mourir, il s'enſuit que tout eſt permis par elle à quiconque n'a nul autre moyen poſſible pour vivre. Les principes ſur leſquels l'homme vertueux apprend à mépriſer ſa vie & à l'immoler à ſon devoir, ſont bien loin de cette ſimplicité primitive. Heureux les peuples chez leſquels on peut être bon ſans effort & juſte ſans vertu! S'il eſt quelque miſerable état au monde, où cha-

cun ne puisse pas vivre sans mal faire, & où les citoyens soient fripons par nécessité, ce n'est pas le malfaiteur qu'il faut pendre, c'est celui qui le force à le devenir.

Si-tôt qu'Émile saura ce que c'est que la vie, mon premier soin sera de lui apprendre à la conserver. Jusqu'ici je n'ai point distingué les états, les rangs, les fortunes, & je ne les distinguerai gueres plus dans la suite, parce que l'homme est le même dans tous les états; que le riche n'a pas l'estomac plus grand que le pauvre, & ne digere pas mieux que lui; que le maître n'a pas les bras plus longs ni plus forts que ceux de son esclave; qu'un Grand n'est pas plus grand qu'un homme du peuple; & qu'enfin les besoins naturels étant par-tout les mêmes, les moyens d'y pourvoir doivent être par-tout égaux. Appropriez l'éducation de l'homme à l'homme, & non pas à ce

qui n'eſt point lui. Ne voyez-vous pas qu'en travaillant à le former excluſivement pour un état, vous le rendez inutile à tout autre ; & que s'il plaît à la fortune, vous n'aurez travaillé qu'à le rendre malheureux ? Qu'y a-t-il de plus ridicule qu'un grand Seigneur devenu gueux, qui porte dans ſa miſere les préjugés de ſa naiſſance ? Qu'y a-t-il de plus vil qu'un riche appauvri, qui, ſe ſouvenant du mépris qu'on doit à la pauvreté, ſe ſent devenu le dernier des hommes ? L'un a pour toute reſſource le métier de fripon public, l'autre celui de valet rampant, avec ce beau mot : *il faut que je vive.*

Vous vous fiez à l'ordre actuel de la ſociété, ſans ſonger que cet ordre eſt ſujet à des révolutions inévitables, & qu'il vous eſt impoſſible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfans. Le Grand devient petit, le riche devient pauvre, le monarque

devient ſujet : les coups du ſort ſont-ils ſi rares que vous puiſſiez compter d'en être exempt ? Nous approchons de l'état de criſe & du ſiécle des révolutions *. Qui peut vous répondre de ce que vous deviendrez alors ? Tout ce qu'ont fait les hommes, les hommes peuvent le détruire : Il n'y a de caracteres inéfaçables que ceux qu'imprime la Nature, & la Nature ne fait ni princes, ni riches, ni grands Seigneurs. Que fera donc, dans la baſſeſſe, ce Satrape que vous n'avez élevé que pour la grandeur ? Que fera, dans la pauvreté, ce publicain qui ne ſait vivre que d'or ? Que fera, dépourvu de tout, ce faſtueux imbécille qui ne ſait point uſer de lui-même, & ne met ſon être que dans ce

* Je tiens pour impoſſible, que les grandes monarchies de l'Europe aient encore long-tems à durer ; toutes ont brillé, & tout Etat qui brille eſt ſur ſon déclin. J'ai de mon opinion des raiſons plus particulieres que cette maxime ; mais il n'eſt pas à propos de les dire, & chacun ne les voit que trop.

qui eſt étranger à lui ? Heureux celui qui ſait quitter alors l'état qui le quitte, & reſter homme en dépit du ſort ! Qu'on loue tant qu'on voudra ce Roi vaincu, qui veut s'enterrer en furieux ſous les débris de ſon trône ; moi je le mépriſe ; je vois qu'il n'exiſte que par ſa couronne, & qu'il n'eſt rien du tout s'il n'eſt Roi : mais celui qui la perd & s'en paſſe, eſt alors au-deſſus d'elle. Du rang de Roi, qu'un lâche, un méchant, un fou peut remplir comme un autre, il monte à l'état d'homme que ſi peu d'hommes ſavent remplir. Alors il triomphe de la fortune, il la brave, il ne doit rien qu'à lui ſeul ; & quand il ne lui reſte à montrer que lui, il n'eſt point nul ; il eſt quelque choſe. Oui, j'aime mieux cent fois le Roi de Syracuſe, maître d'école à Corinthe, & le Roi de Macédoine, greffier à Rome, qu'un malheureux Tarquin, ne ſachant que devenir s'il ne regne pas ; que

l'héritier & le fils d'un Roi des Rois *, jouet de quiconque ose insulter à sa misere, errant de Cour en Cour, cherchant par-tout des secours, & trouvant par-tout des affronts, faute de savoir faire autre chose qu'un métier qui n'est plus en son pouvoir.

L'homme & le Citoyen, quel qu'il soit, n'a d'autre bien à mettre dans la société que lui-même, tous ses autres biens y sont malgré lui; & quand un homme est riche, ou il ne jouit pas de sa richesse, ou le public en jouit aussi. Dans le premier cas, il vole aux autres ce dont il se prive; & dans le second, il ne leur donne rien. Ainsi la dette sociale lui reste toute entiere, tant qu'il ne paye que de son bien. Mais mon pere, en le gagnant, a servi la société.... Soit; il a payé sa dette, mais non pas la vôtre. Vous devez plus aux autres que si vous fussiez né sans bien; puisque vous êtes né favorisé. Il n'est

* Vonone fils de Phraate Roi des Parthes.

point juste que ce qu'un homme a fait pour la société, en décharge un autre de ce qu'il lui doit : car chacun se devant tout entier ne peut payer que pour lui, & nul pere ne peut transmettre à son fils le droit d'être inutile à ses semblables ; or c'est pourtant ce qu'il fait, selon vous, en lui transmettant ses richesses, qui sont la preuve & le prix du travail. Celui qui mange dans l'oisiveté ce qu'il n'a pas gagné lui-même, le vole ; & un rentier que l'Etat paye pour ne rien faire, ne differe guere, à mes yeux, d'un brigand qui vit aux dépens des passans. Hors de la société, l'homme isolé ne devant rien à personne, a droit de vivre comme il lui plaît ; mais dans la société, où il vit nécessairement aux dépens des autres, il leur doit en travail le prix de son entretien ; cela est sans exception. Travailler est donc un devoir indispensable à l'homme social. Riche ou

pauvre, puiſſant ou foible, tout citoyen oiſif eſt un fripon.

Or de toutes les occupations qui peuvent fournir la ſubſiſtance à l'homme, celle qui le rapproche le plus de l'état de Nature eſt le travail des mains: de toutes les conditions, la plus indépendante de la fortune & des hommes eſt celle de l'artiſan. L'artiſan ne dépend que de ſon travail; il eſt auſſi libre que le laboureur eſt eſclave: car celui-ci tient à ſon champ dont la récolte eſt à la diſcrétion d'autrui. L'ennemi, le prince, un voiſin puiſſant, un procès lui peut enlever ce champ; par ce champ on peut le vexer en mille manieres: mais par-tout où l'on veut vexer l'artiſan, ſon bagage eſt bientôt fait; il emporte ſes bras & s'en va. Toutefois l'agriculture eſt le premier métier de l'homme; c'eſt le plus honnête, le plus utile, & par conſéquent le plus noble qu'il puiſſe exercer. Je

ne

ne dis pas à Emile, apprends l'agriculture; il la ſait. Tous les travaux ruſtiques lui ſont familiers; c'eſt par eux qu'il a commencé; c'eſt à eux qu'il revient ſans ceſſe. Je lui dis donc, cultive l'héritage de tes peres; mais ſi tu perds cet heritage, ou ſi tu n'en as point, que faire? Apprends un métier.

Un métier à mon fils! mon fils artiſan! Monſieur, y penſez-vous? J'y penſe mieux que vous, Madame, qui voulez le réduire à ne pouvoir jamais être qu'un Lord, un Marquis, un Prince, & peut-être un jour moins que rien; moi, je lui veux donner un rang qu'il ne puiſſe perdre, un rang qui l'honore dans tous les tems, & quoique vous en puiſſiez dire, il aura moins d'égaux à ce titre qu'à tous ceux qu'il tiendra de vous.

La lettre tue & l'eſprit vivifie. Il s'agit moins d'apprendre un métier

pour savoir un métier, que pour vaincre les préjugés qui le méprisent. Vous ne serez jamais réduit à travailler pour vivre. Eh! tant-pis, tant-pis pour vous! Mais n'importe, ne travaillez point par nécessité, travaillez par gloire. Abbaissez-vous à l'état d'artisan pour être au-dessus du vôtre. Pour vous soumettre la fortune & les choses, commencez par vous en rendre indépendant. Pour regner par l'opinion, commencez par regner sur elle.

Souvenez-vous que ce n'est point un talent que je vous demande ; c'est un métier, un vrai métier, un art purement méchanique, où les mains travaillent plus que la tête, & qui ne mene point à la fortune, mais avec lequel on peut s'en passer. Dans des maisons fort au-dessus du danger de manquer de pain, j'ai vu des peres pousser la prévoyance jusqu'à joindre au soin d'instruire leurs enfans celui de

les pourvoir de connoiſſances, dont, à tout évenement, ils puſſent tirer parti pour vivre. Ces peres prévoyans croyent beaucoup faire: ils ne font rien; parce que les reſſources qu'ils penſent ménager à leurs enfans, dépendent de cette même fortune au-deſſus de laquelle ils les veulent mettre. En ſorte qu'avec tous ces beaux talens, ſi celui qui les a, ne ſe trouve dans des circonſtances favorables pour en faire uſage, il perira de miſere comme s'il n'en avoit aucun.

Dès qu'il eſt queſtion de manége & d'intrigues, autant vaut les employer à ſe maintenir dans l'abondance, qu'à regagner, du ſein de la miſere, de quoi remonter à ſon premier état. Si vous cultivez des arts dont le ſuccès tient à la réputation de l'artiſte; ſi vous vous rendez propre à des emplois qu'on n'obtient que par la faveur, que vous ſervira tout cela, quand juſtement

dégoûté du monde vous dédaignerez les moyens, ſans leſquels on n'y peut réuſſir? Vous avez étudié la politique & les intérêts des Princes : voilà qui va fort bien ; mais que ferez-vous de ces connoiſſances, ſi vous ne ſavez parvenir aux miniſtres, aux femmes de la cour, aux chefs des bureaux, ſi vous n'avez le ſecret de leur plaire ; ſi tous ne trouvent en vous le fripon qui leur convient ? Vous êtes architecte ou peintre : ſoit, mais il faut faire connoître votre talent. Penſez-vous aller de but en blanc expoſer un ouvrage au ſallon ? Oh! qu'il n'en va pas ainſi ! Il faut être de l'Académie ; il y faut même être protégé pour obtenir au coin d'un mur quelque place obſcure. Quittez-moi la regle & le pinceau, prenez un fiacre, & courez de porte en porte ; c'eſt ainſi qu'on acquiert la célébrité. Or vous devez ſavoir que toutes ces illuſtres portes ont des ſuiſ-

ſes ou des portiers qui n'entendent que par geſte, & dont les oreilles ſont dans leurs mains. Voulez-vous enſeigner ce que vous avez appris, & devenir maître de géographie, ou de mathématique, ou de langue, ou de muſique, ou de deſſein? Pour cela même il faut trouver des écoliers, par conſéquent des prôneurs. Comptez qu'il importe plus d'être charlatan qu'habile, & que ſi vous ne ſavez de métier que le vôtre, jamais vous ne ſerez qu'un ignorant.

Voyez donc combien toutes ces brillantes reſſources ſont peu ſolides, & combien d'autres reſſources vous ſont néceſſaires pour tirer parti de celles-là. Et puis, que deviendrez-vous dans ce lâche abbaiſſement? Les revers, ſans vous inſtruire, vous aviliſſent; jouet plus que jamais de l'opinion publique, comment vous éleverez-vous au-deſſus des préjugés, arbitres de votre

ſort ? Comment mépriſerez-vous la baſſeſſe & les vices dont vous avez beſoin pour ſubſiſter ? Vous ne dépendiez que des richeſſes, & maintenant vous dépendez des riches ; vous n'avez fait qu'empirer votre eſclavage, & le ſurcharger de votre miſere. Vous voilà pauvre ſans être libre ; c'eſt le pire état où l'homme puiſſe tomber.

Mais au lieu de recourir pour vivre à ces hautes connoiſſances qui ſont faites pour nourrir l'ame & non le corps, ſi vous recourez au beſoin, à vos mains & à l'uſage que vous en ſavez faire, toutes les difficultés diſparoiſſent, tous les manéges deviennent inutiles ; la reſſource eſt toujours prête au moment d'en uſer ; la probité, l'honneur ne ſont plus un obſtacle à la vie ; vous n'avez plus beſoin d'être lâche & menteur devant les grands, ſouple & rampant devant les fripons, vil complaiſant de tout le monde, emprunteur

ou voleur, ce qui eſt à peu près la même choſe quand on n'a rien : l'opinion des autres ne vous touche point ; vous n'avez à faire votre cour à perſonne, point de ſot à flater, point de ſuiſſe à fléchir, point de courtiſanne à payer, &, qui pis eſt, à encenſer. Que des coquins ménent les grandes affaires ; peu vous importe : cela ne vous empêchera pas, vous, dans votre vie obſcure, d'être honnête homme & d'avoir du pain. Vous entrez dans la premiere boutique du métier que vous avez appris. Maître, j'ai beſoin d'ouvrage ; compagnon, mettez-vous-là, travaillez. Avant que l'heure du dîner ſoit venue, vous avez gagné votre dîné : ſi vous êtes diligent & ſobre, avant que huit jours ſe paſſent, vous aurez de quoi vivre huit autres jours : vous aurez vécu libre, ſain, vrai, laborieux, juſte : ce n'eſt pas perdre ſon tems que d'en gagner ainſi.

Je veux abſolument qu'Émile apprenne un métier. Un métier honnête, au moins, direz vous. Que ſignifie ce mot ? Tout métier utile au public n'eſt il pas honnête ? Je ne veux point qu'il ſoit brodeur, ni doreur, ni verniſſeur comme le gentilhomme de Locke ; je ne veux qu'il ſoit ni muſicien, ni comédien, ni faiſeur de livres. A ces profeſſions près, & celles qui leur reſſemblent, qu'il prenne celle qu'il voudra ; je ne prétends le gêner en rien. J'aime mieux qu'il ſoit cordonnier que poëte ; j'aime mieux qu'il pave les grands chemins que de faire des fleurs de porcelaine. Mais, direz-vous, les archers, les eſpions, les bourreaux ſont des gens utiles. Il ne tient qu'au gouvernement qu'ils ne le ſoient point : mais paſſons, j'avois tort ; il ne ſuffit pas de choiſir un métier utile, il faut encore qu'il n'exige pas des gens qui l'exercent, des qua-

lités d'ame odieuses, & incompatibles avec l'humanité. Ainsi revenant au premier mot, prenons un métier honnête; mais souvenons-nous toujours qu'il n'y a point d'honnêteté sans l'utilité.

Un célébre Auteur de ce siécle, dont les livres sont pleins de grands projets & de petites vues, avoit fait vœu, comme tous les prêtres de sa communion, de n'avoir point de femme en propre; mais se trouvant plus scrupuleux que les autres sur l'adultere, on dit qu'il prit le parti d'avoir de jolies servantes, avec lesquelles il réparoit de son mieux l'outrage qu'il avoit fait à son espece, par ce téméraire engagement. Il regardoit comme un devoir du citoyen d'en donner d'autres à la patrie, & du tribut qu'il lui payoit, en ce genre, il peuploit la classe des artisans. Si-tôt que ces enfans étoient en âge, il leur faisoit apprendre à tous un métier de leur goût, n'excluant que

les professions oiseuses, futiles ou sujettes à la mode, telles, par exemple, que celle de perruquier, qui n'est jamais nécessaire, & qui peut devenir inutile d'un jour à l'autre, tant que la Nature ne se rebutera pas de nous donner des cheveux.

Voilà l'esprit qui doit nous guider dans le choix du métier d'Émile; ou plutôt ce n'est pas à nous de faire ce choix, c'est à lui; car les maximes dont il est imbu, conservant en lui le mépris naturel des choses inutiles, jamais il ne voudra consumer son tems en travaux de nulle valeur, & il ne connoît de valeur aux choses, que celle de leur utilité réelle; il lui faut un métier qui pût servir à Robinson dans son isle.

En faisant passer en revue devant un enfant les productions de la Nature & de l'art; en irritant sa curiosité, en le suivant où elle le porte, on a l'avantage d'étudier ses goûts, ses inclina-

tions, ses penchans, & de voir briller la premiere étincelle de son génie, s'il en a quelqu'un qui soit bien décidé. Mais une erreur commune & dont il faut vous préserver, c'est d'attribuer à l'ardeur du talent l'effet de l'occasion, & de prendre pour une inclination marquée vers tel ou tel art, l'esprit imitatif commun à l'homme & au singe, & qui porte machinalement l'un & l'autre à vouloir faire tout ce qu'il voit faire, sans trop savoir à quoi cela est bon. Le monde est plein d'artisans & sur-tout d'artistes, qui n'ont point le talent naturel de l'art qu'ils exercent, & dans lequel on les a poussés dès leur bas âge, soit déterminé par d'autres convenances, soit trompé par un zéle apparent qui les eût portés de même vers tout autre art, s'ils l'avoient vu pratiquer aussitôt. Tel entend un tambour & se croit Géneral ; tel voit bâtir & veut être architecte. Chacun

est tenté du mètier qu'il voit faire, quand il le croit estimé.

J'ai connu un laquais, qui, voyant peindre & dessiner son maître, se mit dans la tête d'être peintre & dessinateur. Dès l'instant qu'il eut formé cette résolution, il prit le crayon, qu'il n'a plus quitté que pour prendre le pinceau, qu'il ne quittera de sa vie. Sans leçons & sans régles il se mit à dessiner tout ce qui lui tomboit sous la main. Il passa trois ans entiers collé sur ses barbouillages, sans que jamais rien pût l'en arracher que son service, & sans jamais se rebuter du peu de progrès que de médiocres dispositions lui laissoient faire. Je l'ai vu durant six mois d'un été très-ardent, dans une petite antichambre au midi, où l'on suffoquoit au passage, assis, ou plutôt cloué tout le jour sur sa chaise, devant un globe, dessiner ce globe, le redessiner, commencer & recommencer

ſans ceſſe avec une invincible obſtination, juſqu'à ce qu'il en eût rendu la ronde-boſſe aſſez bien pour être content de ſon travail. Enfin, favoriſé de ſon maître & guidé par un artiſte, il eſt parvenu au point de quitter la livrée, & de vivre de ſon pinceau. Juſqu'à certain terme la perſéverance ſupplée au talent; il a atteint ce terme, & ne le paſſera jamais. La conſtance & l'émulation de cet honnête garçon ſont louables. Il ſe fera toujours eſtimer par ſon aſſiduité, par ſa fidélité, par ſes mœurs; mais il ne peindra jamais que des deſſus de porte. Qui eſt-ce qui n'eût pas été trompé par ſon zele, & ne l'eût pas pris pour un vrai talent? Il y a bien de la différence entre ſe plaire à un travail, & y être propre. Il faut des obſervations plus fines qu'on ne penſe, pour s'aſſurer du vrai génie & du vrai goût d'un enfant, qui montre bien plus ſes deſirs que ſes

diſpoſitions ; & qu'on juge toujours par les premiers, faute de ſavoir étudier les autres. Je voudrois qu'un homme judicieux nous donnât un traité de l'art d'obſerver les enfans. Cet art ſeroit très-important à connoître : les peres & les maîtres n'en ont pas encore les élémens.

Mais peut-être donnons-nous ici trop d'importance au choix d'un métier. Puiſqu'il ne s'agit que d'un travail des mains, ce choix n'eſt rien pour Émile ; & ſon apprentiſſage eſt déjà plus d'à moitié fait, par les exercices dont nous l'avons occupé juſqu'à préſent. Que voulez-vous qu'il faſſe ? Il eſt prêt à tout : il ſait déjà manier la bêche & la houe ; il ſait ſe ſervir du tour, du marteau, du rabot, de la lime ; les outils de tous les métiers lui ſont déjà familiers. Il ne s'agit plus que d'acquérir de quelqu'un de ces outils un uſage aſſez prompt, aſſez facile pour égaler

en diligence les bons ouvriers qui s'en servent, & il a sur ce point un grand avantage par-dessus tous, c'est d'avoir le corps agile, les membres flexibles, pour prendre, sans peine, toutes sortes d'attitudes, & prolonger, sans effort, toutes sortes de mouvemens. De plus, il a les organes justes & bien exercés; toute la méchanique des arts lui est déjà connue. Pour savoir travailler en maître, il ne lui manque que de l'habitude; & l'habitude ne se gagne qu'avec le tems. Auquel des métiers, dont le choix nous reste à faire, donnera-t-il donc assez de tems pour s'y rendre diligent? Ce n'est plus que de cela qu'il s'agit.

Donnez à l'homme un métier qui convienne à son sexe, & au jeune homme un métier qui convienne à son âge. Toute profession sédentaire & casaniere, qui efféminé & ramollit le corps, ne lui plaît ni ne lui convient.

Jamais jeune garçon n'aſpira de lui-même à être tailleur ; il faut de l'art pour porter à ce métier de femmes, le ſexe pour lequel il n'eſt pas fait *. L'aiguille & l'épée ne ſauroient être maniées par les mêmes mains. Si j'étois Souverain, je ne permettrois la couture, & les métiers à l'aiguille, qu'aux femmes, & aux boiteux réduits à s'occuper comme elles. En ſuppoſant les eunuques néceſſaires, je trouve les Orientaux bien fous d'en faire exprès. Que ne ſe contentent-ils de ceux qu'a fait la Nature, de ces foules d'hommes lâches dont elle a mutilé le cœur, ils en auroient de reſte pour le beſoin. Tout homme foible, délicat, craintif, eſt condamné par elle à la vie ſédentaire ; il eſt fait pour vivre avec les femmes, ou à leur maniere. Qu'il exerce quel-

* Il n'y avoit point de tailleurs parmi les anciens : les habits des hommes ſe faiſoient dans la maiſon par les femmes.

qu'un des métiers qui leur ſont propres, à la bonne heure ; & s'il faut abſolument de vrais eunuques, qu'on réduiſe à cet état les hommes qui déshonorent leur ſexe en prenant des emplois qui ne lui conviennent pas. Leur choix annonce l'erreur de la Nature : corrigez cette erreur de maniere ou d'autre, vous n'aurez fait que du bien.

J'interdis à mon éleve les métiers mal-ſains, mais non pas les métiers pénibles, ni même les métiers perilleux. Ils exercent à la fois la force & le courage ; ils ſont propres aux hommes ſeuls, les femmes n'y prétendent point : comment n'ont-ils pas honte d'empiéter ſur ceux qu'elles font ?

Luctantur paucæ, comedunt colliphia paucæ.
Vos lanam trahitis, calathiſque peracta refertis
Vellera. . . . . *

En Italie, on ne voit point de femmes dans les boutiques ; & l'on ne peut

* Juven. Sat. II.

rien imaginer de plus trifte que le coup-d'œil des rues de ce pays-là, pour ceux qui font accoutumés à celles de France & d'Angleterre. En voyant des marchands de modes vendre aux Dames des rubans, des pompons, du rezeau, de la chenille, je trouvois ces parures délicates bien ridicules dans de groffes mains, faites pour fouffler la forge & frapper fur l'enclume. Je me difois; dans ce pays les femmes devroient, par repréfailles, lever des boutiques de fourbiffeurs & d'armuriers. Eh! que chacun faffe & vende les armes de fon fexe. Pour les connoître, il les faut employer.

Jeune homme, imprime à tes travaux la main de l'homme. Apprends à manier d'un bras vigoureux la hache & la fcie, à équarrir une poutre, à monter fur un comble, à pofer le faîte, à l'affermir de jambes-de-force & d'entraits; puis crie à ta fœur de venir

t'aider à ton ouvrage, comme elle te disoit de travailler à son point-croisé.

J'en dis trop pour mes agréables contemporains, je le sens; mais je me laisse quelquefois entraîner à la force des conséquences. Si quelque homme que ce soit a honte de travailler en public, armé d'une doloire & ceint d'un tablier de peau, je ne vois plus en lui qu'un esclave de l'opinion, prêt à rougir de bien faire, si-tôt qu'on se rira des honnêtes gens. Toutefois cédons au préjugé des peres tout ce qui ne peut nuire au jugement des enfans. Il n'est pas nécessaire d'exercer toutes les professions utiles pour les honorer toutes; il suffit de n'en estimer aucune au-dessous de soi. Quand on a le choix, & que rien d'ailleurs ne nous détermine, pourquoi ne consulteroit-on pas l'agrément, l'inclination, la convenance entre les professions de même rang? Les travaux des métaux sont

utiles, & même les plus utiles de tous. Cependant, à moins qu'une raiſon particuliere ne m'y porte, je ne ferai point de votre fils un maréchal, un ſerrurier, un forgeron; je n'aimerois pas à lui voir, dans ſa forge, la figure d'un cyclope. De même, je n'en ferai pas un maçon, encore moins un cordonnier. Il faut que tous les métiers ſe faſſent; mais qui peut choiſir, doit avoir égard à la propreté; car il n'y a point-là d'opinion: ſur ce point les ſens nous décident. Enfin je n'aimerois pas ces ſtupides profeſſions, dont les ouvriers, ſans induſtrie & preſque automates, n'exercent jamais leurs mains qu'au même travail. Les tiſſerands, les faiſeurs de bas, les ſcieurs de pierre; à quoi ſert d'employer à ces métiers des hommes de ſens? c'eſt une machine qui en mene une autre.

Tout bien conſideré, le métier que j'aimerois le mieux qui fût du goût de

mon éleve, eſt celui de ménuiſier. Il eſt propre, il eſt utile, il peut s'exercer dans la maiſon; il tient ſuffiſamment le corps en haleine; il exige, dans l'ouvrier de l'adreſſe & de l'induſtrie, & dans la forme des ouvrages que l'utilité détermine, l'élégance & le goût ne ſont pas exclus.

Que ſi par hazard le génie de votre éleve étoit décidément tourné vers les ſciences ſpéculatives, alors je ne blâmerois pas qu'on lui donnât un métier conforme à ſes inclinations; qu'il apprît, par exemple, à faire des inſtrumens de mathématiques, des lunettes, des téleſcopes, &c.

Quand Émile apprendra ſon métier, je veux l'apprendre avec lui; car je ſuis convaincu qu'il n'apprendra jamais bien que ce que nous apprendrons enſemble. Nous nous mettrons donc tous deux en apprentiſſage, & nous ne prétendrons point être traités

en Meſſieurs, mais en vrais apprentifs, qui ne le ſont pas pour rire : pourquoi ne le ſerions-nous pas tout de bon ? Le Czar Pierre étoit charpentier au chantier, & tambour dans ſes propres troupes : penſez-vous que ce Prince ne vous valût pas par la naiſſance ou par le mérite ? Vous comprenez que ce n'eſt point à Émile que je dis cela ; c'eſt à vous, qui que vous puiſſiez être.

Malheureuſement nous ne pouvons paſſer tout notre tems à l'établi. Nous ne ſommes pas ſeulement apprentifs ouvriers, nous ſommes apprentifs hommes ; & l'apprentiſſage de ce dernier métier eſt plus pénible & plus long que l'autre. Comment ferons-nous donc ? Prendrons-nous un maître de rabot une heure par jour comme on prend un maître à danſer ? Non, nous ne ſerions pas des apprentifs, mais des diſciples ; & notre ambition n'eſt pas tant d'apprendre la menuiſerie,

que de nous élever à l'état de ménuisier. Je ſuis donc d'avis que nous allions toutes les ſemaines une ou deux fois, au moins, paſſer la journée entiere chez le maître, que nous nous levions à ſon heure, que nous ſoyons à l'ouvrage avant lui, que nous mangions à ſa table, que nous travaillions ſous ſes ordres; & qu'après avoir eu l'honneur de ſouper avec ſa famille, nous retournions, ſi nous voulons, coucher dans nos lits durs. Voilà comment on apprend pluſieurs métiers à la fois, & comment on s'exerce au travail des mains, ſans négliger l'autre apprentiſſage.

Soyons ſimples en faiſant bien. N'allons pas reproduire la vanité par nos ſoins pour la combattre. S'enorgueillir d'avoir vaincu les préjugés, c'eſt s'y ſoumettre. On dit que par un ancien uſage de la Maiſon Ottomane, le Grand Seigneur eſt obligé de travail-

ler de ſes mains, & chacun ſait que les ouvrages d'une main royale ne peuvent être que des chef-d'œuvres. Il diſtribue donc magnifiquement ces chef-d'œuvres aux Grands de la Porte; & l'ouvrage eſt payé ſelon la qualité de l'ouvrier. Ce que je vois de mal à cela n'eſt pas cette prétendue vexation; car, au contraire, elle eſt un bien. En forçant les Grands de partager avec lui les dépouilles du peuple, le Prince eſt d'autant moins obligé de piller le peuple directement. C'eſt un ſoulagement néceſſaire au deſpotiſme, & ſans lequel cet horrible Gouvernement ne ſauroit ſubſiſter.

Le vrai mal d'un pareil uſage, eſt l'idée qu'il donne à ce pauvre homme de ſon mérite. Comme le Roi Midas, il voit changer en or tout ce qu'il touche; mais il n'apperçoit pas quelles oreilles cela fait pouſſer. Pour en conſerver de courtes à notre Émile, pré-

ſervons

ſervons ſes mains de ce riche talent ; que ce qu'il fait ne tire pas ſon prix de l'ouvrier, mais de l'ouvrage. Ne ſouffrons jamais qu'on juge du ſien qu'en le comparant à celui des bons maîtres. Que ſon travail ſoit priſé par le travail même, & non parce qu'il eſt de lui. Dites de ce qui eſt bien fait, *voilà qui eſt bien fait* ; mais n'ajoutez point, *qui eſt-ce qui a fait cela*? S'il dit lui-même d'un air fier & content de lui, *c'eſt moi qui l'ai fait* ; ajoutez froidement ; *vous ou un autre, il n'importe* ; *c'eſt toujours un travail bien fait*.

Bonne mere, préſerve-toi ſur-tout des menſonges qu'on te prépare. Si ton fils fait beaucoup de choſes, défie-toi de tout ce qu'il fait : s'il a le malheur d'être élevé dans Paris & d'être riche, il eſt perdu. Tant qu'il s'y trouvera d'habiles artiſtes, il aura tous leurs talens ; mais loin d'eux, il n'en aura plus. A Paris le riche ſait tout ;

il n'y a d'ignorant que le pauvre. Cette capitale eſt pleine d'amateurs & ſurtout d'amatrices qui font leurs ouvrages comme M. Guillaume inventoit ſes couleurs. Je connois à ceci trois exceptions honorables parmi les hommes, il y en peut avoir davantage ; mais je n'en connois aucune parmi les femmes, & je doute qu'il y en ait. En géneral on acquiert un nom dans les arts comme dans la robe ; on devient artiſte & juge des artiſtes comme on devient Docteur en droit & Magiſtrat.

Si donc il étoit une fois établi qu'il eſt beau de ſavoir un métier, vos enfans le ſauroient bientôt ſans l'apprendre : ils paſſeroient maîtres comme les Conſeillers de Zurich. Point de tout ce cérémonial pour Émile ; point d'apparence & toujours de la réalité. Qu'on ne diſe pas qu'il ſait ; mais qu'il apprenne en ſilence. Qu'il faſſe toujours ſon chef-d'œuvre, & que jamais il ne

paſſe maître; qu'il ne ſe montre pas ouvrier par ſon titre, mais par ſon travail.

Si juſqu'ici je me ſuis fait entendre, on doit concevoir comment avec l'habitude de l'exercice du corps & du travail des mains, je donne inſenſiblement à mon éleve le goût de la réflexion & de la méditation, pour balancer en lui la pareſſe qui réſulteroit de ſon indifférence pour les jugemens des hommes, & du calme de ſes paſſions. Il faut qu'il travaille en payſan, & qu'il penſe en philoſophe, pour n'être pas auſſi fainéant qu'un ſauvage. Le grand ſecret de l'éducation eſt de faire que les exercices du corps & ceux de l'eſprit ſervent toujours de délaſſement les uns aux autres.

Mais gardons-nous d'anticiper ſur les inſtructions qui demandent un eſprit plus mûr. Émile ne ſera pas longtems ouvrier, ſans reſſentir par lui-

même l'inégalité des conditions, qu'il n'avoit d'abord qu'apperçue. Sur les maximes que je lui donne & qui sont à sa portée il voudra m'examiner à mon tour. En recevant tout de moi seul, en se voyant si près de l'état des pauvres, il voudra savoir pourquoi j'en suis si loin. Il me fera peut-être, au dépourvu, des questions scabreuses. *Vous êtes riche, vous me l'avez dit, & je le vois. Un riche doit aussi son travail à la société, puisqu'il est homme. Mais vous, que faites vous donc pour elle?* Que diroit à cela un beau gouverneur? je l'ignore. Il seroit peut-être assez sot pour parler à l'enfant des soins qu'il lui rend. Quant à moi, l'attelier me tire d'affaire. *Voilà, cher Emile, une excellente question. Je vous promets d'y répondre pour moi, quand vous y ferez pour vous-même une réponse dont vous soyez content. En attendant j'aurai soin de rendre à vous & aux*

pauvres ce que j'ai de trop, & de faire une table ou un banc par ſemaine, afin de n'être pas tout-à-fait inutile à tout.

Nous voici revenus à nous-mêmes. Voilà notre enfant prêt à ceſſer de l'être, rentré dans ſon individu. Le voilà ſentant plus que jamais la néceſſité qui l'attache aux choſes. Après avoir commencé par exercer ſon corps & ſes ſens, nous avons exercé ſon eſprit & ſon jugement. Enfin nous avons réuni l'uſage de ſes membres à celui de ſes facultés. Nous avons fait un être agiſſant & penſant; il ne nous reſte plus, pour achever l'homme, que de faire un être aimant & ſenſible; c'eſt-à-dire de perfectionner la raiſon par le ſentiment. Mais avant d'entrer dans ce nouvel ordre de choſes, jettons les yeux ſur celui d'où nous ſortons, & voyons le plus exactement qu'il eſt poſſible juſqu'où nous ſommes parvenus.

Notre éleve n'avoit d'abord que des ſenſations, maintenant il a des idées; il ne faiſoit que ſentir, maintenant il juge. Car de la comparaiſon de pluſieurs ſenſations ſucceſſives ou ſimultanées, & du jugement qu'on en porte, naît une ſorte de ſenſation mixte ou complexe, que j'appelle idée.

La maniere de former les idées eſt ce qui donne un caractere à l'eſprit humain. L'eſprit qui ne forme ſes idées que ſur des rapports réels, eſt un eſprit ſolide; celui qui ſe contente des rapports apparens, eſt un eſprit ſuperficiel: celui qui voit les rapports tels qu'ils ſont, eſt un eſprit juſte; celui qui les apprécie mal, eſt un eſprit faux: celui qui controuve des rapports imaginaires qui n'ont ni réalité ni apparence, eſt un fou; celui qui ne compare point, eſt un imbécille. L'aptitude plus ou moins grande à comparer des idées & à trouver des rapports, eſt

ce qui fait dans les hommes le plus ou le moins d'esprit, &c.

Les idées simples ne sont que des sensations comparées. Il y a des jugemens dans les simples sensations aussi bien que dans les sensations complexes que j'appelle idées simples. Dans la sensation, le jugement est purement passif, il affirme qu'on sent ce qu'on sent. Dans la perception ou idée, le jugement est actif; il rapproche, il compare, il détermine des rapports que le sens ne détermine pas. Voilà toute la difference, mais elle est grande. Jamais la Nature ne nous trompe; c'est toujours nous qui nous trompons.

Je vois servir à un enfant de huit ans d'un fromage glacé. Il porte la cuillier à sa bouche, sans savoir ce que c'est, & saisi du froid, s'écrie : *Ah! cela me brûle!* Il éprouve une sensation très-vive; il n'en connoît point

de plus vive que la chaleur du feu, & il croit ſentir celle-là. Cependant il s'abuſe; le ſaiſiſſement du froid le bleſſe, mais il ne le brûle pas, & ces deux ſenſations ne ſont pas ſemblables, puiſque ceux qui ont éprouvé l'une & l'autre ne les confondent point. Ce n'eſt donc pas la ſenſation qui le trompe, mais le jugement qu'il en porte.

Il en eſt de même de celui qui voit, pour la premiere fois, un miroir ou une machine d'optique, ou qui entre dans une cave profonde, au cœur de l'hiver ou de l'été, ou qui trempe dans l'eau tiéde une main très-chaude ou très-froide, ou qui fait rouler entre deux doigts croiſés une petite boule, &c. s'il ſe contente de dire ce qu'il apperçoit, ce qu'il ſent, ſon jugement étant purement paſſif, il eſt impoſſible qu'il le trompe; mais quand il juge de la choſe par l'apparence, il eſt

actif, il compare, il établit par induction des rapports qu'il n'apperçoit pas, alors il se trompe ou peut se tromper. Pour corriger ou prévenir l'erreur, il a besoin de l'experience.

Montrez de nuit à votre éleve des nuages passant entre la lune & lui, il croira que c'est la lune qui passe en sens contraire, & que les nuages sont arrétés. Il le croira par une induction précipitée, parce qu'il voit ordinairement les petits objets se mouvoir préferablement aux grands, & que les nuages lui semblent plus grands que la lune dont il ne peut estimer l'éloignement. Lorsque dans un bateau qui vogue, il regarde d'un peu loin le rivage, il tombe dans l'erreur contraire, & croit voir courir la terre, parce que ne se sentant point en mouvement il regarde le bateau, la mer ou la riviere, & tout son horizon, com-

me un tout immobile dont le rivage qu'il voit courir ne lui ſemble qu'une partie.

La premiere fois qu'un enfant voit un bâton à moitié plongé dans l'eau, il voit un bâton briſé, la ſenſation eſt vraie; & elle ne laiſſeroit pas de l'être, quand même nous ne ſaurions point la raiſon de cette apparence. Si donc vous lui demandez ce qu'il voit, il dit: un bâton briſé, & il dit vrai; car il eſt très-ſûr qu'il a la ſenſation d'un bâton briſé. Mais quand trompé par ſon jugement, il va plus loin, & qu'après avoir affirmé qu'il voit un bâton briſé, il affirme encore que ce qu'il voit eſt en effet un bâton briſé, alors il dit faux: pourquoi cela? Parce qu'alors il devient actif, & qu'il ne juge plus par inſpection, mais par induction, en affirmant ce qu'il ne ſent pas, ſavoir que le jugement qu'il reçoit par un ſens ſeroit confirmé par un autre.

Puiſque toutes nos erreurs viennent de nos jugemens, il eſt clair que ſi nous n'avions jamais beſoin de juger, nous n'aurions nul beſoin d'apprendre; nous ne ſerions jamais dans le cas de nous tromper; nous ſerions plus heureux de notre ignorance que nous ne pouvons l'être de notre ſavoir. Qui eſt-ce qui nie que les ſavans ne ſachent mille choſes vraies que les ignorans ne ſauront jamais? Les ſavans ſont-ils pour cela plus près de la verité? Tout au contraire; ils s'en éloignent en avançant, parce que la vanité de juger faiſant encore plus de progrès que les lumieres, chaque verité qu'ils apprennent ne vient qu'avec cent jugemens faux. Il eſt de la derniere évidence que les compagnies ſavantes de l'Europe ne ſont que des écoles publiques de menſonges; & très-ſûrement il y a plus d'erreurs dans l'Académie des Sciences que dans tout un peuple de Hurons.

Puiſque plus les hommes ſavent, plus ils ſe trompent ; le ſeul moyen d'éviter l'erreur eſt l'ignorance. Ne jugez point, vous ne vous abuſerez jamais ? C'eſt la leçon de la Nature auſſi-bien que de la raiſon. Hors les rapports immédiats en très-petit nombre & très-ſenſibles que les choſes ont avec nous, nous n'avons naturellement qu'une profonde indifference pour tout le reſte. Un Sauvage ne tourneroit pas le pied pour aller voir le jeu de la plus belle machine, & tous les prodiges de l'électricité. *Que m'importe ?* eſt le mot le plus familier à l'ignorant, & le plus convenable au ſage.

Mais malheureuſement ce mot ne nous va plus. Tout nous importe depuis que nous ſommes dépendans de tout ; & notre curioſité s'étend néceſſairement avec nos beſoins. Voilà pourquoi j'en donne une très-grande au Philoſophe & n'en donne point au Sauva-

ge. Celui-ci n'a besoin de personne; l'autre a besoin de tout le monde, & sur-tout d'admirateurs.

On me dira que je sors de la Nature; je n'en crois rien. Elle choisit ses instrumens & les régle, non sur l'opinion, mais sur le besoin. Or les besoins changent selon la situation des hommes. Il y a bien de la difference entre l'homme naturel vivant dans l'état de Nature, & l'homme naturel vivant dans l'état de société. Émile n'est pas un sauvage à reléguer dans les déserts; c'est un sauvage fait pour habiter les villes. Il faut qu'il sache y trouver son nécessaire, tirer parti de leurs habitans; & vivre, sinon comme eux, du moins avec eux.

Puisqu'au milieu de tant de rapports nouveaux, dont il va dépendre, il faudra malgré lui qu'il juge, apprenons-lui donc à bien juger.

La meilleure maniere d'apprendre

à bien juger, eſt celle qui tend le plus à ſimplifier nos experiences, & à pouvoir même nous en paſſer ſans tomber dans l'erreur. D'où il ſuit qu'après avoir long-tems verifié les rapports des ſens l'un par l'autre, il faut encore apprendre à verifier les rapports de chaque ſens par lui-même, ſans avoir beſoin de recourir à un autre ſens; alors chaque ſenſation deviendra pour nous une idée, & cette idée ſera toujours conforme à la verité. Telle eſt la ſorte d'acquis dont j'ai tâché de remplir ce troiſiéme âge de la vie humaine.

Cette maniere de procéder exige une patience & une circonſpection dont peu de maîtres ſont capables, & ſans laquelle jamais le diſciple n'apprendra à juger. Si, par exemple, lorſque celui-ci s'abuſe ſur l'apparence du bâton briſé, pour lui montrer ſon erreur vous vous preſſez de tirer le

bâton hors de l'eau, vous le détromperez peut-être ; mais que lui apprendrez-vous ? Rien que ce qu'il auroit bientôt appris de lui-même. Oh que ce n'eſt pas-là ce qu'il faut faire ! Il s'agit moins de lui apprendre une verité, que de lui montrer comment il faut s'y prendre pour découvrir toujours la verité. Pour mieux l'inſtruire, il ne faut pas le détromper ſi-tôt. Prenons Émile & moi pour exemple.

Premierement, à la ſeconde des deux queſtions ſuppoſées, tout enfant élevé à l'ordinaire ne manquera pas de répondre affirmativement. C'eſt ſûrement, dira-t-il, un bâton briſé. Je doute fort qu'Émile me faſſe la même réponſe. Ne voyant point la néceſſité d'être ſavant ni de le paroître, il n'eſt jamais preſſé de juger ; il ne juge que ſur l'évidence, & il eſt bien éloigné de la trouver dans cette occaſion, lui qui ſait combien nos juge-

mens sur les apparences sont sujets à l'illusion, ne fût-ce que dans la perspective.

D'ailleurs, comme il sait par experience que mes questions les plus frivoles ont toujours quelque objet qu'il n'apperçoit pas d'abord, il n'a point pris l'habitude d'y répondre étourdiment. Au contraire, il s'en défie, il s'y rend attentif, il les examine avec grand soin avant d'y répondre. Jamais il ne me fait de réponse qu'il n'en soit content lui-même; & il est difficile à contenter. Enfin nous ne nous piquons ni lui ni moi de savoir la verité des choses; mais seulement de ne pas donner dans l'erreur. Nous serions bien plus confus de nous payer d'une raison qui n'est pas bonne, que de n'en point trouver du tout. *Je ne sais*, est un mot qui nous va si bien à tous deux, & que nous répetons si souvent, qu'il ne coûte plus rien à l'un ni à l'autre. Mais soit

que cette étourderie lui échappe, ou qu'il l'évite par notre commode *je ne sais*, ma réplique est la même; voyons, examinons.

Ce bâton qui trempe à moitié dans l'eau, est fixé dans une situation perpendiculaire. Pour savoir s'il est brisé, comme il le paroît, que de choses n'avons-nous pas à faire avant de le tirer de l'eau, ou avant d'y porter la main?

1°. D'abord nous tournons tout autour du bâton, & nous voyons que la brisure tourne comme nous. C'est donc notre œil seul qui la change, & les regards ne remuent pas les corps.

2°. Nous regardons bien à plomb sur le bout du bâton qui est hors de l'eau, alors le bâton n'est plus courbe, le bout voisin de notre œil nous cache exactement l'autre bout. Notre œil a-t-il redressé le bâton?

3°. Nous agitons la surface de l'eau,

nous voyons le bâton ſe plier en plusieurs pieces, ſe mouvoir en zigzag, & ſuivre les ondulations de l'eau. Le mouvement que nous donnons à cette eau ſuffit-il pour briſer, amollir & fondre ainſi le bâton?

4°. Nous faiſons écouler l'eau, & nous voyons le bâton ſe redreſſer peu-à-peu à meſure que l'eau baiſſe. N'en voilà-t-il pas plus qu'il ne faut pour éclaircir le fait & trouver la réfraction? Il n'eſt donc pas vrai que la vûe nous trompe, puiſque nous n'avons beſoin que d'elle ſeule pour rectifier les erreurs que nous lui attribuons.

Suppoſons l'enfant aſſez ſtupide pour ne pas ſentir le réſultat de ces expériences; c'eſt alors qu'il faut appeller le toucher au ſecours de la vûe. Au lieu de tirer le bâton hors de l'eau, laiſſez-le dans ſa ſituation; & que l'enfant y paſſe la main d'un bout à l'autre,

il ne ſentira point d'angle : le bâton n'eſt donc pas briſé.

Vous me direz qu'il n'y a pas ſeulement ici des jugemens ; mais des raiſonnemens en forme. Il eſt vrai ; mais ne voyez-vous pas que ſi-tôt que l'eſprit eſt parvenu juſqu'aux idées, tout jugement eſt un raiſonnement. La conſcience de toute ſenſation eſt une propoſition, un jugement. Donc ſi-tôt que l'on compare une ſenſation à une autre, on raiſonne. L'art de juger & l'art de raiſonner, ſont exactement le même.

Emile ne ſaura jamais la dioptrique, ou je veux qu'il l'apprenne autour de ce bâton. Il n'aura point diſſéqué d'inſectes ; il n'aura point compté les taches du ſoleil ; il ne ſaura ce que c'eſt qu'un microſcope & un téleſcope. Vos doctes éleves ſe moqueront de ſon ignorance. Ils n'auront pas tort ; car avant de ſe ſervir de ces

inſtrumens, j'entends qu'il les invente; & vous vous doutez bien que cela ne viendra pas ſi-tôt.

Voilà l'eſprit de toute ma méthode dans cette partie. Si l'enfant fait rouler une petite boule entre deux doigts croiſés, & qu'il croye ſentir deux boules, je ne lui permettrai point d'y regarder, qu'auparavant il ne ſoit convaincu qu'il n'y en a qu'une.

Ces éclairciſſemens ſuffiront, je penſe, pour marquer nettement le progrès qu'a fait juſqu'ici l'eſprit de mon éleve, & la route par laquelle il a ſuivi ce progrès. Mais vous êtes effrayés, peut-être, de la quantité de choſes que j'ai fait paſſer devant lui. Vous craignez que je n'accable ſon eſprit ſous ces multitudes de connoiſſances. C'eſt tout le contraire; je lui apprends bien plus à les ignorer qu'à les ſavoir. Je lui montre la route de la ſcience aiſée, à la verité; mais

longue, immenſe, lente à parcourir. Je lui fais faire les premiers pas pour qu'il reconnoiſſe l'entrée; mais je ne lui permets jamais d'aller loin.

Forcé d'apprendre de lui-même, il uſe de ſa raiſon & non de celle d'autrui; car pour ne rien donner à l'opinion, il ne faut rien donner à l'autorité, & la plupart de nos erreurs nous viennent bien moins de nous que des autres. De cet exercice continuel il doit réſulter une vigueur d'eſprit, ſemblable à celle qu'on donne au corps par le travail & par la fatigue. Un autre avantage, eſt qu'on n'avance qu'à proportion de ſes forces. L'eſprit, non plus que le corps, ne porte que ce qu'il peut porter. Quand l'entendement s'approprie les choſes avant de les dépoſer dans la mémoire, ce qu'il en tire enſuite eſt à lui. Au lieu qu'en ſurchargeant la mémoire à ſon inſçu, on s'expoſe à n'en jamais rien tirer qui lui ſoit propre.

Émile a peu de connoiſſances, mais celles qu'il a ſont veritablement ſiennes; il ne ſait rien à demi. Dans le petit nombre des choſes qu'il ſait, & qu'il ſait bien, la plus importante eſt, qu'il y en a beaucoup qu'il ignore & qu'il peut ſavoir un jour, beaucoup plus que d'aûtres hommes ſavent & qu'il ne ſaura de ſa vie, & une infinité d'autres, qu'aucun homme ne ſaura jamais. Il a un eſprit univerſel, non par les lumieres, mais par la faculté d'en acquérir; un eſprit ouvert, intelligent, prêt à tout, &, comme dit Montagne, ſi-non inſtruit, du moins inſtruiſable. Il me ſuffit qu'il ſache trouver l'*à quoi bon*, ſur tout ce qu'il fait, & le *pourquoi*, ſur tout ce qu'il croit. Encore une fois, mon objet n'eſt point de lui donner la ſcience, mais de lui apprendre à l'acquérir au beſoin, de la lui faire eſtimer exactement ce qu'elle vaut, & de lui faire

aimer la verité par-dessus tout. Avec cette méthode on avance peu, mais on ne fait jamais un pas inutile, & l'on n'est point forcé de rétrograder.

Émile n'a que des connoissances naturelles & purement physiques. Il ne sait pas même le nom de l'histoire, ni ce que c'est que métaphysique & morale. Il connoît les rapports essentiels de l'homme aux choses, mais nul des rapports moraux de l'homme à l'homme. Il sait peu géneraliser d'idées, peu faire d'abstractions. Il voit des qualités communes à certains corps sans raisonner sur ces qualités en elles-mêmes. Il connoît l'étendue abstraite à l'aide des figures de la géométrie, il connoît la quantité abstraite à l'aide des signes de l'algébre. Ces figures & ces signes sont les supports de ces abstractions, sur lesquels ses sens se reposent. Il ne cherche point à connoître les choses par leur nature, mais seu-

lement par les relations qui l'intéressent. Il n'estime ce qui lui est étranger que par rapport à lui ; mais cette estimation est exacte & sûre. La fantaisie, la convention n'y entrent pour rien. Il fait plus de cas de ce qui lui est plus utile, & ne se départant jamais de cette maniere d'apprécier, il ne donne rien à l'opinion.

Emile est laborieux, tempérant, patient, ferme, plein de courage. Son imagination nullement allumée ne lui grossit jamais les dangers ; il est sensible à peu de maux, & il sait souffrir avec constance, parce qu'il n'a point appris à disputer contre la destinée. A l'égard de la mort, il ne sait pas encore bien ce que c'est ; mais accoutumé à subir sans résistance la loi de la nécessité, quand il faudra mourir, il mourra sans gémir & sans se débattre ; c'est tout ce que la Nature permet dans ce moment abhorré de

tous. Vivre libre & peu tenir aux choses humaines, est le meilleur moyen d'apprendre à mourir.

En un mot, Émile a de la vertu tout ce qui se rapporte à lui-même. Pour avoir aussi les vertus sociales, il lui manque uniquement de connoître les relations qui les exigent, il lui manque uniquement des lumieres que son esprit est tout prêt à recevoir.

Il se considere sans égard aux autres, & trouve bon que les autres ne pensent point à lui. Il n'exige rien de personne, & ne croit rien devoir à personne. Il est seul dans la société humaine, il ne compte que sur lui seul. Il a droit aussi plus qu'un autre de compter sur lui-même, car il est tout ce qu'on peut être à son âge. Il n'a point d'erreurs ou n'a que celles qui nous sont inévitables; il n'a point de vices ou n'a que ceux dont nul homme ne peut se garantir. Il a le corps sain, les mem-

bres agiles, l'eſprit juſte & ſans préjugés, le cœur libre & ſans paſſions. L'amour-propre, la premiere & la plus naturelle de toutes, y eſt encore à peine exalté. Sans troubler le repos de perſonne, il a vêcu content, heureux & libre autant que la Nature l'a permis. Trouvez-vous qu'un enfant ainſi parvenu à ſa quinziéme année ait perdu les précédentes?

Fin du Livre troiſiéme.

LIVRE IV.

QUE nous paſſons rapidement ſur cette terre ! le premier quart de la vie eſt écoulé, avant qu'on en connoiſſe l'uſage ; le dernier quart s'écoule encore, après qu'on a ceſſé d'en jouir. D'abord nous ne ſavons point vivre : bientôt nous ne le pouvons plus ; &, dans l'intervalle qui ſépare ces deux extrémités inutiles, les trois quarts du tems qui nous reſte ſont conſumés par le ſommeil, par le travail, par la douleur, par la contrainte, par les peines de toute eſpece. La vie eſt courte, moins par le peu de tems qu'elle dure, que parce que, de ce peu de tems, nous n'en avons preſque point pour la goûter. L'inſtant de la mort a beau être éloigné de celui de la naiſſance, la vie eſt toujours trop courte, quand cet eſpace eſt mal rempli.

Nous naiſſons, pour ainſi dire, en deux fois : l'une pour exiſter, & l'autre pour vivre ; l'une pour l'eſpece, & l'autre pour le ſexe. Ceux qui regardent la femme comme un homme imparfait ont tort, ſans doute ; mais l'analogie exterieure eſt pour eux. Juſqu'à l'âge nubile, les enfans des deux ſexes n'ont rien d'apparent qui les diſtingue ; même viſage, même figure, même teint, même voix, tout eſt égal ; les filles ſont des enfans, les garçons ſont des enfans ; le même nom ſuffit à des êtres ſi ſemblables. Les mâles en qui l'on empêche le développement ulterieur du ſexe gardent cette conformité toute leur vie ; ils ſont toujours de grands enfans : & les femmes ne perdant point cette même conformité, ſemblent, à bien des égards, ne jamais être autre choſe.

Mais l'homme en géneral n'eſt pas fait pour reſter toujours dans l'enfance.

Il en ſort au tems preſcrit par la Nature, & ce moment de criſe, bien qu'aſſez court, a de longues influences.

Comme le mugiſſement de la mer précéde de loin la tempête, cette orageuſe révolution s'annonce par le murmure des paſſions naiſſantes : une fermentation ſourde avertit de l'approche du danger. Un changement dans l'humeur, des emportemens fréquens, une continuelle agitation d'eſprit, rendent l'enfant preſque indiſciplinable. Il devient ſourd à la voix qui le rendoit docile : c'eſt un lion dans ſa fiévre ; il méconnoît ſon guide, il ne veut plus être gouverné.

Aux ſignes moraux d'une humeur qui s'altere, ſe joignent des changemens ſenſibles dans la figure. Sa phyſionomie ſe développe & s'empreint d'un caractere ; le coton rare & doux qui croît au bas de ſes joues brunit & prend de la conſiſtance. Sa voix mue,

ou plutôt il la perd : il n'eſt ni enfant ni homme & ne peut prendre le ton d'aucun des deux. Ses yeux, ces organes de l'ame, qui n'ont rien dit juſqu'ici, trouvent un langage & de l'expreſſion ; un feu naiſſant les anime, leurs regards plus vifs ont encore une ſainte innocence, mais ils n'ont plus leur premiere imbécillité : il ſent déjà qu'ils peuvent trop dire, il commence à ſavoir les baiſſer & rougir ; il devient ſenſible, avant de ſavoir ce qu'il ſent ; il eſt inquiet ſans raiſon de l'être. Tout cela peut venir lentement & vous laiſſer du tems encore ; mais ſi ſa vivacité ſe rend trop impatiente, ſi ſon emportement ſe change en fureur, s'il s'irrite & s'attendrit d'un inſtant à l'autre, s'il verſe des pleurs ſans ſujet, ſi, près des objets qui commencent à devenir dangereux pour lui, ſon pouls s'éleve & ſon œil s'enflamme, ſi la main d'une femme ſe poſant ſur la ſienne le

fait friſſonner, s'il ſe trouble ou s'intimide auprès d'elle; Ulyſſe, ô ſage Ulyſſe! prends garde à toi; les outres que tu fermois avec tant de ſoin ſont ouvertes; les vents ſont déjà déchaînés; ne quitte plus un moment le gouvernail, ou tout eſt perdu.

C'eſt ici la ſeconde naiſſance dont j'ai parlé; c'eſt ici que l'homme naît veritablement à la vie, & que rien d'humain n'eſt étranger à lui. Juſqu'ici nos ſoins n'ont été que des jeux d'enfant, ils ne prennent qu'à préſent une veritable importance. Cette époque, où finiſſent les éducations ordinaires, eſt proprement celle où la nôtre doit commencer: mais pour bien expoſer ce nouveau plan, reprenons de plus haut l'état des choſes qui s'y rapportent.

Nos paſſions ſont les principaux inſtrumens de notre conſervation; c'eſt donc une entrepriſe auſſi vaine que ridicule de vouloir les détruire; c'eſt

controller la Nature, c'eſt réformer l'ouvrage de Dieu. Si Dieu diſoit à l'homme d'anéantir les paſſions qu'il lui donne, Dieu voudroit & ne voudroit pas, il ſe contrediroit lui-même. Jamais il n'a donné cet ordre inſenſé, rien de pareil n'eſt écrit dans le cœur humain; & ce que Dieu veut qu'un homme faſſe, il ne le lui fait pas dire par un autre homme, il le lui dit lui-même, il l'écrit au fond de ſon cœur.

Or je trouverois celui qui voudroit empêcher les paſſions de naître, preſqu'auſſi fou que celui qui voudroit les anéantir; & ceux qui croiroient que tel a été mon projet juſqu'ici, m'auroient ſûrement fort mal entendu.

Mais raiſonneroit-on bien, ſi, de ce qu'il eſt dans la nature de l'homme d'avoir des paſſions, on alloit conclurre que toutes les paſſions que nous ſentons en nous, & que nous voyons dans les autres, ſont naturelles? Leur ſource

eſt naturelle, il eſt vrai ; mais mille ruiſſeaux étrangers l'ont groſſie ; c'eſt un grand fleuve qui s'accroît ſans ceſſe, & dans lequel on retrouveroit à peine quelques gouttes de ſes premieres eaux. Nos paſſions naturelles ſont très-bornées ; elles ſont les inſtrumens de notre liberté, elles tendent à nous conſerver. Toutes celles qui nous ſubjuguent & nous détruiſent, nous viennent d'ailleurs ; la Nature ne nous les donne pas, nous nous les approprions à ſon préjudice.

La ſource de nos paſſions, l'origine & le principe de toutes les autres, la ſeule qui naît avec l'homme & ne le quitte jamais tant qu'il vit, eſt l'amour de ſoi : paſſion primitive, innée, anterieure à toute autre, & dont toutes les autres ne ſont, en un ſens, que des modifications. En ce ſens toutes, ſi l'on veut, ſont naturelles. Mais la plûpart de ces modifications ont des cau-

ſes étrangeres, ſans leſquelles elles n'auroient jamais lieu ; & ces mêmes modifications, loin de nous être avantageuſes, nous ſont nuiſibles ; elles changent le premier objet, & vont contre leur principe : c'eſt alors que l'homme ſe trouve hors de la Nature, & ſe met en contradiction avec ſoi.

L'amour de ſoi-même eſt toujours bon & toujours conforme à l'ordre. Chacun étant chargé ſpécialement de ſa propre conſervation, le premier & le plus important de ſes ſoins, eſt, & doit être, d'y veiller ſans ceſſe ; & comment y veilleroit-il ainſi, s'il n'y prenoit le plus grand interêt ?

Il faut donc que nous nous aimions pour nous conſerver ; & par une ſuite immédiate du même ſentiment, nous aimons ce qui nous conſerve. Tout enfant s'attache à ſa nourrice : Romulus devoit s'attacher à la Louve qui l'avoit allaité. D'abord cet attachement eſt

purement machinal. Ce qui favoriſe le bien-être d'un individu l'attire, ce qui lui nuit le repouſſe; ce n'eſt-là qu'un inſtinct aveugle. Ce qui transforme cet inſtinct en ſentiment, l'attachement en amour, l'averſion en haine, c'eſt l'intention manifeſtée de nous nuire ou de nous être utile. On ne ſe paſſionne pas pour les êtres inſenſibles qui ne ſuivent que l'impulſion qu'on leur donne; mais ceux dont on attend du bien ou du mal par leur diſpoſition interieure, par leur volonté, ceux que nous voyons agir librement pour ou contre, nous inſpirent des ſentimens ſemblables à ceux qu'ils nous montrent. Ce qui nous ſert, on le cherche; mais ce qui nous veut ſervir, on l'aime: ce qui nous nuit, on le fuit; mais ce qui nous veut nuire, on le hait.

Le premier ſentiment d'un enfant eſt de s'aimer lui-même; & le ſecond, qui dérive du premier, eſt d'aimer

ceux qui l'approchent ; car dans l'état de foibleſſe où il eſt, il ne connoît perſonne que par l'aſſiſtance & les ſoins qu'il reçoit. D'abord l'attachement qu'il a pour ſa nourrice & ſa gouvernante n'eſt qu'habitude. Il les cherche parce qu'il a beſoin d'elles, & qu'il ſe trouve bien de les avoir ; c'eſt plutôt connoiſſance que bienveuillance. Il lui faut beaucoup de tems pour comprendre que non-ſeulement elles lui ſont utiles, mais qu'elles veulent l'être ; & c'eſt alors qu'il commence à les aimer.

Un enfant eſt donc naturellement enclin à la bienveuillance, parce qu'il voit que tout ce qui l'approche eſt porté à l'aſſiſter, & qu'il prend de cette obſervation l'habitude d'un ſentiment favorable à ſon eſpece ; mais à meſure qu'il étend ſes relations, ſes beſoins, ſes dépendances actives ou paſſives, le ſentiment de ſes rapports à autrui s'éveille, & produit celui des devoirs

& des préferences. Alors l'enfant devient impérieux, jaloux, trompeur, vindicatif. Si on le plie à l'obéiſſance; ne voyant point l'utilité de ce qu'on lui commande, il l'attribue au caprice, à l'intention de le tourmenter, & il ſe mutine. Si on lui obéit à lui-même; auſſi-tôt que quelque choſe lui réſiſte, il y voit une rébellion, une intention de lui réſiſter, il bat la chaiſe ou la table pour avoir déſobéi. L'amour de ſoi, qui ne regarde qu'à nous, eſt content quand nos vrais beſoins ſont ſatisfaits; mais l'amour-propre, qui ſe compare, n'eſt jamais content & ne ſauroit l'être; parce que ce ſentiment, en nous préferant aux autres, exige auſſi que les autres nous préferent à eux; ce qui eſt impoſſible. Voilà comment les paſſions douces & affectueuſes naiſſent de l'amour de ſoi, & comment les paſſions haineuſes & iraſcibles naiſſent de l'amour-propre.

Ainſi ce qui rend l'homme eſſentiellement bon, eſt d'avoir peu de beſoins & de peu ſe comparer aux autres; ce qui le rend eſſentiellement méchant, eſt d'avoir beaucoup de beſoins & de tenir beaucoup à l'opinion. Sur ce principe, il eſt aiſé de voir comment on peut diriger au bien ou au mal toutes les paſſions des enfans & des hommes. Il eſt vrai que ne pouvant vivre toujours ſeuls, ils vivront difficilement toujours bons: cette difficulté même augmentera néceſſairement avec leurs relations; & c'eſt en ceci, ſur-tout, que les dangers de la ſociété nous rendent l'art & les ſoins plus indiſpenſables, pour prévenir, dans le cœur humain, la dépravation qui naît de ſes nouveaux beſoins.

L'étude convenable à l'homme eſt celle de ſes rapports. Tant qu'il ne ſe connoît que par ſon être phyſique, il doit s'étudier par ſes rapports avec les

choſes ; c'eſt l'emploi de ſon enfance : quand il commence à ſentir ſon être moral, il doit s'étudier par ſes rapports avec les hommes ; c'eſt l'emploi de ſa vie entiere, à commencer au point où nous voilà parvenus.

Si-tôt que l'homme a beſoin d'une compagne, il n'eſt plus un être iſolé, ſon cœur n'eſt plus ſeul. Toutes ſes relations avec ſon eſpece, toutes les affections de ſon ame naiſſent avec celle-là. Sa premiere paſſion fait bientôt fermenter les autres.

Le penchant de l'inſtinct eſt indéterminé. Un ſexe eſt attiré vers l'autre, voilà le mouvement de la Nature. Le choix, les préferences, l'attachement perſonnel ſont l'ouvrage des lumieres, des préjugés, de l'habitude ; il faut du tems & des connoiſſances pour nous rendre capables d'amour ; on n'aime qu'après avoir jugé, on ne préfere qu'après avoir comparé. Ces

jugemens ſe font ſans qu'on s'en apperçoive, mais ils n'en ſont pas moins réels. Le veritable amour, quoi qu'on en diſe, ſera toujours honoré des hommes; car, bien que ſes emportemens nous égarent, bien qu'il n'exclue pas du cœur qui le ſent des qualités odieuſes & même qu'il en produiſe, il en ſuppoſe pourtant toujours d'eſtimables ſans leſquelles on ſeroit hors d'état de le ſentir. Ce choix qu'on met en oppoſition avec la raiſon nous vient d'elle; on a fait l'Amour aveugle, parce qu'il a de meilleurs yeux que nous, & qu'il voit des rapports que nous ne pouvons appercevoir. Pour qui n'auroit nulle idée de mérite ni de beauté, toute femme ſeroit également bonne, & la premiere venue ſeroit toujours la plus aimable. Loin que l'amour vienne de la Nature, il eſt la régle & le frein de ſes penchans: c'eſt par lui, qu'excepté l'objet aimé, un ſexe n'eſt plus rien pour l'autre.

La préference qu'on accorde, on veut l'obtenir; l'amour doit être réciproque. Pour être aimé, il faut se rendre aimable; pour être préferé, il faut se rendre plus aimable qu'un autre, plus aimable que tout autre, au moins, aux yeux de l'objet aimé. De-là les premiers regards sur ses semblables; de-là les premieres comparaisons avec eux; de-là l'émulation, les rivalités, la jalousie. Un cœur plein d'un sentiment qui déborde, aime à s'épancher; du besoin d'une maîtresse naît bientôt celui d'un ami; celui qui sent combien il est doux d'être aimé, voudroit l'être de tout le monde, & tous ne sauroient vouloir de préference, qu'il n'y ait beaucoup de mécontens. Avec l'amour & l'amitié naissent les dissensions, l'inimitié, la haine. Du sein de tant de passions diverses je vois l'opinion s'élever un trône inébranlable, & les stupides mortels asservis à son empire, ne

fonder leur propre existence que sur les jugemens d'autrui.

Etendez ces idées, & vous verrez d'où vient à notre amour-propre la forme que nous lui croyons naturelle; & comment l'amour de soi, cessant d'être un sentiment absolu, devient orgueil dans les grandes ames, vanité dans les petites; &, dans toutes, se nourrit sans cesse aux dépens du prochain. L'espece de ces passions, n'ayant point son germe dans le cœur des enfans, n'y peut naître d'elle-même; c'est nous seuls qui l'y portons, & jamais elles n'y prennent racine que par notre faute; mais il n'en est plus ainsi du cœur du jeune homme; quoi que nous puissions faire, elles y naîtront malgré nous. Il est donc tems de changer de méthode.

Commençons par quelques réflexions importantes sur l'état critique dont il s'agit ici. Le passage de l'enfance à la

puberté n'eſt pas tellement déterminé par la Nature qu'il ne varie dans les individus ſelon les temperamens, & dans les peuples ſelon les climats. Tout le monde ſait les diſtinctions obſervées ſur ce point entre les pays chauds & les pays froids, & chacun voit que les temperamens ardens ſont formés plutôt que les autres; mais on peut ſe tromper ſur les cauſes, & ſouvent attribuer au phyſique ce qu'il faut imputer au moral; c'eſt un des abus les plus fréquens de la Philoſophie de notre ſiécle. Les inſtructions de la Nature ſont tardives & lentes, celles des hommes ſont preſque toujours prématurées. Dans le premier cas, les ſens éveillent l'imagination; dans le ſecond, l'imagination éveille les ſens; elle leur donne une activité précoce qui ne peut manquer d'énerver, d'affoiblir d'abord les individus, puis l'eſpece même à la longue. Une obſervation plus généra-

le & plus sûre que celle de l'effet des climats, est que la puberté & la puissance du sexe est toujours plus hâtive chez les peuples instruits & policés, que chez les peuples ignorans & barbares *. Les enfans ont une sagacité

---

* *Dans les Villes*, dit M. de Buffon, *& chez les gens aisés, les enfans accoutumés à des nourritures abondantes & succulentes arrivent plutôt à cet état; à la campagne & dans le pauvre peuple, les enfans sont plus tardifs, parce qu'ils sont mal & trop peu nourris; il leur faut deux ou trois années de plus.* Hist. Nat. T. IV. p. 238. J'admets l'observation, mais non l'explication, puisque dans les pays où le villageois se nourrit très-bien & mange beaucoup, comme dans le Valais, & même en certains cantons montueux de l'Italie comme le Frioul, l'âge de puberté dans les deux sexes est également plus tardif qu'au sein des Villes, où pour satisfaire la vanité, l'on met souvent dans le manger une extrême parcimonie, & où la plûpart font, comme dit le proverbe, *habit de velours & ventre de son.* On est étonné dans ces montagnes de voir de grands garçons forts comme des hommes avoir encore la voix aigue & le menton sans barbe, & de grandes filles, d'ailleurs très-formées, n'avoir aucun signe periodique de leur sexe. Difference qui me paroît venir uniquement de ce que dans la simplicité de leurs mœurs, leur imagination plus long-tems paisible & calme fait plus tard fermenter leur sang, & rend leur temperament moins précoce.

ſinguliere pour démêler à travers toutes les ſingeries de la décence, les mauvaiſes mœurs qu'elle couvre. Le langage épuré qu'on leur dicte, les leçons d'honnêteté qu'on leur donne, le voile du miſtere qu'on affecte de tendre devant leurs yeux, ſont autant d'aiguillons à leur curioſité. A la maniere dont on s'y prend, il eſt clair que ce qu'on feint de leur cacher n'eſt que pour le leur apprendre, & c'eſt, de toutes les inſtructions qu'on leur donne, celle qui leur profite le mieux.

Conſultez l'experience, vous comprendrez à quel point cette méthode inſenſée accélere l'ouvrage de la Nature & ruine le temperament. C'eſt ici l'une des principales cauſes qui font dégénerer les races dans les Villes. Les jeunes gens, épuiſés de bonne heure, reſtent petits, foibles, malfaits, vieilliſſent au lieu de grandir; comme la vigne à qui l'on fait porter

du fruit au printems, languit & meurt avant l'automne.

Il faut avoir vécu chez des peuples grossiers & simples pour connoître jusqu'à quel âge, une heureuse ignorance y peut prolonger l'innocence des enfans. C'est un spectacle à la fois touchant & risible d'y voir les deux sexes livrés à la sécurité de leurs cœurs, prolonger dans la fleur de l'âge & de la beauté les jeux naïfs de l'enfance, & montrer par leur familiarité même la pureté de leurs plaisirs. Quand enfin cette aimable Jeunesse vient à se marier, les deux époux se donnant mutuellement les prémices de leur personne, en sont plus chers l'un à l'autre; des multitudes d'enfans sains & robustes deviennent le gage d'une union que rien n'altere, & le fruit de la sagesse de leurs premiers ans.

Si l'âge où l'homme acquiert la conscience de son sexe, differe autant

par l'effet de l'éducation que par l'action de la Nature, il ſuit de-là qu'on peut accélerer & retarder cet âge ſelon la maniere dont on élevera les enfans; & ſi le corps gagne ou perd de la conſiſtance à meſure qu'on retarde ou qu'on accélere ce progrès, il ſuit encore que, plus on s'applique à le retarder, plus un jeune homme acquiert de vigueur & de force. Je ne parle encore que des effets purement phyſiques; on verra bientôt qu'ils ne ſe bornent pas-là.

De ces réflexions je tire la ſolution de cette queſtion ſi ſouvent agitée, s'il convient d'éclairer les enfans de bonne heure ſur les objets de leur curioſité, ou s'il vaut mieux leur donner le change par de modeſtes erreurs? Je penſe qu'il ne faut faire ni l'un ni l'autre. Premierement, cette curioſité ne leur vient point ſans qu'on y ait donné lieu. Il faut donc faire en ſorte

qu'ils ne l'aient pas. En ſecond lieu, des queſtions qu'on n'eſt pas forcé de réſoudre, n'exigent point qu'on trompe celui qui les fait : il vaut mieux lui impoſer ſilence que de lui répondre en mentant. Il ſera peu ſurpris de cette loi, ſi l'on a pris ſoin de l'y aſſervir dans les choſes indifferentes. Enfin ſi l'on prend le parti de répondre, que ce ſoit avec la plus grande ſimplicité, ſans miſtere, ſans embarras, ſans ſourire. Il y a beaucoup moins de danger à ſatisfaire la curioſité de l'enfant qu'à l'exciter.

Que vos réponſes ſoient toujours graves, courtes, décidées, & ſans jamais paroître héſiter. Je n'ai pas beſoin d'ajouter qu'elles doivent être vraies. On ne peut apprendre aux enfans le danger de mentir aux hommes, ſans ſentir, de la part des hommes, le danger plus grand de mentir aux enfans. Un ſeul menſonge averé du

du maître à l'éleve, ruineroit à jamais tout le fruit de l'éducation.

Une ignorance absolue sur certaines matieres, est, peut-être, ce qui conviendroit le mieux aux enfans : mais qu'ils apprennent de bonne heure ce qu'il est impossible de leur cacher toujours. Il faut, ou que leur curiosité ne s'éveille en aucune maniere, ou qu'elle soit satisfaite avant l'âge où elle n'est plus sans danger. Votre conduite avec votre éleve dépend beaucoup, en ceci, de sa situation particuliere, des sociétés qui l'environnent, des circonstances où l'on prévoit qu'il pourra se trouver, &c. Il importe ici de ne rien donner au hazard, & si vous n'êtes pas sûr de lui faire ignorer jusqu'à seize ans la difference des sexes, ayez soin qu'il l'apprenne avant dix.

Je n'aime point qu'on affecte avec les enfans un langage trop épuré, ni qu'on fasse de longs détours, dont ils

s'apperçoivent, pour éviter de donner aux chofes leur veritable nom. Les bonnes mœurs, en ces matieres, ont toujours beaucoup de fimplicité ; mais des imaginations fouillées par le vice rendent l'oreille délicate, & forcent de rafiner fans ceffe fur les expreffions. Les termes groffiers font fans conféquence ; ce font les idées lafcives qu'il faut écarter.

Quoique la pudeur foit naturelle à l'efpece humaine, naturellement les enfans n'en ont point. La pudeur ne naît qu'avec la connoiffance du mal : & comment les enfans qui n'ont ni ne doivent avoir cette connoiffance, auroient-ils le fentiment qui en eft l'effet ? Leur donner des leçons de pudeur & d'honnêteté, c'eft leur apprendre qu'il y a des chofes honteufes & déshonnêtes ; c'eft leur donner un defir fecret de connoître ces chofes-là. Tôt ou tard ils en viennent à

bout, & la premiere étincelle qui touche à l'imagination, accélere à coup sûr l'embrasement des sens. Quiconque rougit est déjà coupable : la vraie innocence n'a honte de rien.

Les enfans n'ont pas les mêmes desirs que les hommes; mais sujets, comme eux, à la malpropreté qui blesse les sens, ils peuvent de ce seul assujettissement recevoir les mêmes leçons de bienséance. Suivez l'esprit de la Nature, qui, plaçant dans les mêmes lieux les organes des plaisirs secrets, & ceux des besoins dégoûtans, nous inspire les mêmes soins à differens âges, tantôt par une idée & tantôt par une autre; à l'homme par la modestie, à l'enfant par la propreté.

Je ne vois qu'un bon moyen de conserver aux enfans leur innocence; c'est que tous ceux qui les entourent la respectent & l'aiment. Sans cela, toute la retenue dont on tâche d'user

avec eux ſe dément tôt ou tard ; un ſourire, un clin d'œil, un geſte échappé, leur diſent tout ce qu'on cherche à leur taire : il leur ſuffit pour l'apprendre, de voir qu'on le leur a voulu cacher. La délicateſſe de tours & d'expreſſions dont ſe ſervent entre eux les gens polis, ſuppoſant des lumieres que les enfans ne doivent point avoir, eſt tout-à-fait déplacée avec eux ; mais quand on honore vraiment leur ſimplicité, l'on prend aiſément, en leur parlant, celle des termes qui leur conviennent. Il y a une certaine naïveté de langage qui ſied & qui plaît à l'innocence : voilà le vrai ton qui détourne un enfant d'une dangereuſe curioſité. En lui parlant ſimplement de tout, on ne lui laiſſe pas ſoupçonner qu'il reſte rien de plus à lui dire. En joignant aux mots groſſiers les idées déplaiſantes qui leur conviennent, on étouffe le premier

ſeu de l'imagination : on ne lui défend pas de prononcer ces mots & d'avoir ces idées ; mais on lui donne, ſans qu'il y ſonge, de la répugnance à les rappeller ; & combien d'embarras cette liberté naïve ne ſauve-t-elle point à ceux qui, la tirant de leur propre cœur, diſent toujours ce qu'il faut dire, & le diſent toujours comme ils l'ont ſenti ?

Comment ſe ſont les enfans ! Queſtion embarraſſante qui vient aſſez naturellement aux enfans, & dont la réponſe indiſcrette ou prudente décide quelquefois de leurs mœurs & de leur ſanté pour toute leur vie. La maniere la plus courte qu'une mere imagine pour s'en débarraſſer ſans tromper ſon fils, eſt de lui impoſer ſilence : cela ſeroit bon, ſi on l'y eût accoutumé de longue main dans des queſtions indifferentes, & qu'il ne ſoupçonnât pas du miſtere à ce nou-

veau ton. Mais rarement elle s'en tient-là. *C'eſt le ſecret des gens mariés*, lui dira-t-elle; *de petits garçons ne doivent point être ſi curieux.* Voilà qui eſt fort bien pour tirer d'embarras la mere; mais qu'elle ſache que, piqué de cet air de mépris, le petit garçon n'aura pas un moment de repos qu'il n'ait appris le ſecret des gens mariés, & qu'il ne tardera pas de l'apprendre.

Qu'on me permette de rapporter une réponſe bien differente que j'ai entendu faire à la même queſtion, & qui me frappa d'autant plus, qu'elle partoit d'une femme auſſi modeſte dans ſes diſcours que dans ſes manieres, mais qui ſavoit au beſoin fouler aux pieds, pour le bien de ſon fils & pour la vertu, la fauſſe crainte du blâme & les vains propos des plaiſans. Il n'y avoit pas long-tems que l'enfant avoit jetté par les urines une petite pierre qui lui avoit déchiré

l'uretre ; mais le mal passé étoit oublié. *Maman*, dit le petit étourdi, *comment se font les enfans? Mon fils*, répond la mere sans hésiter, *les femmes les pissent avec des douleurs qui leur coûtent quelquefois la vie.* Que les foux rient, que les sots soient scandalisés ; mais que les sages cherchent si jamais ils trouveront une réponse plus judicieuse, & qui aille mieux à ses fins.

D'abord l'idée d'un besoin naturel, & connu de l'enfant, détourne celle d'une operation misterieuse. Les idées accessoires de la douleur & de la mort couvrent celle-là d'un voile de tristesse, qui amortit l'imagination & réprime la curiosité : tout porte l'esprit sur les suites de l'accouchement, & non pas sur ses causes. Les infirmités de la nature humaine, des objets dégoûtans, des images de souffrance, voilà les éclaircissemens où

mene cette réponſe, ſi la répugnance qu'elle inſpire permet à l'enfant de les demander. Par où l'inquiétude des deſirs aura-t-elle occaſion de naître dans des entretiens ainſi dirigés? & cependant vous voyez que la verité n'a point été alterée, & qu'on n'a point eu beſoin d'abuſer ſon éleve au lieu de l'inſtruire.

Vos enfans liſent; ils prennent dans leurs lectures des connoiſſances qu'ils n'auroient pas s'ils n'avoient point lû. S'ils étudient, l'imagination s'allume & s'aiguiſe dans le ſilence du cabinet. S'ils vivent dans le monde, ils entendent un jargon bizarre, ils voyent des exemples dont ils ſont frappés; on leur a ſi bien perſuadé qu'ils étoient hommes, que dans tout ce que ſont les hommes en leur préſence, ils cherchent auſſi-tôt comment cela peut leur convenir; il faut bien que les actions d'autrui leur ſervent de modele, quand les

jugemens d'autrui leur ſervent de loi. Des domeſtiques qu'on fait dépendre d'eux, par conſéquent intereſſés à leur plaire, leur font leur cour aux dépens des bonnes mœurs; des gouvernantes rieuſes leur tiennent à quatre ans des propos, que la plus effrontée n'oſeroit leur tenir à quinze. Bientôt elles oublient ce qu'elles ont dit; mais ils n'oublient pas ce qu'ils ont entendu. Les entretiens poliſſons préparent les mœurs libertines; le laquais fripon rend l'enfant débauché, & le ſecret de l'un ſert de garant à celui de l'autre.

L'enfant élevé ſelon ſon âge eſt ſeul. Il ne connoît d'attachemens que ceux de l'habitude; il aime ſa ſœur comme ſa montre, & ſon ami comme ſon chien. Il ne ſe ſent d'aucun ſexe, d'aucune eſpece; l'homme & la femme lui ſont également étrangers; il ne rapporte à lui rien de ce qu'ils font ni de ce qu'ils diſent; il ne le

voit ni ne l'entend, ou n'y fait nulle attention; leurs discours ne l'interessent pas plus que leurs exemples : tout cela n'est point fait pour lui. Ce n'est pas une erreur artificieuse qu'on lui donne par cette méthode, c'est l'ignorance de la Nature. Le tems vient où la même Nature prend soin d'éclairer son éleve; & c'est alors seulement qu'elle l'a mis en état de profiter sans risque des leçons qu'elle lui donne. Voilà le principe: le détail des regles n'est pas de mon sujet; & les moyens que je propose en vue d'autres objets, servent encore d'exemple pour celui-ci.

Voulez-vous mettre l'ordre & la regle dans les passions naissantes? étendez l'espace durant lequel elles se développent, afin qu'elles aient le tems de s'arranger à mesure qu'elles naissent. Alors ce n'est pas l'homme qui les ordonne, c'est la Nature elle-même;

votre ſoin n'eſt que de la laiſſer arranger ſon travail. Si votre éleve étoit ſeul, vous n'auriez rien à faire; mais tout ce qui l'environne, enflamme ſon imagination. Le torrent des préjugés l'entraîne; pour le retenir il faut le pouſſer en ſens contraire. Il faut que le ſentiment entraîne l'imagination, & que la raiſon faſſe taire l'opinion des hommes. La ſource de toutes les paſſions eſt la ſenſibilité; l'imagination détermine leur pente. Tout être qui ſent ſes rapports, doit être affecté quand ces rapports s'alterent, & qu'il en imagine, ou qu'il en croit imaginer de plus convenables à ſa nature. Ce ſont les erreurs de l'imagination qui transforment en vices les paſſions de tous les êtres bornés, même des Anges, s'ils en ont: car il faudroit qu'ils connuſſent la nature de tous les êtres, pour ſavoir quels rapports conviennent le mieux à la leur.

Voici donc le ſommaire de toute la ſageſſe humaine dans l'uſage des paſſions. 1°. Sentir les vrais rapports de l'homme, tant dans l'eſpece que dans l'individu. 2°. Ordonner toutes les affections de l'ame ſelon ces rapports.

Mais l'homme eſt-il maître d'ordonner ſes affections ſelon tels ou tels rapport? ſans doute, s'il eſt maître de diriger ſon imagination ſur tel ou tel objet, ou de lui donner telle ou telle habitude. D'ailleurs il s'agit moins ici de ce qu'un homme peut faire ſur lui-même que de ce que nous pouvons faire ſur notre éleve par le choix des circonſtances où nous le plaçons. Expoſer les moyens propres à le maintenir dans l'ordre de la nature, c'eſt dire aſſez comment il en peut ſortir.

Tant que ſa ſenſibilité reſte bornée à ſon individu; il n'y a tien de moral dans ſes actions; ce n'eſt que quand elle commence à s'étendre hors de lui,

qu'il prend d'abord les ſentimens, & enſuite les notions du bien & du mal, qui le conſtituent veritablement homme & partie intégrante de ſon eſpece. C'eſt donc à ce premier point qu'il faut d'abord fixer nos obſervations.

Elles ſont difficiles, en ce que pour les faire, il faut rejetter les exemples qui ſont ſous nos yeux, & chercher ceux où les développemens ſucceſſifs ſe font ſelon l'ordre de la Nature.

Un enfant façonné, poli, civiliſé, qui n'attend que la puiſſance de mettre en œuvre les inſtructions prématurées qu'il a reçues, ne ſe trompe jamais ſur le moment où cette puiſſance lui ſurvient. Loin de l'attendre, il l'accélere; il donne à ſon ſang une fermentation précoce; il ſait quel doit être l'objet de ſes deſirs long-tems même avant qu'il les éprouve. Ce n'eſt pas la Nature qui l'excite, c'eſt lui qui la force: elle n'a plus rien à lui apprendre en

le faisant homme. Il l'étoit par la pensée long-tems avant de l'être en effet.

La veritable marche de la Nature est plus graduelle & plus lente. Peu-à-peu le sang s'enflamme, les esprits s'élaborent, le temperament se forme. Le sage ouvrier qui dirige la fabrique, a soin de perfectionner tous ses instrumens avant de les mettre en œuvre; une longue inquiétude précéde les premiers desirs, une longue ignorance leur donne le change, on desire sans savoir quoi: le sang fermente & s'agite; une surabondance de vie cherche à s'étendre au-dehors. L'œil s'anime & parcourt les autres êtres; on commence à prendre interêt à ceux qui nous environnent; on commence à sentir qu'on n'est pas fait pour vivre seul; c'est ainsi que le cœur s'ouvre aux affections humaines, & devient capable d'attachement.

Le premier sentiment dont un jeune

homme élevé soigneusement est susceptible n'est pas l'amour, c'est l'amitié. Le premier acte de son imagination naissante est de lui apprendre qu'il a des semblables, & l'espece l'affecte avant le sexe. Voilà donc un autre avantage de l'innocence prolongée; c'est de profiter de la sensibilité naissante, pour jetter dans le cœur du jeune adolescent les premieres semences de l'humanité. Avantage d'autant plus précieux, que c'est le seul tems de la vie où les mêmes soins puissent avoir un vrai succès.

J'ai toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne heure, & livrés aux femmes & à la débauche, étoient inhumains & cruels; la fougue du temperament les rendoit impatiens, vindicatifs, furieux : leur imagination pleine d'un seul objet, se refusoit à tout le reste; ils ne connoissoient ni pitié ni misericorde; ils auroient sa-

crifié pere mere & l'univers entier, au moïndre de leurs plaisirs. Au contraire, un jeune homme élevé dans une heureuse simplicité, est porté par les premiers mouvemens de la Nature vers les passions tendres & affectueuses : son cœur compatissant s'émeut sur les peines de ses semblables; il tressaillit d'aise quand il revoit son camarade, ses bras savent trouver des étreintes caressantes, ses yeux savent verser des larmes d'attendrissement ; il est sensible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offensé. Si l'ardeur d'un sang qui s'enflamme le rend vif, emporté, colere, on voit le moment d'après toute la bonté de son cœur dans l'effusion de son repentir ; il pleure, il gémit sur la blessure qu'il a faite, il voudroit au prix de son sang racheter celui qu'il a versé ; tout son emportement s'éteint, toute sa fierté s'humilie devant le sentiment de sa faute. Est-il offensé lui-

même ? au fort de sa fureur une excuse, un mot le désarme ; il pardonne les torts d'autrui d'aussi bon cœur qu'il répare les siens. L'adolescence n'est l'âge ni de la vengeance ni de la haine, elle est celui de la commiseration, de la clémence, de la génerosité. Oui je le soutiens, & je ne crains point d'être démenti par l'experience, un enfant qui n'est pas mal né, & qui a conservé jusqu'à vingt ans son innocence, est, à cet âge, le plus généreux, le meilleur, le plus aimant & le plus aimable des hommes. On ne vous a jamais rien dit de semblable ; je le crois bien : vos Philosophes élevés dans toute la corruption des Colléges, n'ont garde de savoir cela.

C'est la foiblesse de l'homme qui le rend sociable ; ce sont nos miseres communes qui portent nos cœurs à l'humanité : nous ne lui devrions rien si nous n'étions pas hommes. Tout

attachement eſt un ſigne d'inſuffiſance: ſi chacun de nous n'avoit nul beſoin des autres, il ne ſongeroit guere à s'unir à eux. Ainſi de notre infirmité même naît notre frêle bonheur. Un être vraiment heureux eſt un être ſolitaire: Dieu ſeul jouit d'un bonheur abſolu, mais qui de nous en a l'idée? Si quelque être imparfait pouvoit ſe ſuffire à lui-même, de quoi jouiroit-il ſelon nous? Il ſeroit ſeul, il ſeroit miſerable. Je ne conçois pas que celui qui n'a beſoin de rien, puiſſe aimer quelque choſe: je ne conçois pas que celui qui n'aime rien, puiſſe être heureux.

Il ſuit de-là que nous nous attachons à nos ſemblables, moins par le ſentiment de leurs plaiſirs, que par celui de leurs peines; car nous y voyons bien mieux l'identité de notre Nature, & les garants de leur attachement pour nous. Si nos beſoins communs nous

uniſſent par interêt, nos miſeres communes nous uniſſent par affection. L'aſpect d'un homme heureux inſpire aux autres moins d'amour que d'envie ; on l'accuſeroit volontiers d'uſurper un droit qu'il n'a pas, en ſe faiſant un bonheur excluſif; & l'amour-propre ſouffre encore, en nous faiſant ſentir que cet homme n'a nul beſoin de nous. Mais qui eſt-ce qui ne plaint pas le malheureux qu'il voit ſouffrir ? Qui eſt-ce qui ne voudroit pas le délivrer de ſes maux, s'il n'en coûtoit qu'un ſouhait pour cela ? L'imagination nous met à la place du miſerable, plutôt qu'à celle de l'homme heureux ; on ſent que l'un de ces états nous touche de plus près que l'autre. La pitié eſt douce, parce qu'en ſe mettant à la place de celui qui ſouffre, on ſent pourtant le plaiſir de ne pas ſouffrir comme lui. L'envie eſt amere, en ce que l'aſpect d'un homme

heureux, loin de mettre l'envieux à ſa place, lui donne le regret de n'y pas être. Il ſemble que l'un nous exempte des maux qu'il ſouffre, & que l'autre nous ôte les biens dont il jouit.

Voulez-vous donc exciter & nourrir dans le cœur d'un jeune homme les premiers mouvemens de la ſenſibilité naiſſante, & tourner ſon caractere vers la bienfaiſance & vers la bonté? N'allez point faire germer en lui l'orgueil, la vanité, l'envie par la trompeuſe image du bonheur des hommes; n'expoſez point d'abord à ſes yeux la pompe des cours, le faſte des palais, l'attrait des ſpectacles : ne le promenez point dans les cercles, dans les brillantes aſſemblées. Ne lui montrez l'exterieur de la grande ſociété qu'après l'avoir mis en état de l'apprécier en elle-même. Lui montrer le monde avant qu'il connoiſſe les hommes, ce

n'eſt pas le former ; c'eſt le corrompre : ce n'eſt pas l'inſtruire ; c'eſt le tromper.

Les hommes ne ſont naturellement ni Rois, ni Grands, ni Courtiſans, ni riches. Tous ſont nés nuds & pauvres, tous ſujets aux miſeres de la vie, aux chagrins, aux maux, aux beſoins, aux douleurs de toute eſpece ; enfin tous ſont condamnés à la mort. Voilà ce qui eſt vraiment de l'homme ; voilà de quoi nul mortel n'eſt exempt. Commencez donc par étudier, de la nature humaine, ce qui en eſt le plus inſéparable, ce qui conſtitue le mieux l'humanité.

A ſeize ans l'adoleſcent ſait ce que c'eſt que ſouffrir, car il a ſouffert lui-même : mais à peine ſait-il que d'autres êtres ſouffrent auſſi : le voir ſans le ſentir, n'eſt pas le ſavoir, & comme je l'ai dit cent fois, l'enfant n'imaginant point ce que ſentent les autres,

ne connoît de maux que les ſiens; mais quand le premier développement des ſens allume en lui le feu de l'imagination, il commence à ſe ſentir dans ſes ſemblables, à s'émouvoir de leurs plaintes, & à ſouffrir de leurs douleurs. C'eſt alors que le triſte tableau de l'humanité ſouffrante doit porter à ſon cœur le premier attendriſſement qu'il ait jamais éprouvé.

Si ce moment n'eſt pas facile à remarquer dans vos enfans, à qui vous en prenez-vous? Vous les inſtruiſez de ſi bonne heure à jouer le ſentiment, vous leur en apprenez ſi-tôt le langage, que parlant toujours ſur le même ton, ils tournent vos leçons contre vous-même, & ne vous laiſſent nul moyen de diſtinguer quand, ceſſant de mentir, ils commencent à ſentir ce qu'ils diſent. Mais voyez mon Émile; à l'âge où je l'ai conduit, il n'a ni ſenti ni menti. Avant de ſavoir ce que c'eſt

qu'aimer, il n'a dit à perſonne : *je vous aime bien* ; on ne lui a point preſcrit la contenance qu'il devoit prendre en entrant dans la chambre de ſon pere, de ſa mere ou de ſon gouverneur malade ; on ne lui a point montré l'art d'affecter la triſteſſe qu'il n'avoit pas. Il n'a feint de pleurer ſur la mort de perſonne ; car il ne ſait ce que c'eſt que mourir. La même inſenſibilité qu'il a dans le cœur, eſt auſſi dans ſes manieres. Indifferent à tout, hors à lui-même, comme tous les autres enfans, il ne prend interêt à perſonne ; tout ce qui le diſtingue, eſt qu'il ne veut point paroître en prendre, & qu'il n'eſt pas faux comme eux.

Émile ayant peu réfléchi ſur les êtres ſenſibles, ſaura tard ce que c'eſt que ſouffrir & mourir. Les plaintes & les cris commenceront d'agiter ſes entrailles, l'aſpect du ſang qui coule lui fera détourner les yeux, les con-

vulſions d'un animal expirant lui donneront je ne ſais quelle angoiſſe, avant qu'il ſache d'où lui viennent ces nouveaux mouvemens. S'il étoit reſté ſtupide & barbare, il ne les auroit pas; s'il étoit plus inſtruit, il en connoîtroit la ſource: il a déjà trop comparé d'idées pour ne rien ſentir, & pas aſſez pour concevoir ce qu'il ſent.

Aïnſi naît la pitié, premier ſentiment relatif qui touche le cœur humain, ſelon l'ordre de la Nature. Pour devenir ſenſible & pitoyable, il faut que l'enfant ſache qu'il y a des êtres ſemblables à lui, qui ſouffrent ce qu'il a ſouffert, qui ſentent les douleurs qu'il a ſenties, & d'autres dont il doit avoir l'idée, comme pouvant les ſentir auſſi. En effet, comment nous laiſſons-nous émouvoir à la pitié, ſi ce n'eſt en nous tranſportant hors de nous, & nous identifiant avec l'animal ſouffrant? en quittant, pour ainſi dire, notre

notre être pour prendre le sien ? nous ne souffrons qu'autant que nous jugeons qu'il souffre ; ce n'est pas dans nous, c'est dans lui que nous souffrons. Ainsi nul ne devient sensible que quand son imagination s'anime & commence à le transporter hors de lui.

Pour exciter & nourrir cette sensibilité naissante, pour la guider ou la suivre dans sa pente naturelle, qu'avons-nous donc à faire, si ce n'est d'offrir au jeune homme des objets sur lesquels puisse agir la force expansive de son cœur, qui le dilatent, qui l'étendent sur les autres êtres, qui le fassent par-tout retrouver hors de lui ; d'écarter avec soin ceux qui le resserrent, le concentrent, & tendent le ressort du moi humain ? c'est-à-dire en d'autres termes, d'exciter en lui la bonté, l'humanité, la commisération, la bienfaisance, toutes les passions attirantes & douces qui plaisent natu-

rellement aux hommes, & d'empêcher de naître l'envie, la convoitiſe, la haine, toutes les paſſions repouſſantes & cruelles, qui rendent, pour ainſi dire, la ſenſibilité non-ſeulement nulle, mais négative, & font le tourment de celui qui les éprouve.

Je crois pouvoir réſumer toutes les réflexions précédentes en deux ou trois maximes préciſes, claires & faciles à ſaiſir.

PREMIERE MAXIME.

Il n'eſt pas dans le cœur humain de ſe mettre à la place des gens qui ſont plus heureux que nous, mais ſeulement de ceux qui ſont plus à plaindre.

Si l'on trouve des exceptions à cette maxime, elles ſont plus apparentes que réelles. Ainſi l'on ne ſe met pas à la place du riche ou du Grand auquel on s'attache; même en s'attachant ſincerement on ne fait que s'appro-

prier une partie de ſon bien-être. Quelquefois on l'aime dans ſes malheurs : mais tant qu'il proſpere, il n'a de veritable ami que celui qui n'eſt pas la dupe des apparences, & qui le plaint plus qu'il ne l'envie, malgré ſa proſperité.

On eſt touché du bonheur de certains états, par exemple, de la vie champêtre & paſtorale. Le charme de voir ces bonnes gens heureux, n'eſt point empoiſonné par l'envie : on s'intereſſe à eux veritablement : pourquoi cela ? parce qu'on ſe ſent maître de deſcendre à cet état de paix & d'innocence, & de jouir de la même félicité : c'eſt un pis-aller qui ne donne que des idées agréables, attendu qu'il ſuffit d'en vouloir jouir pour le pouvoir. Il y a toujours du plaiſir à voir ſes reſſources, à contempler ſon propre bien, même quand on n'en veut pas uſer.

Il suit de-là que pour porter un jeune homme à l'humanité, loin de lui faire admirer le sort brillant des autres, il faut le lui montrer par les côtés tristes, il faut le lui faire craindre. Alors, par une conséquence évidente, il doit se frayer une route au bonheur, qui ne soit sur les traces de personne.

Deuxiéme Maxime.

On ne plaint jamais dans autrui que les maux dont on ne se croit pas exempt soi-même.

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Je ne connois rien de si beau, de si profond, de si touchant, de si vrai que ce vers-là.

Pourquoi les Rois sont-ils sans pitié pour leurs sujets? c'est qu'ils comptent de n'être jamais hommes. Pourquoi les riches sont-ils si durs envers les pauvres? c'est qu'ils n'ont pas peur de le

devenir. Pourquoi la Nobleſſe a-t-elle un ſi grand mépris pour le peuple ? c'eſt qu'un noble ne ſera jamais roturier. Pourquoi les Turcs ſont-ils géneralement plus humains, plus hoſpitaliers que nous ? c'eſt que dans leur gouvernement, tout-à-fait arbitraire, la grandeur & la fortune des particuliers étant toujours précaires & chancellantes, ils ne regardent point l'abbaiſſement & la miſere comme un état étranger à eux * ; chacun peut être demain ce qu'eſt aujourd'hui celui qu'il aſſiſte. Cette réflexion, qui revient ſans ceſſe dans les romans orientaux, donne à leur lecture je ne ſais quoi d'attendriſſant que n'a point tout l'apprêt de notre ſeche morale.

N'accoutumez donc pas votre éleve à regarder du haut de ſa gloire les

* Cela paroît changer un peu maintenant : les états ſemblent devenir plus fixes, & les hommes deviennent auſſi plus durs.

peines des infortunés, les travaux des miſerables, & n'eſperez pas lui apprendre à les plaindre, s'il les conſidere comme lui étant étrangers. Faites-lui bien comprendre que le ſort de ces malheureux peut être le ſien, que tous leurs maux ſont ſous ſes pieds, que mille évenemens imprévus & inévitables peuvent l'y plonger d'un moment à l'autre. Apprenez-lui à ne compter ni ſur la naiſſance, ni ſur la ſanté, ni ſur les richeſſes, montrez-lui toutes les viciſſitudes de la fortune, cherchez-lui les exemples toujours trop fréquens de gens qui d'un état plus élevé que le ſien ſont tombés au-deſſous de ces malheureux: que ce ſoit par leur faute ou non, ce n'eſt pas maintenant de quoi il eſt queſtion; ſait-il ſeulement ce que c'eſt que faute? n'empiétez jamais ſur l'ordre de ſes connoiſſances, & ne l'éclairez que par les lumieres qui ſont à ſa portée;

il n'a pas besoin d'être fort savant pour sentir que toute la prudence humaine ne peut lui répondre si dans une heure il sera vivant ou mourant ; si les douleurs de la néphrétique ne lui feront point grincer les dents avant la nuit, si dans un mois il sera riche ou pauvre, si dans un an, peut-être, il ne ramera point sous le nerf-de-bœuf dans les galeres d'Alger. Sur-tout n'allez pas lui dire tout cela froidement comme son catéchisme : qu'il voye, qu'il sente les calamités humaines : ébranlez, effrayez son imagination des perils dont tout homme est sans cesse environné ; qu'il voye autour de lui tous ces abymes, & qu'à vous les entendre décrire il se presse contre vous de peur d'y tomber. Nous le rendrons timide & poltron, direz-vous. Nous verrons dans la suite, mais quant-à-présent commençons par le rendre humain ; voilà sur-tout ce qui nous importe.

TROISIÉME MAXIME.

La pitié qu'on a du mal d'autrui ne se mesure pas sur la quantité de ce mal, mais sur le sentiment qu'on prête à ceux qui le souffrent.

On ne plaint un malheureux qu'autant qu'on croit qu'il se trouve à plaindre. Le sentiment physique de nos maux est plus borné qu'il ne semble ; mais c'est par la mémoire qui nous en fait sentir la continuité, c'est par l'imagination qui les étend sur l'avenir, qu'ils nous rendent vraiment à plaindre. Voilà je pense une des causes qui nous endurcissent plus aux maux des animaux qu'à ceux des hommes, quoique la sensibilité commune dût également nous identifier avec eux. On ne plaint guere un cheval de chartier dans son écurie, parce qu'on ne présume pas qu'en mangeant son foin il songe aux coups qu'il a reçus & aux

fatigues qui l'attendent. On ne plaint pas non plus un mouton qu'on voit paître, quoiqu'on ſache qu'il ſera bientôt égorgé ; parce qu'on juge qu'il ne prévoit pas ſon ſort. Par extenſion l'on s'endurcit ainſi ſur le ſort des hommes, & les riches ſe conſolent du mal qu'ils font aux pauvres en les ſuppoſant aſſez ſtupides pour n'en rien ſentir. En géneral, je juge du prix que chacun met au bonheur de ſes ſemblables par le cas qu'il paroît faire d'eux. Il eſt naturel qu'on faſſe bon marché du bonheur des gens qu'on mépriſe. Ne vous étonnez donc plus ſi les politiques parlent du peuple avec tant de dedain, ni ſi la plupart des Philoſophes affectent de faire l'homme ſi méchant.

C'eſt le peuple qui compoſe le genre humain ; ce qui n'eſt pas peuple eſt ſi peu de choſe que ce n'eſt pas la peine de le compter. L'homme eſt le même dans tous les états ; ſi cela eſt,

les états les plus nombreux méritent le plus de respect. Devant celui qui pense toutes les distinctions civiles disparoissent : il voit les mêmes passions, les mêmes sentimens dans le goujat & dans l'homme illustre ; il n'y discerne que leur langage, qu'un coloris plus ou moins apprêté, & si quelque difference essencielle les distingue, elle est au préjudice des plus dissimulés. Le peuple se montre tel qu'il est, & n'est pas aimable ; mais il faut bien que les gens du monde se déguisent ; s'ils se montroient tels qu'ils sont, ils feroient horreur.

Il y a, disent encore nos sages, même dose de bonheur & de peine dans tous les états : maxime aussi funeste qu'insoutenable ; car si tous sont également heureux, qu'ai-je besoin de m'incomoder pour personne ? Que chacun reste comme il est : que l'esclave soit maltraité, que l'infirme souffre,

que le gueux perisse; il n'y a rien à gagner pour eux à changer d'état. Ils font l'énumeration des peines du riche & montrent l'inanité de ses vains plaisirs : quel grossier sophisme! les peines du riche ne lui viennent point de son état, mais de lui seul, qui en abuse. Fût-il plus malheureux que le pauvre même, il n'est point à plaindre, parce que ses maux sont tous son ouvrage, & qu'il ne tient qu'à lui d'être heureux. Mais la peine du miserable lui vient des choses, de la rigueur du sort qui s'appesantit sur lui. Il n'y a point d'habitude qui lui puisse ôter le sentiment physique de la fatigue, de l'épuisement, de la faim : le bon esprit ni la sagesse ne servent de rien pour l'exempter des maux de son état. Que gagne Épictete de prévoir que son maître va lui casser la jambe? la lui casse-t-il moins pour cela? il a par-dessus son mal, le mal de la prévoyance.

Quand le peuple seroit aussi sensé que nous le supposons stupide, que pourroit-il être autre que ce qu'il est, que pourroit-il faire autre que ce qu'il fait? étudiez les gens de cet ordre, vous verrez que sous un autre langage ils ont autant d'esprit & plus de bon sens que vous. Respectez donc votre espece; songez qu'elle est composée essenciellement de la collection des peuples, que quand tous les Rois & tous les Philosophes en seroient ôtés, il n'y paroîtroit gueres, & que les choses n'en iroient pas plus mal. En un mot, apprenez à votre éleve à aimer tous les hommes & même ceux qui les déprisent; faites en sorte qu'il ne se place dans aucune classe, mais qu'il se retrouve dans toutes: parlez devant lui du genre humain avec attendrissement, avec pitié même, mais jamais avec mépris. Homme, ne déshonore point l'homme.

C'eſt par ces routes & d'autres ſemblables, bien contraires à celles qui ſont frayées, qu'il convient de pénétrer dans le cœur d'un jeune adoleſcent pour y exciter les premiers mouvemens de la Nature, le développer & l'étendre ſur ſes ſemblables ; à quoi j'ajoute qu'il importe de mêler à ces mouvemens le moins d'interêt perſonnel qu'il eſt poſſible ; ſur-tout point de vanité, point d'émulation, point de gloire, point de ces ſentimens qui nous forcent de nous comparer aux autres; car ces comparaiſons ne ſe font jamais ſans quelque impreſſion de haine contre ceux qui nous diſputent la préference, ne fût-ce que dans notre propre eſtime. Alors il faut s'aveugler ou s'irriter, être un méchant ou un ſot; tâchons d'éviter cette alternative. Ces paſſions ſi dangereuſes naîtront tôt ou tard, me dit-on, malgré nous. Je ne le nie pas; cha-

que chose a son tems & son lieu ; je dis seulement qu'on ne doit pas leur aider à naître.

Voilà l'esprit de la méthode qu'il faut se prescrire. Ici les exemples & les détails sont inutiles, parce qu'ici commence la division presque infinie des caracteres, & que chaque exemple que je donnerois ne conviendroit pas peut-être à un sur cent mille. C'est à cet âge aussi que commence, dans l'habile maître, la veritable fonction de l'observateur & du Philosophe qui sait l'art de sonder les cœurs en travaillant à les former. Tandis que le jeune homme ne songe point encore à se contrefaire, & ne l'a point encore appris, à chaque objet qu'on lui présente, on voit dans son air, dans ses yeux, dans son geste, l'impression qu'il en reçoit ; on lit sur son visage tous les mouvemens de son ame ; à force de les épier on parvient

à les prévoir, & enfin à les diriger.

On remarque en géneral que le ſang, les bleſſures, les cris, les gémiſſemens, l'appareil des operations douloureuſes, & tout ce qui porte aux ſens des objets de ſouffrance, ſaiſit plutôt & plus géneralement tous les hommes. L'idée de deſtruction étant plus compoſée, ne frappe pas de même; l'image de la mort touche plus tard & plus foiblement, parce que nul n'a par devers ſoi l'experience de mourir; il faut avoir vu des cadavres pour ſentir les angoiſſes des agoniſans. Mais quand une fois cette image s'eſt bien formée dans notre eſprit, il n'y a point de ſpectacle plus horrible à nos yeux; ſoit à cauſe de l'idée de deſtruction totale qu'elle donne alors par les ſens, ſoit parce que ſachant que ce moment eſt inévitable pour tous les hommes, on ſe ſent plus vivement affecté d'une ſitua-

tion à laquelle on est sûr de ne pouvoir échapper.

Ces impressions diverses ont leurs modifications, leurs degrés qui dépendent du caractere particulier de chaque individu & de ses habitudes anterieures; mais elles sont universelles, & nul n'en est tout-à-fait exempt. Il en est de plus tardives & de moins génerales, qui sont plus propres aux ames sensibles. Ce sont celles qu'on reçoit des peines morales, des douleurs internes, des afflictions, des langueurs, de la tristesse. Il y a des gens qui ne savent être émus que par des cris & des pleurs; les longs & sourds gémissemens d'un cœur serré de détresse ne leur ont jamais arraché des soupirs; jamais l'aspect d'une contenance abattue, d'un visage have & plombé, d'un œil éteint & qui ne peut plus pleurer, ne les fit pleurer eux-mêmes; les maux de l'ame ne sont rien pour eux; ils

ſont jugés, la leur ne ſent rien : n'attendez d'eux que rigueur inflexible, endurciſſement, cruauté. Ils pourront être integres & juſtes, jamais clémens, génereux, pitoyables. Je dis qu'ils pourront être juſtes, ſi toutefois un homme peut l'être quand il n'eſt pas miſericordieux.

Mais ne vous preſſez pas de juger les jeunes gens par cette régle, ſurtout ceux qui, ayant été élevés comme ils doivent l'être, n'ont aucune idée des peines morales qu'on ne leur a jamais fait éprouver : car encore une fois, ils ne peuvent plaindre que les maux qu'ils connoiſſent ; & cette apparente inſenſibilité, qui ne vient que d'ignorance, ſe change bientôt en attendriſſement, quand ils commencent à ſentir qu'il y a dans la vie humaine mille douleurs qu'ils ne connoiſſoient pas. Pour mon Émile, s'il a eu de la ſimplicité & du bon ſens dans

ſon enfance, je ſuis bien ſûr qu'il aura de l'ame & de la ſenſibilité dans ſa jeuneſſe; car la verité des ſentimens tient beaucoup à la juſteſſe des idées.

Mais pourquoi le rappeller ici? Plus d'un Lecteur me reprochera, ſans doute, l'oubli de mes premieres réſolutions, & du bonheur conſtant que j'avois promis à mon éleve. Des malheureux, des mourans, des ſpectacles de douleur & de miſere! Quel bonheur! quelle jouiſſance pour un jeune cœur qui naît à la vie! ſon triſte inſtituteur qui lui deſtinoit une éducation ſi douce, ne le fait naître que pour ſouffrir. Voilà ce qu'on dira: Que m'importe? j'ai promis de le rendre heureux, non de faire qu'il parût l'être. Eſt-ce ma faute ſi, toujours dupes de l'apparence, vous la prenez pour la réalité?

Prenons deux jeunes gens ſortant de la premiere éducation, & entrant

dans le monde par deux portes directement opposées. L'un monte tout-à-coup sur l'Olympe, & se répand dans la plus brillante société. On le mene à la Cour, chez les Grands, chez les riches, chez les jolies femmes. Je le suppose fêté par-tout, & je n'examine pas l'effet de cet accueil sur sa raison ; je suppose qu'elle y résiste. Les plaisirs volent au-devant de lui, tous les jours de nouveaux objets l'amusent, il se livre à tout avec un interêt qui vous séduit. Vous le voyez attentif, empressé, curieux ; sa premiere admiration vous frappe ; vous l'estimez content, mais voyez l'état de son ame : vous croyez qu'il jouit ; moi je crois qu'il souffre.

Qu'apperçoit-il d'abord en ouvrant les yeux ? Des multitudes de prétendus biens qu'il ne connoissoit pas, & dont la plupart n'étant qu'un moment à sa portée, ne semblent se montrer

à lui que pour lui donner le regret d'en être privé. Se promene-t-il dans un Palais ? Vous voyez à ſon inquiete curioſité qu'il ſe demande pourquoi ſa maiſon paternelle n'eſt pas ainſi. Toutes ſes queſtions vous diſent qu'il ſe compare ſans ceſſe au maître de cette maiſon ; & tout ce qu'il trouve de mortifiant pour lui dans ce parallele, aiguiſe ſa vanité en la révoltant. S'il rencontre un jeune homme mieux mis que lui, je le vois murmurer en ſecret contre l'avarice de ſes parens. Eſt-il plus paré qu'un autre ? Il a la douleur de voir cet autre l'effacer ou par ſa naiſſance ou par ſon eſprit, & toute ſa dorure humiliée devant un ſimple habit de drap. Brille-t-il ſeul dans une aſſemblée ? s'éleve-t-il ſur la pointe du pied pour être mieux vû ? Qui eſt-ce qui n'a pas une diſpoſition ſecrette à rabaiſſer l'air ſuperbe & vain d'un jeune fat ?

Tout s'unit bientôt comme de concert; les regards inquiétans d'un homme grave, les mots railleurs d'un caustique ne tardent pas d'arriver jusqu'à lui; & ne fût-il dédaigné que d'un seul homme, le mépris de cet homme empoisonne à l'instant les applaudissemens des autres.

Donnons-lui tout: prodigons-lui les agrémens, le mérite; qu'il soit bien fait, plein d'esprit, aimable; il sera recherché des femmes; mais en le recherchant avant qu'il les aime, elles le rendront plutôt fou qu'amoureux; il aura des bonnes fortunes, mais il n'aura ni transports ni passion pour les goûter. Ses desirs, toujours prévenus, n'ayant jamais le tems de naître, au sein des plaisirs il ne sent que l'ennui de la gêne; le sexe fait pour le bonheur du sien le dégoûte & le rassasie même avant qu'il le connoisse; s'il continue à le voir, ce n'est

plus que par vanité ; & quand il s'y attacheroit par un goût veritable, il ne ſera pas ſeul jeune, ſeul brillant, ſeul aimable, & ne trouvera pas toujours dans ſes maîtreſſes des prodiges de fidélité.

Je ne dis rien des tracaſſeries, des trahiſons, des noirceurs, des repentirs de toute eſpece inſéparables d'une pareille vie. L'experience du monde en dégoûte, on le ſait ; je ne parle que des ennuis attachés à la premiere illuſion.

Quel contraſte pour celui qui, renfermé juſqu'ici dans le ſein de ſa famille & de ſes amis, s'eſt vu l'unique objet de toutes leurs attentions, d'entrer tout-à-coup dans un ordre des choſes où il eſt compté pour ſi peu, de ſe trouver comme noyé dans une ſphere étrangere, lui qui fit ſi longtems le centre de la ſienne ! Que d'affronts ! que d'humiliations ne faut-

il pas qu'il essuye, avant de perdre, parmi les inconnus, les préjugés de son importance pris & nourris parmi les siens ! Enfant, tout lui cédoit, tout s'empressoit autour de lui ; jeune homme, il faut qu'il céde à tout le monde ; ou, pour peu qu'il s'oublie & conserve ses anciens airs, que de dures leçons vont le faire rentrer en lui-même ! L'habitude d'obtenir aisément les objets de ses desirs, le porte à beaucoup desirer, & lui fait sentir des privations continuelles. Tout ce qui le flatte, le tente ; tout ce que d'autres ont, il voudroit l'avoir ; il convoite tout, il porte envie à tout le monde, il voudroit dominer par-tout ; la vanité le ronge, l'ardeur des desirs effrénés enflamme son jeune cœur, la jalousie & la haine y naissent avec eux ; toutes les passions dévorantes y prennent à la fois leur essor : il en porte l'agitation dans le tumulte du monde ;

il la rapporte avec lui tous les ſoirs; il rentre mécontent de lui & des autres: il s'endort plein de mille vains projets, troublé de mille fantaiſies; & ſon orgueil lui peint juſques dans ſes ſonges les chimeriques biens dont le deſir le tourmente, & qu'il ne poſſédera de ſa vie. Voilà votre éleve; voyons le mien.

Si le premier ſpectacle qui le frappe eſt un objet de triſteſſe, le premier retour ſur lui-même eſt un ſentiment de plaiſir. En voyant de combien de maux il eſt exempt, il ſe ſent plus heureux qu'il ne penſoit l'être. Il partage les peines de ſes ſemblables; mais ce partage eſt volontaire & doux. Il jouit à la fois de la pitié qu'il a pour leurs maux, & du bonheur qui l'en exempte; il ſe ſent dans cet état de force qui nous étend au-delà de nous, & nous fait porter ailleurs l'activité ſuperflue à notre bien-

être,

être. Pour plaindre le mal d'autrui, ſans doute il faut le connoître, mais il ne faut pas le ſentir. Quand on a ſouffert, ou qu'on craint de ſouffrir, on plaint ceux qui ſouffrent; mais tandis qu'on ſouffre, on ne plaint que ſoi. Or ſi, tous étant aſſujettis aux miſeres de la vie, nul n'accorde aux autres que la ſenſibilité dont il n'a pas actuellement beſoin pour lui-même, il s'enſuit que la commiſeration doit être un ſentiment très-doux, puiſqu'elle dépoſe en notre faveur, & qu'au contraire un homme dur eſt toujours malheureux, puiſque l'état de ſon cœur ne lui laiſſe aucune ſenſibilité ſurabondante, qu'il puiſſe accorder aux peines d'autrui.

Nous jugeons trop du bonheur ſur les apparences; nous le ſuppoſons où il eſt le moins; nous le cherchons où il ne ſauroit être: la gaité n'en eſt qu'un ſigne très-équivoque. Un hom-

me gai n'eſt ſouvent qu'un infortuné, qui cherche à donner le change aux autres, & à s'étourdir lui-même. Ces gens ſi rians, ſi ouverts, ſi ſereins dans un cercle, ſont preſque tous triſtes & grondeurs chez eux, & leurs domeſtiques portent la peine de l'amuſement qu'ils donnent à leurs ſociétés. Le vrai contentement n'eſt ni gai, ni folâtre; jaloux d'un ſentiment ſi doux, en le goûtant on y penſe, on le ſavoure, on craint de l'évaporer. Un homme vraiment heureux ne parle guere, & ne rit guere; il reſſerre, pour ainſi dire, le bonheur autour de ſon cœur. Les jeux bruyans, la turbulente joie voilent les dégoûts & l'ennui. Mais la mélancolie eſt amie de la volupté: l'attendriſſement & les larmes accompagnent les plus douces jouiſſances, & l'exceſſive joie elle-même arrache plutôt des pleurs que des ris.

Si d'abord la multitude & la variété

des amuſemens paroît contribuer au bonheur, ſi l'uniformité d'une vie égale paroît d'abord ennuyeuſe; en y regardant mieux, on trouve, au contraire, que la plus douce habitude de l'ame conſiſte dans une moderation de jouiſſance, qui laiſſe peu de priſe au deſir & au dégoût. L'inquiétude des deſirs produit la curioſité, l'inconſtance; le vuide des turbulens plaiſirs produit l'ennui. On ne s'ennuye jamais de ſon état, quand on n'en connoît point de plus agréable. De tous les hommes du monde, les Sauvages ſont les moins curieux & les moins ennuyés; tout leur eſt indifferent: ils ne jouiſſent pas des choſes, mais d'eux; ils paſſent leur vie à ne rien faire, & ne s'ennuyent jamais.

L'homme du monde eſt tout entier dans ſon maſque. N'étant preſque jamais en lui-même, il y eſt toujours étranger & mal à ſon aiſe, quand il eſt

forcé d'y rentrer. Ce qu'il eſt n'eſt rien, ce qu'il paroît eſt tout pour lui.

Je ne puis m'empêcher de me repréſenter ſur le viſage du jeune homme dont j'ai parlé ci-devant, je ne ſais quoi d'impertinent, de doucereux, d'affecté, qui déplaît, qui rebute les gens unis; & ſur celui du mien, une phyſionomie intéreſſante & ſimple qui montre le contentement, la veritable ſérénité de l'ame, qui inſpire l'eſtime, la confiance, & qui ſemble n'attendre que l'épanchement de l'amitié, pour donner la ſienne à ceux qui l'approchent. On croit que la phyſionomie n'eſt qu'un ſimple développement de traits déjà marqués par la Nature. Pour moi je penſerois qu'outre ce développement, les traits du viſage d'un homme viennent inſenſiblement à ſe former & prendre de la phyſionomie par l'impreſſion fréquente & habituelle de certaines affections de l'ame. Ces af-

fections ſe marquent ſur le viſage, rien n'eſt plus certain ; & quand elles tournent en habitudes, elles y doivent laiſſer des impreſſions durables. Voilà comment je conçois que la phyſionomie annonce le caractere, & qu'on peut quelquefois juger de l'un par l'autre, ſans aller chercher des explications miſterieuſes, qui ſuppoſent des connoiſſances que nous n'avons pas.

Un enfant n'a que deux affections bien marquées, la joie & la douleur ; il rit ou il pleure, les intermédiaires ne ſont rien pour lui : ſans ceſſe il paſſe de l'un de ces mouvemens à l'autre. Cette alternative continuelle empêche qu'ils ne faſſent ſur ſon viſage aucune impreſſion conſtante, & qu'il ne prenne de la phyſionomie ; mais dans l'âge où, devenu plus ſenſible, il eſt plus vivement, ou plus conſtamment affecté, les impreſſions plus profondes laiſſent des traces plus difficiles

à détruire, & de l'état habituel de l'ame résulte un arrangement de traits que le tems rend inéfaçable. Cependant il n'est pas rare de voir des hommes changer de physionomie à differens âges. J'en ai vu plusieurs dans ce cas, & j'ai toujours trouvé que ceux que j'avois pu bien observer & suivre, avoient aussi changé de passion habituelles. Cette seule observation bien confirmée me paroîtroit décisive, & n'est pas déplacée dans un traité d'éducation, où il importe d'apprendre à juger des mouvemens de l'ame par les signes exterieurs.

Je ne sais si, pour n'avoir pas appris à imiter des manieres de convention, & à feindre des sentimens qu'il n'a pas, mon jeune homme sera moins aimable; ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici; je sais seulement qu'il sera plus aimant, & j'ai bien de la peine à croire que celui qui n'aime que lui, puisse assez

bien se déguiser pour plaire autant que celui qui tire de son attachement pour les autres, un nouveau sentiment de bonheur. Mais quant à ce sentiment même, je crois en avoir assez dit pour guider sur ce point un Lecteur raisonnable, & montrer que je ne me suis pas contredit.

Je reviens donc à ma méthode, & je dis; quand l'âge critique approche, offrez aux jeunes gens des spectacles qui les retiennent, & non des spectacles qui les excitent : donnez le change à leur imagination naissante par des objets, qui, loin d'enflammer leurs sens, en répriment l'activité. Éloignez-les des grandes villes, où la parure & l'immodestie des femmes hâte & prévient les leçons de la Nature, où tout présente à leurs yeux des plaisirs qu'ils ne doivent connoître que quand ils sauront les choisir. Ramenez-les dans leurs premieres habitations, où la sim-

plicité champêtre laisse les passions de leur âge se développer moins rapidement ; ou si leur goût pour les arts les attache encore à la ville, prévenez en eux, par ce goût même, une dangereuse oisiveté. Choisissez avec soin leurs sociétés, leurs occupations, leurs plaisirs ; ne leur montrez que des tableaux touchans, mais modestes, qui les remuent sans les séduire, & qui nourrissent leur sensibilité sans émouvoir leurs sens. Songez aussi qu'il y a partout quelques excès à craindre, & que les passions immoderées font toujours plus de mal qu'on n'en veut éviter. Il ne s'agit pas de faire de votre éleve un garde-malade, un frere de la charité, d'affliger ses regards par des objets continuels de douleurs & de souffrances, de le promener d'infirme en infirme, d'hôpital en hôpital, & de la grève aux prisons. Il faut le toucher & non l'endurcir à l'aspect des miseres

humaines. Long-tems frappé des mêmes ſpectacles, on n'en ſent plus les impreſſions, l'habitude accoutume à tout; ce qu'on voit trop on ne l'imagine plus, & ce n'eſt que l'imagination qui nous fait ſentir les maux d'autrui; c'eſt ainſi qu'à force de voir mourir & ſouffrir, les Prêtres & les Médecins deviennent impitoyables. Que votre éleve connoiſſe donc le ſort de l'homme & les miſeres de ſes ſemblables; mais qu'il n'en ſoit pas trop ſouvent le témoin. Un ſeul objet bien choiſi, & montré dans un jour convenable, lui donnera pour un mois d'attendriſſement & de réflexion. Ce n'eſt pas tant ce qu'il voit, que ſon retour ſur ce qu'il a vu, qui détermine le jugement qu'il en porte; & l'impreſſion durable qu'il reçoit d'un objet, lui vient moins de l'objet même, que du point de vue ſous lequel on le porte à ſe le rappeller. C'eſt ainſi qu'en ménageant les exem-

ples, les leçons, les images, vous émousserez long-tems l'aiguillon des sens, & donnerez le change à la Nature, en suivant ses propres directions.

A mesure qu'il acquiert des lumieres, choisissez des idées qui s'y rapportent; à mesure que ses desirs s'allument, choisissez des tableaux propres à les réprimer. Un vieux militaire qui s'est distingué par ses mœurs, autant que par son courage, m'a raconté que, dans sa premiere jeunesse, son pere, homme de sens, mais très-dévot, voyant son temperament naissant le livrer aux femmes, n'épargna rien pour le contenir; mais enfin malgré tous ses soins, le sentant prêt à lui échapper, il s'avisa de le mener dans un hôpital de verolés, & sans le prévenir de rien, le fit entrer dans une salle, où une troupe de ces malheureux expioient par un traitement effroyable le désordre qui les y avoit

exposés. A ce hideux aspect, qui révoltoit à la fois tous les sens, le jeune homme faillit à se trouver mal. *Va, misérable débauché*, lui dit alors le pere d'un ton véhément, *suis le vil penchant qui t'entraîne; bientôt tu seras trop heureux d'être admis dans cette salle, où, victime des plus infâmes douleurs, tu forceras ton pere à remercier Dieu de ta mort.*

Ce peu de mots, joints à l'énergique tableau qui frappoit le jeune homme, lui firent une impression qui ne s'effaça jamais. Condamné, par son état, à passer sa jeunesse dans des garnisons, il aima mieux essuyer toutes les railleries de ses camarades, que d'imiter leur libertinage. *J'ai été homme*, me dit-il, *j'ai eu des foiblesses; mais parvenu jusqu'à mon âge, je n'ai jamais pu voir une fille publique sans horreur.* Maître! peu de discours; mais apprenez à choisir les lieux, les tems, les

perſonnes ; puis donnez toutes vos leçons en exemples, & ſoyez ſûr de leur effet.

L'emploi de l'enfance eſt peu de choſe. Le mal qui s'y gliſſe n'eſt point ſans remede, & le bien qui s'y fait peut venir plus tard ; mais il n'en eſt pas ainſi du premier âge où l'homme commence veritablement à vivre. Cet âge ne dure jamais aſſez pour l'uſage qu'on en doit faire, & ſon importance exige une attention ſans relâche : voilà pourquoi j'inſiſte ſur l'art de le prolonger. Un des meilleurs préceptes de la bonne culture eſt, de tout retarder tant qu'il eſt poſſible. Rendez les progrès lents & ſûrs ; empêchez que l'adoleſcent ne devienne homme au moment où rien ne lui reſte à faire pour le devenir. Tandis que le corps croît, les eſprits deſtinés à donner du baume au ſang & de la force aux fibres, ſe forment & s'élaborent. Si

vous leur faites prendre un cours different, & que ce qui eſt deſtiné à perfectionner un individu ſerve à la formation d'un autre, tous deux reſtent dans un état de foibleſſe, & l'ouvrage de la Nature demeure imparfait. Les operations de l'eſprit ſe ſentent à leur tour de cette alteration, & l'ame auſſi débile que le corps n'a que des fonctions foibles & languiſſantes. Des membres gros & robuſtes ne font ni le courage ni le génie, & je conçois que la force de l'ame n'accompagne pas celle du corps, quand d'ailleurs les organes de la communication des deux ſubſtances ſont mal diſpoſés. Mais quelque bien diſpoſés qu'ils puiſſent être, ils agiront toujours foiblement, s'ils n'ont pour principe qu'un ſang épuiſé, appauvri, & dépourvu de cette ſubſtance qui donne de la force & du jeu à tous les reſſorts de la machine. Géneralement on apperçoit plus de vigueur

d'ame dans les hommes dont les jeunes ans ont été préservés d'une corruption prématurée, que dans ceux dont le désordre a commencé avec le pouvoir de s'y livrer ; & c'est, sans doute, une des raisons pourquoi les peuples qui ont des mœurs surpassent ordinairement en bon sens & en courage les peuples qui n'en ont pas. Ceux-ci brillent uniquement par je ne sais quelles petites qualités déliées, qu'ils appellent esprit, sagacité, finesse ; mais ces grandes & nobles fonctions de sagesse & de raison qui distinguent & honorent l'homme par de belles actions, par des vertus, par des soins veritablement utiles, ne se trouvent guere que dans les premiers.

Les maîtres se plaignent que le feu de cet âge rend la jeunesse indisciplinable, & je le vois ; mais n'est-ce pas leur faute ? Si-tôt qu'ils ont laissé prendre à ce feu son cours par les sens,

ignorent-ils qu'on ne peut plus lui en donner un autre? Les longs & froids ſermons d'un pédant effaceront-ils dans l'eſprit de ſon éleve l'image des plaiſirs qu'il a conçus? Banniront-ils de ſon cœur les deſirs qui le tourmentent? Amortiront-ils l'ardeur d'un temperament dont il ſait l'uſage? Ne s'irritera-t-il pas contre les obſtacles qui s'oppoſent au ſeul bonheur dont il ait l'idée; & dans la dure loi qu'on lui preſcrit ſans pouvoir la lui faire entendre, que verra-t-il, ſinon le caprice & la haine d'un homme qui cherche à le tourmenter? Eſt-il étrange qu'il ſe mutine & le haïſſe à ſon tour?

Je conçois bien qu'en ſe rendant facile, on peut ſe rendre plus ſupportable, & conſerver une apparente autorité. Mais je ne vois pas trop à quoi ſert l'autorité qu'on ne garde ſur ſon éleve qu'en fomentant les vices qu'elle devroit réprimer; c'eſt comme ſi pour

calmer un cheval fougueux, l'écuyer le faisoit sauter dans un précipice.

Loin que ce feu de l'adolescence soit un obstacle à l'éducation, c'est par lui qu'elle se consomme & s'acheve; c'est lui qui vous donne une prise sur le cœur d'un jeune homme, quand il cesse d'être moins fort que vous. Ses premieres affections sont les rênes avec lesquelles vous dirigez tous ses mouvemens; il étoit libre, & je le vois asservi. Tant qu'il n'aimoit rien, il ne dépendoit que de lui-même & de ses besoins; si-tôt qu'il aime, il dépend de ses attachemens. Ainsi se forment les premiers liens qui l'unissent à son espece. En dirigeant sur elle sa sensibilité naissante, ne croyez pas qu'elle embrassera d'abord tous les hommes, & que ce mot de genre humain signifiera pour lui quelque chose. Non, cette sensibilité se bornera premierement à ses semblables, & ses semblables ne

ſeront point pour lui des inconnus; mais ceux avec leſquels il a des liaiſons, ceux que l'habitude lui a rendus chers ou néceſſaires, ceux qu'il voit évidemment avoir avec lui des manieres de penſer & de ſentir communes, ceux qu'il voit expoſés aux peines qu'il a ſouffertes, & ſenſibles aux plaiſirs qu'il a goûtés; ceux, en un mot, en qui l'identité de Nature plus manifeſtée lui donne une plus grande diſpoſition à s'aimer. Ce ne ſera qu'après avoir cultivé ſon naturel en mille manieres, après bien des réflexions ſur ſes propres ſentimens, & ſur ceux qu'il obſervera dans les autres, qu'il pourra parvenir à géneraliſer ſes notions individuelles, ſous l'idée abſtraite d'humanité, & joindre à ſes affections particulieres celles qui peuvent l'identifier avec ſon eſpece.

En devenant capable d'attachement, il devient ſenſible à celui des

autres *, & par-là même, attentif aux signes de cet attachement. Voyez-vous quel nouvel empire vous allez acquérir sur lui ? Que de chaînes vous avez mises autour de son cœur avant qu'il s'en apperçût ! Que ne sentira-t-il point, quand, ouvrant les yeux sur lui-même, il verra ce que vous avez fait pour lui ; quand il pourra se comparer aux autres jeunes gens de son âge, & vous comparer aux autres gouverneurs ? Je dis quand il le verra, mais gardez-vous de le lui dire ; si vous le lui dites, il ne le verra plus. Si vous exigez de lui de l'obéissance en retour des soins que vous lui avez rendus, il croira que vous l'avez surpris :

* L'attachement peut se passer de retour, jamais l'amitié. Elle est un échange, un contrat comme les autres ; mais elle est le plus saint de tous. Le mot d'*ami* n'a point d'autre corrélatif que lui-même. Tout homme qui n'est pas l'ami de son ami est très-sûrement un fourbe ; car ce n'est qu'en rendant ou feignant de rendre l'amitié, qu'on peut l'obtenir.

il se dira, qu'en feignant de l'obliger gratuitement, vous avez prétendu le charger d'une dette, & le lier par un contrat auquel il n'a point consenti. En vain vous ajouterez que ce que vous exigez de lui n'est que pour lui-même; vous exigez, enfin; & vous exigez en vertu de ce que vous avez fait sans son aveu. Quand un malheureux prend l'argent qu'on feint de lui donner, & se trouve enrollé malgré lui, vous criez à l'injustice; n'êtes-vous pas plus injuste encore de demander à votre éleve le prix des soins qu'il n'a point acceptés?

L'ingratitude seroit plus rare, si les bienfaits à usure étoient moins communs. On aime ce qui nous fait du bien; c'est un sentiment si naturel! L'ingratitude n'est pas dans le cœur de l'homme; mais l'interêt y est: il y a moins d'obligés ingrats, que de bienfaiteurs intéressés Si vous me vendez

vos dons, je marchanderai ſur le prix; mais ſi vous feignez de donner, pour vendre enſuite à votre mot, vous uſez de fraude. C'eſt d'être gratuits qui les rend ineſtimables. Le cœur ne reçoit de loix que de lui-même; en voulant l'enchaîner on le dégage, on l'enchaîne en le laiſſant libre.

Quand le pêcheur amorce l'eau, le poiſſon vient, & reſte autour de lui ſans défiance; mais quand, pris à l'hameçon caché ſous l'appât, il ſent retirer la ligne, il tâche de fuir. Le pêcheur eſt-il le bienfaiteur, le poiſſon eſt-il l'ingrat? Voit-on jamais qu'un homme oublié par ſon bienfaiteur l'oublie? Au contraire, il en parle toujours avec plaiſir, il n'y ſonge point ſans attendriſſement: s'il trouve occaſion de lui montrer par quelque ſervice inattendu qu'il ſe reſſouvient des ſiens, avec quel contentement interieur il ſatisfait alors ſa gratitude!

avec quelle douce joie il ſe fait reconnoître ! avec quel tranſport il lui dit : mon tour eſt venu ! Voilà vraiment la voix de la Nature ; jamais un vrai bienfait ne fit d'ingrat.

Si donc la reconnoiſſance eſt un ſentiment naturel, & que vous n'en détruiſiez pas l'effet par votre faute, aſſurez-vous que votre éleve, commençant à voir le prix de vos ſoins, y ſera ſenſible, pourvu que vous ne les ayez point mis vous-même à prix ; & qu'ils vous donneront dans ſon cœur une autorité que rien ne pourra détruire. Mais avant de vous être bien aſſuré de cet avantage, gardez de vous l'ôter, en vous faiſant valoir auprès de lui. Lui vanter vos ſervices, c'eſt les lui rendre inſupportables ; les oublier, c'eſt l'en faire ſouvenir. Juſqu'à ce qu'il ſoit tems de le traiter en homme, qu'il ne ſoit jamais queſtion de ce qu'il vous doit, mais de ce qu'il ſe doit. Pour

le rendre docile, laiſſez lui toute ſa liberté, derobez-vous pour qu'il vous cherche, élevez ſon ame au noble ſentiment de la reconnoiſſance, en ne lui parlant jamais que de ſon interêt. Je n'ai point voulu qu'on lui dît que ce qu'on faiſoit étoit pour ſon bien, avant qu'il fût en état de l'entendre; dans ce diſcours il n'eût vu que votre dépendance, & il ne vous eût pris que pour ſon valet. Mais maintenant qu'il commence à ſentir ce que c'eſt qu'aimer, il ſent auſſi quel doux lien peut unir un homme à ce qu'il aime; & dans le zéle qui vous fait occuper de lui ſans ceſſe, il ne voit plus l'attachement d'un eſclave, mais l'affection d'un ami. Or rien n'a tant de poids ſur le cœur humain, que la voix de l'amitié bien reconnue; car on ſait qu'elle ne nous parle jamais que pour notre interêt. On peut croire qu'un ami ſe trompe; mais non qu'il veuille nous tromper.

Quelquefois on réſiſte à ſes conſeils; mais jamais on ne les mépriſe.

Nous entrons enfin dans l'ordre moral : nous venons de faire un ſecond pas d'homme. Si c'en étoit ici le lieu, j'eſſayerois de montrer comment des premiers mouvemens du cœur s'élevent les premieres voix de la conſcience ; & comment des ſentimens d'amour & de haine naiſſent les premieres notions du bien & du mal. Je ferois voir que *juſtice & bonté* ne ſont point ſeulement des mots abſtraits, de purs êtres moraux formés par l'entendement ; mais de veritables affections de l'ame éclairée par la raiſon, & qui ne ſont qu'un progrès ordonné de nos affections primitives; que par la raiſon ſeule, indépendamment de la conſcience, on ne peut établir aucune loi naturelle; & que tout le droit de la Nature n'eſt qu'une chimere, s'il n'eſt fondé ſur un beſoin naturel au cœur

humain *. Mais je ſonge que je n'ai point à faire ici des Traités de Métaphyſique & de Morale, ni des cours d'études d'aucune eſpece; il me ſuffit de marquer l'ordre & le progrès de nos ſentimens & de nos connoiſſances,

* Le précepte même d'agir avec autrui comme nous voulons qu'on agiſſe avec nous, n'a de vrai fondement que la conſcience & le ſentiment; car où eſt la raiſon préciſe d'agir étant moi comme ſi j'étois un autre, ſurtout quand je ſuis moralement ſûr de ne jamais me trouver dans le même cas; & qui me répondra qu'en ſuivant bien fidelement cette maxime j'obtiendrai qu'on la ſuive de même avec moi? Le méchant tire avantage de la probité du juſte & de ſa propre injuſtice; il eſt bien aiſe que tout le monde ſoit juſte excepté lui. Cet accord-là, quoi qu'on en diſe, n'eſt pas fort avantageux aux gens de bien. Mais quand la force d'une ame expanſive m'identifie avec mon ſemblable & que je me ſens pour ainſi dire en lui, c'eſt pour ne pas ſouffrir que je ne veux pas qu'il ſouffre; je m'intereſſe à lui pour l'amour de moi, & la raiſon du précepte eſt dans la Nature elle-même, qui m'inſpire le deſir de mon bien-être en quelque lieu que je me ſente exiſter. D'où je conclus qu'il n'eſt pas vrai que les préceptes de la loi naturelle ſoient fondés ſur la raiſon ſeule; ils ont une baſe plus ſolide & plus ſûre. L'amour des hommes dérivé de l'amour de ſoi eſt le principe de la juſtice humaine. Le ſommaire de toute la morale eſt donné dans l'évangile par celui de la loi.

relativement

relativement à notre constitution. D'autres démontreront peut-être ce que je ne fais qu'indiquer ici.

Mon Émile n'ayant jusqu'à présent regardé que lui-même, le premier regard qu'il jette sur ses semblables le porte à se comparer avec eux; & le premier sentiment qu'excite en lui cette comparaison, est de desirer la premiere place. Voilà le point où l'amour de soi se change en amour-propre, & où commencent à naître toutes les passions qui tiennent à celle-là. Mais pour décider si celles de ces passions qui domineront dans son caractere, seront humaines & douces, ou cruelles & malfaisantes, si ce seront des passions de bienfaisance & de commiseration, ou d'envie & de convoitise, il faut savoir à quelle place il se sentira parmi les hommes, & quels genres d'obstacles il pourra croire avoir à vaincre, pour parvenir à celle qu'il veut occuper.

Pour le guider dans cette recherche, après lui avoir montré les hommes par les accidens communs à l'espece, il faut maintenant les lui montrer par leurs differences. Ici vient la mesure de l'inégalité naturelle & civile, & le tableau de tout l'ordre social.

Il faut étudier la société par les hommes, & les hommes par la société : ceux qui voudront traiter séparément la politique & la morale, n'entendront jamais rien à aucune des deux. En s'attachant d'abord aux relations primitives, on voit comment les hommes en doivent être affectés, & quelles passions en doivent naître. On voit que c'est réciproquement par le progrès des passions que ces relations se multiplient & se resserrent. C'est moins la force des bras que la moderation des cœurs, qui rend les hommes indépendans & libres. Quiconque desire peu de choses tient à

peu de gens; mais confondant toujours nos vains desirs avec nos besoins physiques, ceux qui ont fait de ces derniers les fondemens de la société humaine, ont toujours pris les effets pour les causes, & n'ont fait que s'égarer dans tous leurs raisonnemens.

Il y a dans l'état de Nature une égalité de fait réelle & indestructible, parce qu'il est impossible dans cet état que la seule difference d'homme à homme soit assez grande, pour rendre l'un dépendant de l'autre. Il y a dans l'état civil une égalité de droit chimerique & vaine, parce que les moyens destinés à la maintenir servent eux-mêmes à la détruire; & que la force publique ajoutée au plus fort pour opprimer le foible, rompt l'espece d'équilibre que la Nature avoit mis entr'eux *. De

* L'esprit universel des Loix de tous les pays est de favoriser toujours le fort contre le foible, & celui qui a, contre celui qui n'a rien; cet inconvénient est inévitable, & il est sans exception.

cette premiere contradiction découlent toutes celles qu'on remarque dans l'ordre civil, entre l'apparence & la réalité. Toujours la multitude sera sacrifiée au petit nombre, & l'interêt public à l'interêt particulier. Toujours ces noms spécieux de justice & de subordination serviront d'instrumens à la violence & d'armes à l'iniquité : d'où il suit que les ordres distingués qui se prétendent utiles aux autres, ne sont, en effet, utiles qu'à eux-mêmes aux dépens des autres ; par où l'on doit juger de la consideration qui leur est dûe selon la justice & selon la raison. Reste à voir si le rang qu'ils se sont donné est plus favorable au bonheur de ceux qui l'occupent, pour savoir quel jugement chacun de nous doit porter de son propre sort. Voilà maintenant l'étude qui nous importe ; mais pour la bien faire, il faut commencer par connoître le cœur humain.

S'il ne s'agiſſoit que de montrer aux jeunes gens l'homme par ſon maſque, on n'auroit pas beſoin de le leur montrer, ils le verroient toujours de reſte; mais puiſque le maſque n'eſt pas l'homme, & qu'il ne faut pas que ſon vernis les ſéduiſe, en leur peignant les hommes peignez-les leur tels qu'ils ſont; non pas afin qu'ils les haïſſent, mais afin qu'ils les plaignent, & ne leur veuillent pas reſſembler. C'eſt, à mon gré, le ſentiment le mieux entendu que l'homme puiſſe avoir ſur ſon eſpece.

Dans cette vue, il importe ici de prendre une route oppoſée à celle que nous avons ſuivie juſqu'à préſent, & d'inſtruire plutôt le jeune homme par l'experience d'autrui, que par la ſienne. Si les hommes le trompent, il les prendra en haine; mais ſi reſpecté d'eux il les voit ſe tromper mutuellement, il en aura pitié. Le ſpectacle du monde, diſoit Pitagore, reſ-

semble à celui des jeux Olympiques. Les uns y tiennent boutique, & ne songent qu'à leur profit; les autres y payent de leur personne, & cherchent la gloire; d'autres se contentent de voir les jeux, & ceux-ci ne sont pas les pires.

Je voudrois qu'on choisît tellement les sociétés d'un jeune homme, qu'il pensât bien de ceux qui vivent avec lui; & qu'on lui apprît à si bien connoître le monde, qu'il pensât mal de tout ce qui s'y fait. Qu'il sache que l'homme est naturellement bon, qu'il le sente, qu'il juge de son prochain par lui-même; mais qu'il voye comment la société déprave & pervertit les hommes: qu'il trouve dans leurs préjugés la source de tous leurs vices: qu'il soit porté à estimer chaque individu, mais qu'il méprise la multitude: qu'il voye que tous les hommes portent à peu près le même masque; mais

qu'il ſache auſſi qu'il y a des viſages plus beaux que le maſque qui les couvre.

Cette méthode, il faut l'avouer, a ſes inconvéniens, & n'eſt pas facile dans la pratique; car s'il devient obſervateur de trop bonne heure, ſi vous l'exercez à épier de trop près les actions d'autrui, vous le rendrez médiſant & ſatyrique, déciſif & prompt à juger; il ſe fera un odieux plaiſir de chercher à tout de ſiniſtres interprétations, & à ne voir en bien, rien même de ce qui eſt bien. Il s'accoutumera du moins au ſpectacle du vice, & à voir les méchans ſans horreur, comme on s'accoutume à voir les malheureux ſans pitié. Bientôt la perverſité génerale lui ſervira moins de leçon que d'exemple; il ſe dira, que ſi l'homme eſt ainſi, il ne doit pas vouloir être autrement.

Que ſi vous voulez l'inſtruire par principes, & lui faire connoître avec

la nature du cœur humain l'application des causes externes qui tournent nos penchans en vices, en le transportant ainsi tout d'un coup des objets sensibles aux objets intellectuels, vous employez une métaphysique qu'il n'est point en état de comprendre ; vous retombez dans l'inconvénient, évité si soigneusement jusqu'ici, de lui donner des leçons qui ressemblent à des leçons, de substituer dans son esprit l'experience & l'autorité du maître à sa propre experience, & au progrès de sa raison.

Pour lever à la fois ces deux obstacles, & pour mettre le cœur humain à sa portée sans risquer de gâter le sien, je voudrois lui montrer les hommes au loin, les lui montrer dans d'autres tems ou dans d'autres lieux, & de sorte qu'il pût voir la scène sans jamais y pouvoir agir. Voilà le moment de l'Histoire ; c'est par elle qu'il lira dans

les cœurs ſans les leçons de la philoſophie ; c'eſt par elle qu'il les verra, ſimple ſpectateur, ſans interêt & ſans paſſion, comme leur juge, non comme leur complice ni comme leur accuſateur.

Pour connoître les hommes il faut les voir agir. Dans le monde on les entend parler, ils montrent leurs diſcours & cachent leurs actions ; mais dans l'Hiſtoire elles ſont dévoilées, & on les juge ſur les faits. Leurs propos mêmes aident à les apprécier. Car comparant ce qu'ils font à ce qu'ils diſent, on voit à la fois ce qu'ils ſont & ce qu'ils veulent paroître ; plus ils ſe déguiſent, mieux on les connoît.

Malheureuſement cette étude a ſes dangers, ſes inconvéniens de plus d'une eſpece. Il eſt difficile de ſe mettre dans un point de vue, d'où l'on puiſſe juger ſes ſemblables avec équité. Un des grands vices de l'Hiſtoire eſt,

qu'elle peint beaucoup plus les hommes par leurs mauvais côtés que par les bons : comme elle n'eſt intereſſante que par les révolutions, les cataſtrophes, tant qu'un peuple croît & proſpere dans le calme d'un paiſible gouvernement, elle n'en dit rien ; elle ne commence à en parler que quand, ne pouvant plus ſe ſuffire à lui-même, il prend part aux affaires de ſes voiſins, ou les laiſſe prendre part aux ſiennes ; elle ne l'illuſtre que quand il eſt déjà ſur ſon déclin : toutes nos Hiſtoires commencent où elles devroient finir. Nous avons fort exactement celle des peuples qui ſe détruiſent, ce qui nous manque eſt celle des peuples qui ſe multiplient ; ils ſont aſſez heureux & aſſez ſages pour qu'elle n'ait rien à dire d'eux : & en effet, nous voyons, même de nos jours, que les gouvernemens qui ſe conduiſent le mieux, ſont ceux dont on parle le moins. Nous ne

ſavons donc que le mal, à peine le bien fait-il époque. Il n'y a que les méchans de célebres, les bons ſont oubliés ou tournés en ridicule; & voilà comment l'Hiſtoire, ainſi que la Philoſophie, calomnie ſans ceſſe le genre humain.

De plus, il s'en faut bien que les faits décrits dans l'Hiſtoire, ne ſoient la peinture exacte des mêmes faits tels qu'ils ſont arrivés. Ils changent de forme dans la tête de l'Hiſtorien, ils ſe moulent ſur ſes interêts, ils prennent la teinte de ſes préjugés. Qui eſt-ce qui ſait mettre exactement le Lecteur au lieu de la ſcène, pour voir un événement tel qu'il s'eſt paſſé? L'ignorance ou la partialité déguiſent tout. Sans alterer même un trait hiſtorique, en étendant ou reſſerrant des circonſtances qui s'y rapportent, que de faces differentes on peut lui donner! Mettez un même objet à divers points de vue,

à peine paroîtra-t-il le même, & pourtant rien n'aura changé, que l'œil du ſpectateur. Suffit-il, pour l'honneur de la verité, de me dire un fait veritable, en me le faiſant voir tout autrement qu'il n'eſt arrivé? Combien de fois un arbre de plus ou de moins, un rocher à droite ou à gauche, un tourbillon de pouſſiere élevé par le vent, ont décidé de l'événement d'un combat, ſans que perſonne s'en ſoit apperçu? Cela empêche-t-il que l'Hiſtorien ne vous diſe la cauſe de la défaite ou de la victoire avec autant d'aſſurance que s'il eût été par-tout? Or, que m'importent les faits en eux-mêmes, quand la raiſon m'en reſte inconnue; & quelles leçons puis-je tirer d'un événement dont j'ignore la vraie cauſe? L'Hiſtorien m'en donne une, mais il la controuve; & la critique elle-même, dont on fait tant de bruit, n'eſt qu'un art de conjecturer; l'art de

choiſir entre pluſieurs menſonges, celui qui reſſemble le mieux à la verité.

N'avez-vous jamais lû Cléopatre ou Caſſandre, ou d'autres livres de cette eſpece? L'Auteur choiſit un événement connu; puis l'accommodant à ſes vues, l'ornant de détails de ſon invention, de perſonnages qui n'ont jamais exiſté, & de portraits imaginaires, entaſſe fictions ſur fictions pour rendre ſa lecture agréable. Je vois peu de difference entre ces Romans & vos Hiſtoires, ſi ce n'eſt que le Romancier ſe livre davantage à ſa propre imagination, & que l'Hiſtorien s'aſſervit plus à celle d'autrui; à quoi j'ajouterai, ſi l'on veut, que le premier ſe propoſe un objet moral, bon ou mauvais, dont l'autre ne ſe ſoucie guere.

On me dira que la fidélité de l'Hiſtoire intereſſe moins que la verité des mœurs & des caracteres; pourvu que

le cœur humain soit bien peint, il importe peu que les événemens soient fidelement rapportés; car après tout, ajoute-t-on, que nous font des faits arrivés il y a deux mille ans? On a raison, si les portraits sont bien rendus d'après Nature; mais si la plupart n'ont leur modele que dans l'imagination de l'Historien, n'est-ce pas retomber dans l'inconvénient qu'on vouloit fuir, & rendre à l'autorité des écrivains, ce qu'on veut ôter à celle du maître? Si mon éleve ne doit voir que des tableaux de fantaisie, j'aime mieux qu'ils soient tracés de ma main que d'une autre; ils lui seront, du moins, mieux appropriés.

Les pires Historiens pour un jeune homme, sont ceux qui jugent. Les faits, & qu'il juge lui-même; c'est ainsi qu'il apprend à connoître les hommes. Si le jugement de l'Auteur le guide sans cesse, il ne fait que voir par l'œil d'un

autre ; & quand cet œil lui manque, il ne voit plus rien.

Je laiſſe à part l'Hiſtoire moderne ; non-ſeulement parce qu'elle n'a plus de phyſionomie, & que nos hommes ſe reſſemblent tous ; mais parce que nos Hiſtoriens, uniquement attentifs à briller, ne ſongent qu'à faire des portraits fortement coloriés, & qui ſouvent ne repréſentent rien *. Génerale-ment les anciens font moins de portraits, mettent moins d'eſprit & plus de ſens dans leurs jugemens, encore y a-t-il entr'eux un grand choix à faire ; & il ne faut pas d'abord prendre les plus judicieux, mais les plus ſimples. Je ne voudrois mettre dans la main d'un jeune homme ni Polybe, ni Sallufte ; Tacite eſt le livre des vieillards, les

* Voyez Davila, Guicciardin, Strada, Solis, Machiavel, & quelquefois de Thou lui-même. Vertot eſt preſque le ſeul qui ſavoit peindre ſans faire de portraits.

jeunes gens ne ſont pas faits pour l'entendre : il faut apprendre à voir dans les actions humaines les premiers traits du cœur de l'homme, avant d'en vouloir ſonder les profondeurs ; il faut ſavoir bien lire dans les faits avant de lire dans les maximes. La Philoſophie en maximes ne convient qu'à l'experience. La jeuneſſe ne doit rien géneraliſer ; toute ſon inſtruction doit être en régles particulieres.

Thucydide eſt, à mon gré, le vrai modele des Hiſtoriens. Il rapporte les faits ſans les juger ; mais il n'omet aucune des circonſtances propres à nous en faire juger nous-mêmes. Il met tout ce qu'il raconte ſous les yeux du Lecteur ; loin de s'interpoſer entre les événemens & les Lecteurs, il ſe dérobe ; on ne croit plus lire, on croit voir. Malheureuſement il parle toujours de guerre, & l'on ne voit preſque dans ſes récits que la choſe du monde la

moins inſtructive, ſavoir des combats. La retraite des dix mille, & les commentaires de Céſar, ont à peu près la même ſageſſe & le même défaut. Le bon Hérodote, ſans portraits, ſans maximes, mais coulant, naïf, plein de détails les plus capables d'intereſſer & de plaire, ſeroit, peut-être, le meilleur des Hiſtoriens, ſi ces mêmes détails ne dégéneroient ſouvent en ſimplicités puériles, plus propres à gâter le goût de la jeuneſſe qu'à le former : il faut déjà du diſcernement pour le lire. Je ne dis rien de Tite-Live, ſon tour viendra; mais il eſt politique, il eſt rhéteur, il eſt tout ce qui ne convient pas à cet âge.

L'Hiſtoire en géneral eſt défectueuſe, en ce qu'elle ne tient regiſtre que de faits ſenſibles & marqués, qu'on peut fixer par des noms, des lieux, des dates; mais les cauſes lentes & progreſſives de ces faits, leſquelles ne

peuvent s'aſſigner de même, reſtent toujours inconnues. On trouve ſouvent dans une bataille gagnée ou perdue, la raiſon d'une révolution qui, même avant cette bataille, étoit déjà devenue inévitable. La guerre ne fait guere que manifeſter des événemens déjà déterminés par des cauſes morales que les Hiſtoriens ſavent rarement voir.

L'eſprit philoſophique a tourné de ce côté les réflexions de pluſieurs écrivains de ce ſiécle; mais je doute que la verité gagne à leur travail. La fureur des ſyſtêmes s'étant emparée d'eux tous, nul ne cherche à voir les choſes comme elles ſont, mais comme elles s'accordent avec ſon ſyſtême.

Ajoutez à toutes ces réflexions, que l'Hiſtoire montre bien plus les actions que les hommes, parce qu'elle ne ſaiſit ceux-ci que dans certains momens choiſis, dans leurs vétemens de parade; elle n'expoſe que l'homme public

qui s'eſt arrangé pour être vu. Elle ne le ſuit point dans ſa maiſon, dans ſon cabinet, dans ſa famille, au milieu de ſes amis, elle ne le peint que quand il repréſente; c'eſt bien plus ſon habit que ſa perſonne qu'elle peint.

J'aimerois mieux la lecture des vies particulieres pour commencer l'étude du cœur humain; car alors l'homme a beau ſe dérober, l'Hiſtorien le pourſuit par-tout; il ne lui laiſſe aucun moment de relâche, aucun recoin pour éviter l'œil perçant du ſpectateur, & c'eſt quand l'un croit mieux ſe cacher, que l'autre le fait le mieux connoître. *Ceux*, dit Montagne, *qui écrivent les vies, d'autant qu'ils s'amuſent plus aux conſeils qu'aux événemens, plus à ce qui ſe paſse au-dedans, qu'à ce qui arrive au-dehors; ceux-là me ſont plus propres; voilà pourquoi c'eſt mon homme que Plutarque.*

Il eſt vrai que le génie des hommes

aſſemblés ou des peuples eſt fort différent du caractere de l'homme en particulier, & que ce feroit connoître très-imparfaitement le cœur humain que de ne pas l'examiner auſſi dans la multitude; mais il n'eſt pas moins vrai qu'il faut commencer par étudier l'homme pour juger les hommes, & que qui connoîtroit parfaitement les penchans de chaque individu, pourroit prévoir tous leurs effets combinés dans le corps du peuple.

Il faut encore ici recourir aux Anciens, par les raiſons que j'ai déjà dites, & de plus, parce que tous les détails familiers & bas, mais vrais & caractériſtiques étant bannis du ſtyle moderne, les hommes ſont auſſi parés par nos auteurs dans leurs vies privées que ſur la ſcène du monde. La décence, non moins ſévere dans les écrits que dans les actions, ne permet plus de dire en public que ce qu'elle per-

met d'y faire ; & comme on ne peut montrer les hommes que repréſentans toujours, on ne les connoît pas plus dans nos livres que ſur nos théâtres. On aura beau faire & refaire cent fois la vie des Rois, nous n'aurons plus de Suétones *.

Plutarque excelle par ces mêmes détails dans leſquels nous n'oſons plus entrer. Il a une grace inimitable à peindre les grands hommes dans les petites choſes, & il eſt ſi heureux dans le choix de ſes traits, que ſouvent un mot, un ſourire, un geſte lui ſuffit pour caractériſer ſon heros. Avec un mot plaiſant Annibal raſſure ſon armée effrayée, & la fait marcher en riant à la bataille qui lui livra l'Italie : Ageſilas à cheval ſur un bâton, me

* Un ſeul de nos Hiſtoriens qui a imité Tacite dans les grands traits, a oſé imiter Suétone & quelquefois tranſcrire Comines dans les petits, & cela même qui ajoute au prix de ſon Livre, l'a fait critiquer parmi nous.

ſait aimer le vainqueur du grand Roi ; César traverſant un pauvre village & cauſant avec ſes amis, décele ſans y penſer le fourbe qui diſoit ne vouloir qu'être l'égal de Pompée : Alexandre avale une médecine, & ne dit pas un ſeul mot ; c'eſt le plus beau moment de ſa vie : Ariſtide écrit ſon propre nom ſur une coquille, & juſtifie ainſi ſon ſurnom : Philopemen, le manteau bas, coupe du bois dans la cuiſine de ſon hôte. Voilà le veritable art de peindre. La phyſionomie ne ſe montre pas dans les grands traits, ni le caractere dans les grandes actions : c'eſt dans les bagatelles que le naturel ſe découvre. Les choſes publiques ſont ou trop communes ou trop apprêtées, & c'eſt preſque uniquement à celles-ci que la dignité moderne permet à nos auteurs de s'arrêter.

Un des plus grands hommes du ſiécle dernier fut inconteſtablement

M. de Turenne. On a eu le courage de rendre ſa vie intereſſante par de petits détails qui le font connoître & aimer ; mais combien s'eſt-on vu forcé d'en ſupprimer qui l'auroient fait connoître & aimer davantage ! Je n'en citerai qu'un, que je tiens de bon lieu, & que Plutarque n'eût eu garde d'omettre, mais que Ramſai n'eût eu garde d'écrire quand il l'auroit ſu.

Un jour d'été qu'il faiſoit fort chaud, le Vicomte de Turenne en petite veſte blanche & en bonnet étoit à la fenêtre dans ſon antichambre. Un de ſes gens ſurvient, & trompé par l'habillement, le prend pour un aide de cuiſine, avec lequel ce domeſtique étoit familier. Il s'approche doucement par derriere, & d'une main qui n'étoit pas legere lui applique un grand coup ſur les feſſes. L'homme frappé ſe retourne à l'inſtant. Le valet voit en frémiſſant le viſage de ſon maître. Il ſe jette à

genoux tout éperdu. *Monſeigneur, j'ai cru que c'etoit George.... Et quand c'eût été George*, s'écrie Turenne en ſe frottant le derriere; *il ne falloit pas frapper ſi fort*. Voilà donc ce que vous n'oſez dire? miſerables! ſoyez donc à jamais ſans naturel, ſans entrailles: trempez, durciſſez vos cœurs de fer dans votre vile décence: rendez-vous mépriſables à force de dignité. Mais toi, bon jeune homme, qui lis ce trait, & qui ſens avec attendriſſement toute la douceur d'ame qu'il montre, même dans le premier mouvement; lis auſſi les petiteſſes de ce grand homme, dès qu'il étoit queſtion de ſa naiſſance & de ſon nom. Songe que c'eſt le même Turenne qui affectoit de céder par-tout le pas à ſon neveu, afin qu'on vît bien que cet enfant étoit le chef d'une maiſon ſouveraine. Rapproche ces contraſtes, aime la Nature, mépriſe l'opinion, & connois l'homme.

Il y a bien peu de gens en état de concevoir les effets que des lectures, ainsi dirigées, peuvent operer sur l'esprit tout neuf d'un jeune homme. Appesantis sur des livres dès notre enfance, accoutumés à lire sans penser, ce que nous lisons nous frappe d'autant moins, que, portant déjà dans nous-mêmes les passions & les préjugés qui remplissent l'histoire & les vies des hommes, tout ce qu'ils font nous paroît naturel, parce que nous sommes hors de la Nature, & que nous jugeons des autres par nous. Mais qu'on se représente un jeune homme élevé selon mes maximes: Qu'on se figure mon Émile, auquel dix-huit ans de soins assidus n'ont eu pour objet que de conserver un jugement integre & un cœur sain; qu'on se le figure au lever de la toile, jettant, pour la premiere fois, les yeux sur la scène du monde; ou, plutôt, placé derriere

le théatre, voyant les acteurs prendre & poser leurs habits, & comptant les cordes & les poulies dont le grossier prestige abuse les yeux des spectateurs. Bientôt à sa premiere surprise succéderont des mouvemens de honte & de dédain pour son espece ; il s'indignera de voir ainsi tout le genre humain dupe de lui-même, s'avilir à ces jeux d'enfans ; il s'affligera de voir ses freres s'entredéchirer pour des rêves, & se changer en bêtes feroces pour n'avoir pas su se contenter d'être hommes.

Certainement avec les dispositions naturelles de l'éleve, pour peu que le maître apporte de prudence & de choix dans ses lectures, pour peu qu'il le mette sur la voie des réflexions qu'il en doit tirer, cet exercice sera pour lui un cours de philosophie-pratique, meilleur sûrement, & mieux entendu, que toutes les vaines spéculations dont on brouille l'esprit des jeunes gens dans

nos écoles. Qu'après avoir suivi les romanesques projets de Pyrrhus, Cynéas lui demande quel bien réel lui procurera la conquéte du monde, dont il ne puisse jouir dès-à-présent sans tant de tourment ; nous ne voyons-là qu'un bon mot qui passe ; mais Émile y verra une réflexion très-sage qu'il eût faite le premier, & qui ne s'effacera jamais de son esprit, parce qu'elle n'y trouve aucun préjugé contraire qui puisse en empécher l'impression. Quand ensuite en lisant la vie de cet insensé, il trouvera que tous ses grands desseins ont abouti à s'aller faire tuer par la main d'une femme ; au lieu d'admirer cet heroïsme prétendu, que verra-t-il dans tous les exploits d'un si grand capitaine, dans toutes les intrigues d'un si grand politique, si ce n'est autant de pas pour aller chercher cette malheureuse tuile, qui devoit terminer sa vie & ses projets par une mort déshonorante ?

Tous les conquerans n'ont pas été tués ; tous les usurpateurs n'ont pas échoué dans leurs entreprises ; plusieurs paroîtront heureux aux esprits prévenus des opinions vulgaires ; mais celui qui, sans s'arrêter aux apparences, ne juge du bonheur des hommes que par l'état de leurs cœurs, verra leurs miseres dans leurs succès mêmes, il verra leurs desirs & leurs soucis rongeans s'étendre & s'accroître avec leur fortune ; il les verra perdre haleine en avançant, sans jamais parvenir à leurs termes. Il les verra semblables à ces voyageurs inexperimentés, qui, s'engageant pour la premiere fois dans les Alpes, pensent les franchir à chaque montagne, & quand ils sont au sommet, trouvent avec découragement de plus hautes montagnes au-devant d'eux.

Auguste après avoir soumis ses concitoyens, & détruit ses rivaux, régit durant quarante ans le plus grand

empire qui ait existé ; mais tout cet immense pouvoir l'empêchoit-il de frapper les murs de sa tête, & de remplir son vaste palais de ses cris, en redemandant à Varus ses légions exterminées ? Quand il auroit vaincu tous ses ennemis, de quoi lui auroient servi ses vains triomphes, tandis que les peines de toute espece naissoient sans cesse autour de lui, tandis que ses plus chers amis attentoient à sa vie, & qu'il étoit réduit à pleurer la honte ou la mort de tous ses proches ? L'infortuné voulut gouverner le monde, & ne sut pas gouverner sa maison ! Qu'arriva-t-il de cette négligence ? Il vit perir à la fleur de l'âge son neveu, son fils adoptif, son gendre ; son petit-fils fut réduit à manger la bourre de son lit pour prolonger de quelques heures sa miserable vie ; sa fille & sa petite-fille, après l'avoir couvert de leur infamie, moururent, l'une de mi-

fere & de faim dans une isle déserte, l'autre en prison par la main d'un archer. Lui-même enfin, dernier reste de sa malheureuse famille, fut réduit par sa propre femme à ne laisser après lui qu'un monstre pour lui succéder. Tel fut le sort de ce maître du monde, tant célébré pour sa gloire & pour son bonheur : croirai-je qu'un seul de ceux qui les admirent les voulût acquérir au même prix ?

J'ai pris l'ambition pour exemple ; mais le jeu de toutes les passions humaines offre de semblables leçons à qui veut étudier l'Histoire pour se connoître, & se rendre sage aux dépens des morts. Le tems approche où la vie d'Antoine aura, pour le jeune homme, une instruction plus prochaine que celle d'Auguste. Émile ne se reconnoîtra guere dans les étranges objets qui frapperont ses regards durant ces nouvelles études ; mais il saura d'avance

écarter l'illuſion des paſſions avant qu'elles naiſſent, & voyant que de tous les tems elles ont aveuglé les hommes, il ſera prévenu de la maniere dont elles pourront l'aveugler à ſon tour, ſi jamais il s'y livre. Ces leçons, je le ſais, lui ſont mal appropriées; peut-être au beſoin ſeront-elles tardives, inſuffiſantes; mais ſouvenez-vous que ce ne ſont point celles que j'ai voulu tirer de cette étude. En la commençant je me propoſois un autre objet; & ſûrement ſi cet objet eſt mal rempli, ce ſera la faute du maître.

Songez qu'auſſi-tôt que l'amour-propre eſt développé, le *moi* relatif ſe met en jeu ſans ceſſe, & que jamais le jeune homme n'obſerve les autres ſans revenir ſur lui-même & ſe comparer avec eux. Il s'agit donc de ſavoir à quel rang il ſe mettra parmi ſes ſemblables, après les avoir examinés. Je vois à la maniere dont on fait lire l'Hiſ-

toire aux jeunes gens, qu'on les transforme, pour ainsi dire, dans tous les personnages qu'ils voyent; qu'on s'efforce de les faire devenir, tantôt Ciceron, tantôt Trajan, tantôt Alexandre, de les décourager lorsqu'ils rentrent dans eux-mêmes, de donner à chaçun le regret de n'être que soi. Cette méthode a certains avantages dont je ne disconviens pas; mais quant à mon Émile, s'il arrive une seule fois dans ces paralleles qu'il aime mieux être un autre que lui, cet autre fût-il Socrate, fût-il Caton, tout est manqué; celui qui commence à se rendre étranger à lui-même ne tarde pas à s'oublier tout-à-fait.

Ce ne sont point les Philosophes qui connoissent le mieux les hommes; ils ne les voient qu'à travers les préjugés de la philosophie, & je ne sache aucun état où l'on en ait tant. Un Sauvage nous juge plus sainement que ne

fait un Philosophe. Celui-ci sent ses vices, s'indigne des nôtres, & dit en lui-même : nous sommes tous méchans; l'autre nous regarde sans s'émouvoir, & dit : vous êtes des foux. Il a raison, car nul ne fait le mal pour le mal. Mon éleve est ce sauvage, avec cette différence qu'Émile ayant plus réfléchi, plus comparé d'idées, vu nos erreurs de plus près, se tient plus en garde contre lui-même & ne juge que de ce qu'il connoît.

Ce sont nos passions qui nous irritent contre celles de autres; c'est notre interét qui nous fait haïr les méchans; s'ils ne nous faisoient aucun mal, nous aurions pour eux plus de pitié que de haine. Le mal que nous font les méchans, nous fait oublier celui qu'ils se font eux-mêmes. Nous leur pardonnerions plus aisément leurs vices, si nous pouvions connoître combien leur propre cœur les en punit. Nous sen-

rons l'offenſe & nous ne voyons pas le châtiment ; les avantages ſont apparens, la peine eſt interieure. Celui qui croit jouir du fruit de ces vices n'eſt pas moins tourmenté que s'il n'eût point réuſſi ; l'objet eſt changé, l'inquiétude eſt la même : ils ont beau montrer leur fortune & cacher leur cœur, leur conduite le montre en dépit d'eux : mais pour le voir il n'en faut pas avoir un ſemblable.

Les paſſions que nous partageons nous ſéduiſent ; celles qui choquent nos interêts nous révoltent, & par une inconſéquence qui nous vient d'elles, nous blâmons dans les autres ce que nous voudrions imiter. L'averſion & l'illuſion ſont inévitables, quand on eſt forcé de ſouffrir de la part d'autrui le mal qu'on feroit ſi l'on étoit à ſa place.

Que faudroit-il donc pour bien obſerver les hommes ? Un grand interêt

à les connoître, une grande impartialité à les juger : un cœur assez sensible pour concevoir toutes les passions humaines, & assez calme pour ne les pas éprouver. S'il est dans la vie un moment favorable à cette étude, c'est celui que j'ai choisi pour Émile ; plus tôt ils lui eussent été étrangers, plus tard il leur eût été semblable. L'opinion dont il voit le jeu n'a point encore acquis sur lui d'empire. Les passions dont il sent l'effet, n'ont point agité son cœur. Il est homme, il s'intéresse à ses freres ; il est équitable, il juge ses pairs. Or sûrement s'il les juge bien, il ne voudra être à la place d'aucun d'eux ; car le but de tous les tourmens qu'ils se donnent étant fondé sur des préjugés qu'il n'a pas, lui paroît un but en l'air. Pour lui, tout ce qu'il desire est à sa portée. De qui dépendroit-il, se suffisant à lui-même, & libre de préjugés ? Il a des bras, des

la ſanté *, de la moderation, peu de beſoins, & de quoi les ſatisfaire. Nourri dans la plus abſolue liberté, le plus grand des maux qu'il conçoit eſt la ſervitude. Il plaint ces miſerables Rois eſclaves de tout ce qui leur obéit; il plaint ces faux ſages enchaînés à leur vaine réputation; il plaint ces riches ſots, martyrs de leur faſte; il plaint ces voluptueux de parade, qui livrent leur vie entiere à l'ennui, pour paroître avoir du plaiſir. Il plaindroit l'ennemi qui lui feroit du mal à lui-même, car dans ſes méchancetés il verroit ſa miſere. Il ſe diroit; en ſe donnant le beſoin de me nuire, cet homme a fait dépendre ſon ſort du mien.

Encore un pas, & nous touchons

* Je crois pouvoir compter hardiment la ſanté & la bonne conſtitution au nombre des avantages acquis par ſon éducation; ou plutôt au nombre des dons de la Nature que ſon éducation lui a conſervés.

au but. L'amour-propre eſt un inſtrument utile, mais dangereux; ſouvent il bleſſe la main qui s'en ſert, & fait rarement du bien ſans mal. Émile en conſiderant ſon rang dans l'eſpece humaine & s'y voyant ſi heureuſement placé, ſera tenté de faire honneur à ſa raiſon de l'ouvrage de la vôtre, & d'attribuer à ſon mérite l'effet de ſon bonheur. Il ſe dira, je ſuis ſage & les hommes ſont foux. En les plaignant il les mépriſera, en ſe félicitant il s'eſtimera davantage, & ſe ſentant plus heureux qu'eux, il ſe croira plus digne de l'être. Voilà l'erreur la plus à craindre, parce qu'elle eſt la plus difficile à détruire. S'il reſtoit dans cet état, il auroit peu gagné à tous nos ſoins; & s'il falloit opter, je ne ſais ſi je n'aimerois pas mieux encore l'illuſion des préjugés que celle de l'orgueil.

Les grands hommes ne s'abuſent point ſur leur ſuperiorité; ils la voient,

la ſentent, & n'en ſont pas moins modeſtes. Plus ils ont, plus ils connoiſſent tout ce qui leur manque. Ils ſont moins vains de leur élevation ſur nous, qu'humiliés du ſentiment de leur miſere, & dans les biens excluſifs qu'ils poſſédent, ils ſont trop ſenſés pour tirer vanité d'un don qu'ils ne ſe ſont pas fait. L'homme de bien peut être fier de ſa vertu, parce qu'elle eſt à lui; mais de quoi l'homme d'eſprit eſt-il fier? Qu'a fait Racine, pour n'être pas Pradon? qu'a fait Boileau, pour n'être pas Cotin?

Ici c'eſt toute autre choſe encore. Reſtons toujours dans l'ordre commun. Je n'ai ſuppoſé dans mon éleve ni un génie tranſcendant, ni un entendement bouché. Je l'ai choiſi parmi les eſprits vulgaires, pour montrer ce que peut l'éducation ſur l'homme. Tous les cas rares ſont hors de régles. Quand donc en conſéquence

de mes ſoins, Émile préfere ſa maniere d'être, de voir, de ſentir à celle des autres hommes, Émile a raiſon. Mais quand il ſe croit pour cela d'une nature plus excellente, & plus heureuſement né qu'eux, Émile a tort. Il ſe trompe, il faut le détromper, ou plutôt prévenir l'erreur, de peur qu'il ne ſoit trop tard enſuite pour la détruire.

Il n'y a point de folie dont on ne puiſſe déſabuſer un homme qui n'eſt pas fou, hors la vanité ; pour celle-ci, rien n'en guérit que l'experience, ſi toutesfois quelque choſe en peut guérir ; à ſa naiſſance au moins on peut l'empêcher de croître. N'allez donc pas vous perdre en beaux raiſonnemens, pour prouver à l'adoleſcent qu'il eſt homme comme les autres & ſujet aux mêmes foibleſſes. Faites-le lui ſentir ou jamais il ne le ſaura. C'eſt encore ici un cas d'exception à mes propres régles ; c'eſt le cas

d'exposer volontairement mon éleve à tous les accidens qui peuvent lui prouver qu'il n'est pas plus sage que nous. L'aventure du Bateleur seroit répétée en mille manieres ; je laisserois aux flatteurs prendre tout leur avantage avec lui ; si des étourdis l'entraînoient dans quelque extravagance, je lui en laisserois courir le danger ; si des filoux l'attaquoient au jeu, je le leur livrerois pour en faire leur dupe * ; je le laisserois en-

* Au reste, notre éleve donnera peu dans ce piége, lui que tant d'amusemens environnent, lui qui ne s'ennuya de sa vie, & qui sait à peine à quoi sert l'argent. Les deux mobiles avec lesquels on conduit les enfans étant l'interêt & la vanité, ces deux mêmes mobiles servent aux courtisanes & aux escrocs pour s'emparer d'eux dans la suite. Quand vous voyez exciter leur avidité par des prix, par des récompenses, quand vous les voyez applaudir à dix ans dans un acte public au Collége, vous voyez comment on leur fera laisser à vingt leur bourse dans un brelan & leur santé dans un mauvais lieu. Il y a toujours à parier que le plus savant de sa classe deviendra le plus joueur & le plus débauché. Or les moyens dont on n'usa point dans l'enfance n'ont point dans la jeunesse le même

censer, plumer, dévaliser par eux; & quand, l'ayant mis à sec, ils finiroient par se moquer de lui, je les remercierois encore, en sa présence, des leçons qu'ils ont bien voulu lui donner. Les seuls piéges dont je le garantirois avec soin, seroient ceux des Courtisanes. Les seuls ménagemens que j'aurois pour lui, seroient de partager tous les dangers que je lui laisserois courir, & tous les affronts que je lui laisserois recevoir. J'endurerois tout en silence, sans plainte, sans reproche, sans jamais lui en dire un seul mot; & soyez sûr qu'avec cette discrétion bien soutenue, tout ce qu'il m'aura vu souffrir pour lui, fera plus d'impression sur son cœur, que ce qu'il aura souffert lui-même.

---

abus. Mais on doit se souvenir qu'ici ma constante maxime est de mettre par-tout la chose au pis. Je cherche d'abord à prévenir le vice, & puis je le suppose, afin d'y remédier.

Je ne puis m'empêcher de relever ici la fausse dignité des gouverneurs qui, pour jouer sotement les sages, rabaissent leurs éleves, affectent de les traiter toujours en enfans, & de se distinguer toujours d'eux dans tout ce qu'ils leur font faire. Loin de ravaler ainsi leurs jeunes courages, n'épargnez rien pour leur élever l'ame; faites-en vos égaux afin qu'ils le deviennent, & s'ils ne peuvent encore s'élever à vous, descendez à eux sans honte, sans scrupule. Songez que votre honneur n'est plus dans vous, mais dans votre éleve; partagez ses fautes pour l'en corriger; chargez-vous de sa honte pour l'effacer: imitez ce brave Romain qui, voyant fuir son armée & ne pouvant la rallier, se mit à fuir à la tête de ses soldats, en criant: *ils ne fuyent pas, ils suivent leur capitaine.* Fut-il déshonoré pour cela? tant s'en faut: en sacrifiant ainsi sa gloire il l'augmen-

ta. La force du devoir, la beauté de la vertu entraînent malgré nous nos suffrages & renversent nos insensés préjugés. Si je recevois un soufflet en remplissant mes fonctions auprès d'Émile, loin de me venger de ce soufflet, j'irois par-tout m'en vanter, & je doute qu'il y eût dans le monde un homme assez vil pour ne pas m'en respecter davantage.

Ce n'est pas que l'éleve doive supposer dans le maître des lumieres aussi bornées que les siennes, & la même facilité à se laisser séduire. Cette opinion est bonne pour un enfant qui ne sachant rien voir, rien comparer, met tout le monde à sa portée, & ne donne sa confiance qu'à ceux qui savent s'y mettre en effet. Mais un jeune homme de l'âge d'Émile, & aussi sensé que lui, n'est plus assez sot pour prendre ainsi le change, & il ne seroit pas bon qu'il le prît. La confiance qu'il doit

avoir en ſon gouverneur eſt d'une autre eſpece ; elle doit porter ſur l'autorité de la raiſon, ſur la ſuperiorité des lumieres, ſur les avantages que le jeune homme eſt en état de connoître, & dont il ſent l'utilité pour lui. Une longue experience l'a convaincu qu'il eſt aimé de ſon conducteur ; que ce conducteur eſt un homme ſage, éclairé, qui, voulant ſon bonheur, ſait ce qui peut le lui procurer. Il doit ſavoir que, pour ſon propre interêt, il lui convient d'écouter ſes avis. Or ſi le maître ſe laiſſoit tromper comme le diſciple, il perdroit le droit d'en exiger de la déference & de lui donner des leçons. Encore moins l'éleve doit-il ſuppoſer que le maître le laiſſe, à deſſein, tomber dans des piéges, & tend des embuches à ſa ſimplicité. Que faut-il donc faire pour éviter à la fois ces deux inconvéniens ? Ce qu'il y a de meilleur & de plus naturel,

être ſimple & vrai comme lui, l'avertir des perils auxquels il s'expoſe, les lui montrer clairement, ſenſiblement, mais ſans exageration, ſans humeur, ſans pédanteſque étalage; ſur-tout ſans lui donner vos avis pour des ordres, juſqu'à ce qu'ils le ſoient devenus, & que ce ton imperieux ſoit abſolument néceſſaire. S'obſtine-t-il après cela, comme il ſera très-ſouvent? Alors ne lui dites plus rien; laiſſez-le en liberté, ſuivez-le, imitez-le, & cela gaiment, franchement; livrez-vous, amuſez-vous autant que lui, s'il eſt poſſible. Si les conſéquences deviennent trop fortes, vous êtes toujours-là pour les arrêter; & cependant combien le jeune homme, témoin de votre prévoyance & de votre complaiſance, ne doit-il pas être à la fois frappé de l'une & touché de l'autre? Toutes ſes fautes ſont autant de liens qu'il vous fournit pour le retenir au beſoin. Or ce qui fait ici

le plus grand art du maître, c'eſt d'amener les occaſions & de diriger les exhortations, de maniere qu'il ſache d'avance quand le jeune homme cédera & quand il s'obſtinera, afin de l'environner par-tout des leçons de l'experience, ſans jamais l'expoſer à de trop grands dangers.

Avertiſſez-le de ſes fautes avant qu'il y tombe; quand il y eſt tombé ne les lui reprochez point, vous ne feriez qu'enflammer & mutiner ſon amour-propre. Une leçon qui révolte ne profite pas. Je ne connois rien de plus inepte que ce mot: *Je vous l'avois bien dit.* Le meilleur moyen de faire qu'il ſe ſouviènne de ce qu'on lui a dit, eſt de paroître l'avoir oublié. Tout au contraire, quand vous le verrez honteux de ne vous avoir pas cru, effacez doucement cette humiliation par de bonnes paroles. Il s'affectionera ſûrement à vous, en voyant que vous vous

oubliez pour lui, & qu'au lieu d'achever de l'écraſer, vous le conſolez. Mais ſi à ſon chagrin vous ajoutez des reproches, il vous prendra en haine, & ſe fera une loi de ne vous plus écouter, comme pour vous prouver qu'il ne penſe pas comme vous ſur l'importance de vos avis.

Le tour de vos conſolations peut encore étre pour lui une inſtruction d'autant plus utile, qu'il ne s'en défiera pas. En lui diſant, je ſuppoſe, que mille autres font les mêmes fautes, vous le mettez loin de ſon compte, vous le corrigez en ne paroiſſant que le plaindre : car pour celui qui croit valoir mieux que les autres hommes, c'eſt une excuſe bien mortifiante que de ſe conſoler par leur exemple ; c'eſt concevoir que le plus qu'il peut prétendre, eſt qu'ils ne valent pas mieux que lui.

Le tems des fautes eſt celui des

fables. En censurant le coupable sous un masque étranger, on l'instruit sans l'offenser ; & il comprend alors que l'apologue n'est pas un mensonge, par la verité dont il se fait l'application. L'enfant qu'on n'a jamais trompé par des louanges, n'entend rien à la fable que j'ai ci-devant examinée ; mais l'étourdi qui vient d'être la dupe d'un flatteur, conçoit à merveille que le corbeau n'étoit qu'un sot. Ainsi d'un fait il tire une maxime ; & l'experience, qu'il eût bientôt oubliée, se grave, au moyen de la fable, dans son jugement. Il n'y a point de connoissance morale qu'on ne puisse acquérir par l'experience d'autrui ou par la sienne. Dans les cas où cette experience est dangereuse, au lieu de la faire soi-même, on tire sa leçon de l'Histoire. Quand l'épreuve est sans conséquence, il est bon que le jeune homme y reste exposé ; puis, au moyen de l'apologue,

on rédige en maximes les cas particuliers qui lui ſont connus.

Je n'entends pas pourtant que ces maximes doivent être développées ni même énoncées. Rien n'eſt ſi vain, ſi mal entendu, que la morale par laquelle on termine la plupart des fables; comme ſi cette morale n'étoit pas ou ne devoit pas être étendue dans la fable même, de maniere à la rendre ſenſible au Lecteur. Pourquoi donc, en ajoutant cette morale à la fin, lui ôter le plaiſir de la trouver de ſon chef. Le talent d'inſtruire eſt de faire que le diſciple ſe plaiſe à l'inſtruction. Or, pour qu'il s'y plaiſe, il ne faut pas que ſon eſprit reſte tellement paſſif à tout ce que vous lui dites, qu'il n'ait abſolument rien à faire pour vous entendre. Il faut que l'amour-propre du maître laiſſe toujours quelque priſe au ſien; il faut qu'il ſe puiſſe dire; je conçois, je pénetre, j'agis, je m'inſtruis.

Une des choſes qui rendent ennuyeux le pantalon de la Comédie italienne, eſt le ſoin qu'il prend toujours d'interpréter au parterre des platiſes qu'on n'entend déjà que trop. Je ne veux point qu'un gouverneur ſoit pantalon, encore moins un Auteur. Il faut toujours ſe faire entendre; mais il ne faut pas toujours tout dire : celui qui dit tout dit peu de choſes, car à la fin on ne l'écoute plus. Que ſignifient ces quatre vers que la Fontaine ajoute à la fable de la grenouille qui s'enfle? A-t-il peur qu'on ne l'ait pas compris? A-t-il beſoin, ce grand peintre, d'écrire les noms au-deſſous des objets qu'il peint? Loin de géneraliſer par-là ſa morale, il la particulariſe, il la reſtreint, en quelque ſorte, aux exemples cités, & empêche qu'on ne l'applique à d'autres. Je voudrois qu'avant de mettre les fables de cet Auteur inimitable entre les mains d'un jeune homme, on en re-

tranchât toutes ces conclusions, par lesquelles il prend la peine d'expliquer ce qu'il vient de dire aussi clairement qu'agréablement. Si votre éleve n'entend la fable qu'à l'aide de l'explication, soyez sûr qu'il ne l'entendra pas même ainsi.

Il importeroit encore de donner à ces fables un ordre plus didactique & plus conforme au progrès des sentimens & des lumieres du jeune adolescent. Conçoit-on rien de moins raisonnable que d'aller suivre exactement l'ordre numerique du livre, sans égard au besoin ni à l'occasion? D'abord le corbeau, puis la cigale, puis la grenouille, puis les deux mulets, &c. J'ai sur le cœur ces deux mulets, parce que je me souviens d'avoir vû un enfant élevé pour la finance, & qu'on étourdissoit de l'emploi qu'il alloit remplir, lire cette fable, l'apprendre, la dire, la redire cent & cent

fois, ſans en tirer jamais la moindre objection contre le métier auquel il étoit deſtiné. Non-ſeulement je n'ai jamais vû d'enfans faire aucune application ſolide des fables qu'ils apprenoient; mais je n'ai jamais vû que perſonne ſe souciât de leur faire faire cette application. Le prétexte de cette étude eſt l'inſtruction morale; mais le veritable objet de la mere & de l'enfant, n'eſt que d'occuper de lui toute une compagnie tandis qu'il récite ſes fables: auſſi les oublie-t-il toutes en grandiſſant, lorſqu'il n'eſt plus queſtion de les réciter, mais d'en profiter. Encore une fois, il n'appartient qu'aux hommes de s'inſtruire dans les fables, & voici pour Émile le tems de commencer.

Je montre de loin, car je ne veux pas non plus tout dire, les routes qui détournent de la bonne, afin qu'on apprenne à les éviter. Je crois qu'en ſui-

vant celle que j'ai marquée, votre éleve achetera la connoiſſance des hommes & de ſoi-même au meilleur marché qu'il eſt poſſible, que vous le mettrez au point de contempler les jeux de la fortune ſans envier le ſort de ſes favoris, & d'être content de lui ſans ſe croire plus ſage que les autres. Vous avez auſſi commencé à le rendre acteur pour le rendre ſpectateur, il faut achever; car du parterre on voit les objets tels qu'ils paroiſſent; mais de la ſcène on les voit tels qu'ils ſont. Pour embraſſer le tout il faut ſe mettre dans le point de vue; il faut approcher pour voir les détails. Mais à quel titre un jeune homme entrera-t-il dans les affaires du monde? Quel droit a-t-il d'être initié dans ces miſteres ténébreux? Des intrigues de plaiſir bornent les interêts de ſon âge; il ne diſpoſe encore que de lui-même, c'eſt comme s'il ne diſpoſoit de rien. L'homme eſt la plus vile des marchan-

diſes ; & parmi nos importans droits de propriété, celui de la perſonne eſt toujours le moindre de tous.

Quand je vois que dans l'âge de la plus grande activité l'on borne les jeunes gens à des études purement ſpéculatives, & qu'après, ſans la moindre experience, ils ſont tout d'un coup jettés dans le monde & dans les affaires, je trouve qu'on ne choque pas moins la raiſon que la Nature, & je ne ſuis plus ſurpris que ſi peu de gens ſachent ſe conduire. Par quel bizarre tour d'eſprit nous apprend-on tant de choſes inutiles, tandis que l'art d'agir eſt compté pour rien? On prétend nous former pour la ſociété, & l'on nous inſtruit comme ſi chacun de nous devoit paſſer ſa vie à penſer ſeul dans ſa cellule, ou à traiter des ſujets en l'air avec des indifferens. Vous croyez apprendre à vivre à vos enfans, en leur enſeignant certaines contorſions

du corps & certaines formules de paroles qui ne signifient rien. Moi aussi, j'ai appris à vivre à mon Émile, car je lui ai appris à vivre avec lui-même, & de plus à savoir gagner son pain : mais ce n'est pas assez. Pour vivre dans le monde il faut savoir traiter avec les hommes, il faut connoître les instrumens qui donnent prise sur eux ; il faut calculer l'action & réaction de l'interet particulier dans la société civile, & prévoir si juste les événemens, qu'on soit rarement trompé dans ses entreprises, ou qu'on ait du moins toujours pris les meilleurs moyens pour réussir. Les loix ne permettent pas aux jeunes gens de faire leurs propres affaires & de disposer de leur propre bien ; mais que leur serviroient ces précautions, si, jusqu'à l'âge prescrit, ils ne pouvoient acquérir aucune experience ? Ils n'auroient rien gagné d'attendre, & seroient tout aussi neufs

à vingt-cinq ans qu'à quinze. Sans doute, il faut empêcher qu'un jeune homme, aveuglé par ſon ignorance ou trompé par ſes paſſions, ne ſe faſſe du mal à lui-même; mais à tout âge il eſt permis d'être bienfaiſant, à tout âge on peut protéger, ſous la direction d'un homme ſage, les malheureux qui n'ont beſoin que d'appui.

Les nourrices, les meres s'attachent aux enfans par les ſoins qu'elles leur rendent; l'exercice des vertus ſociales porte au fond des cœurs l'amour de l'humanité; c'eſt en faiſant le bien qu'on devient bon, je ne connois point de pratique plus ſûre. Occupez votre éleve à toutes les bonnes actions qui ſont à ſa portée; que l'interêt des indigens ſoit toujours le ſien; qu'il ne les aſſiſte pas ſeulement de ſa bourſe, mais de ſes ſoins; qu'il les ſerve, qu'il les protége, qu'il leur conſacre ſa perſonne & ſon tems; qu'il ſe faſſe leur hom-

me d'affaires, il ne remplira de ſa vie un ſi noble emploi. Combien d'opprimés, qu'on n'eût jamais écoutés, obtiendront juſtice, quand il la demandera pour eux avec cette intrépide fermeté que donne l'exercice de la vertu; quand il forcera les portes des Grands & des riches; quand il ira, s'il le faut, juſqu'aux pieds du Trône faire entendre la voix des infortunés, à qui tous les abords ſont fermés par leur miſere, & que la crainte d'être punis des maux qu'on leur fait, empêche même d'oſer s'en plaindre.

Mais ferons-nous d'Émile un chevalier errant, un redreſſeur des torts, un paladin? Ira-t-il s'ingerer dans les affaires publiques, faire le ſage & le défenſeur des loix chez les Grands, chez les Magiſtrats, chez le Prince, faire le ſolliciteur chez les Juges & l'Avocat dans les tribunaux? Je ne ſais rien de tout cela. Les noms badins

& ridicules ne changent rien à la nature des choses. Il fera tout ce qu'il sait être utile & bon. Il ne fera rien de plus, & il sait que rien n'est utile & bon pour lui, de ce qui ne convient pas à son âge. Il sait que son premier devoir est envers lui-même, que les jeunes gens doivent se défier d'eux, être circonspects dans leur conduite, respectueux devant les gens plus âgés, retenus & discrets à parler sans sujet, modestes dans les choses indifferentes, mais hardis à bien faire & courageux à dire la verité. Tels étoient ces illustres Romains, qui, avant d'être admis dans les charges, passoient leur jeunesse à poursuivre le crime & à défendre l'innocence, sans autre interêt que celui de s'instruire, en servant la justice & protégeant les bonnes mœurs.

Émile n'aime ni le bruit, ni les querelles, non-seulement entre les hom-

mes *, pas même entre les animaux.

* Mais si on lui cherche querelle à lui-même, comment se conduira-t-il? je réponds qu'il n'aura jamais de querelle, qu'il ne s'y prêtera jamais assez pour en avoir. Mais enfin poursuivra-t-on, qui est-ce qui est à l'abri d'un soufflet ou d'un démenti de la part d'un brutal, d'un ivrogne ou d'un brave coquin, qui pour avoir le plaisir de tuer son homme, commence par le déshonorer? C'est autre chose; il ne faut point que l'honneur des citoyens ni leur vie soit à la merci d'un brutal, d'un ivrogne ou d'un brave coquin, & l'on ne peut pas plus se préserver d'un pareil accident que de la chute d'une tuile. Un soufflet & un démenti reçu & enduré ont des effets civils, que nulle sagesse ne peut prévenir & dont nul Tribunal ne peut venger l'offensé. L'insuffisance des Loix lui rend donc en cela son indépendance; il est alors seul Magistrat, seul Juge entre l'offenseur & lui: il est seul interpréte & Ministre de la Loi Naturelle, il se doit justice & peut seul se la rendre, & il n'y a sur la terre nul gouvernement assez insensé pour le punir de se l'être faite en pareil cas. Je ne dis pas qu'il doive s'aller battre, c'est une extravagance; je dis qu'il se doit justice & qu'il en est le seul dispensateur. Sans tant de vains Édits contre les duels, si j'étois Souverain je réponds qu'il n'y auroit jamais ni soufflet, ni démenti donné dans mes Etats, & cela par un moyen fort simple dont les Tribunaux ne se mêleroient point. Quoiqu'il en soit, Émile sait en pareil cas la justice qu'il se doit à lui-même, & l'exemple qu'il doit à la sûreté des gens d'honneur. Il ne dépend pas de l'homme le plus ferme d'empêcher qu'on ne l'insulte, mais il dépend de lui d'empêcher qu'on ne se vante long-tems de l'avoir insulté.

Il n'excita jamais deux chiens à se battre; jamais il ne fit poursuivre un chat par un chien. Cet esprit de paix est un effet de son éducation, qui, n'ayant point fomenté l'amour-propre & la haute opinion de lui-même, l'a détourné de chercher ses plaisirs dans la domination, & dans le malheur d'autrui. Il souffre quand il voit souffrir; c'est un sentiment naturel. Ce qui fait qu'un jeune homme s'endurcit & se complaît à voir tourmenter un être sensible, c'est quand un retour de vanité le fait se regarder comme exempt des mêmes peines par sa sagesse ou par sa superiorité. Celui qu'on a garanti de ce tour d'esprit, ne sauroit tomber dans le vice qui en est l'ouvrage. Émile aime donc la paix. L'image du bonheur le flatte; & quand il peut contribuer à le produire, c'est un moyen de plus de le partager. Je n'ai pas supposé, qu'en voyant des malheureux, il

n'auroit pour eux que cette pitié ſterile & cruelle, qui ſe contente de plaindre les maux qu'elle peut guerir. Sa bienfaiſance active lui donne bientôt des lumieres, qu'avec un cœur plus dur il n'eût point acquiſes, ou qu'il eût acquiſes beaucoup plus tard. S'il voit régner la diſcorde entre ſes camarades, il cherche à les réconcilier : s'il voit des affligés, il s'informe du ſujet de leurs peines : s'il voit deux hommes ſe haïr, il veut connoître la cauſe de leur inimitié : s'il voit un opprimé gémir des vexations du puiſſant & du riche, il cherche de quelles manœuvres ſe couvrent ces vexations ; & dans l'interêt qu'il prend à tous les miſerables, les moyens de finir leurs maux ne ſont jamais indifferens pour lui. Qu'avons-nous donc à faire pour tirer parti de ces diſpoſitions d'une maniere convenable à ſon âge ? De régler ſes ſoins & ſes connoiſſances, & d'em-

ployer son zele à les augmenter.

Je ne me lasse point de le redire : mettez toutes les leçons des jeunes gens en actions plutôt qu'en discours. Qu'ils n'apprennent rien dans les livres de ce que l'experience peut leur enseigner. Quel extravagant projet de les exercer à parler sans sujet de rien dire ; de croire leur faire sentir, sur les bancs d'un Collége, l'énergie du langage des passions, & toute la force de l'art de persuader, sans interêt de rien persuader à personne ! Tous les préceptes de la Rhétorique ne semblent qu'un pur verbiage à quiconque n'en sent pas l'usage pour son profit. Qu'importe à un écolier de savoir comment s'y prit Annibal pour déterminer ses soldats à passer les Alpes ? Si au lieu de ces magnifiques harangues vous lui disiez comment il doit s'y prendre pour porter son Préfet à lui donner congé, soyez sûr qu'il seroit plus attentif à vos régles.

Si je voulois enſeigner la Rhétorique à un jeune homme, dont toutes les paſſions fuſſent déjà développées, je lui préſenterois ſans ceſſe des objets propres à flatter ces paſſions, & j'examinerois avec lui quel langage il doit tenir aux autres hommes, pour les engager à favoriſer ſes deſirs. Mais mon Émile n'eſt pas dans une ſituation ſi avantageuſe à l'art oratoire. Borné preſque au ſeul néceſſaire phyſique, il a moins beſoin des autres que les autres n'ont beſoin de lui; & n'ayant rien à leur demander pour lui-même, ce qu'il veut leur perſuader ne le touche pas d'aſſez près pour l'émouvoir exceſſivement. Il ſuit de-là qu'en général il doit avoir un langage ſimple & peu figuré. Il parle ordinairement au propre, & ſeulement pour être entendu. Il eſt peu ſentencieux, parce qu'il n'a pas appris à géneraliſer ſes idées; il a peu d'images parce qu'il eſt rarement paſſionné.

Ce n'eſt pas pourtant qu'il ſoit tout-à-fait flegmatique & froid. Ni ſon âge, ni ſes mœurs, ni ſes goûts ne le permettent. Dans le feu de l'adoleſcence, les eſprits vivifians retenus & cohobés dans ſon ſang portent à ſon jeune cœur une chaleur qui brille dans ſes regards, qu'on ſent dans ſes diſcours, qu'on voit dans ſes actions. Son langage a pris de l'accent & quelquefois de la véhemence. Le noble ſentiment qui l'inſpire lui donne de la force & de l'élevation; pénétré du tendre amour de l'humanité, il tranſmet en parlant les mouvemens de ſon ame; ſa génereuſe franchiſe a je ne ſais quoi de plus enchanteur que l'artificieuſe éloquence des autres, ou plutôt lui ſeul eſt veritablement éloquent, puiſqu'il n'a qu'à montrer ce qu'il ſent pour le communiquer à ceux qui l'écoutent.

Plus j'y penſe, plus je trouve qu'en

mettant ainsi la bienfaisance en action & tirant de nos bons ou mauvais succès des réflexions sur leurs causes, il y a peu de connoissances utiles qu'on ne puisse cultiver dans l'esprit d'un jeune homme, & qu'avec tout le vrai savoir qu'on peut acquérir dans les Colléges, il acquerra de plus une science plus importante encore, qui est l'application de cet acquis aux usages de la vie. Il n'est pas possible que, prenant tant d'interêt à ses semblables, il n'apprenne de bonne heure à peser & apprécier leurs actions, leurs goûts, leurs plaisirs, & à donner en géneral une plus juste valeur à ce qui peut contribuer ou nuire au bonheur des hommes, que ceux qui, ne s'intéressant à personne, ne font jamais rien pour autrui. Ceux qui ne traitent jamais que leurs propres affaires, se passionnent trop pour juger sainement des choses. Rapportant tout à eux seuls & réglant sur

leur ſeul interêt les idées du bien & du mal, ils ſe rempliſſent l'eſprit de mille préjugés ridicules, & dans tout ce qui porte atteinte à leur moindre avantage, ils voyent auſſi-tôt le bouleverſement de tout l'univers.

Étendons l'amour-propre ſur les autres êtres, nous le transformerons en vertu, & il n'y a point de cœur d'homme dans lequel cette vertu n'ait ſa racine. Moins l'objet de nos ſoins tient immédiatement à nous-même, moins l'illuſion de l'interêt particulier eſt à craindre, plus on géneraliſe cet interêt, plus il devient équitable, & l'amour du genre humain n'eſt autre choſe en nous que l'amour de la juſtice. Voulons-nous donc qu'Émile aime la verité, voulons-nous qu'il la connoiſſe? Dans les affaires tenons-le toujours loin de lui. Plus ſes ſoins ſeront conſacrés au bonheur d'autrui, plus ils ſeront éclairés & ſages, & moins il ſe trompera ſur ce

qui eſt bien ou mal : mais ne ſouffrons jamais en lui de préference aveugle, fondée uniquement ſur des acceptions de perſonnes ou ſur d'injuſtes préventions. Et pourquoi nuiroit-il à l'un pour ſervir l'autre ? Peu lui importe à qui tombe un plus grand bonheur en partage, pourvu qu'il concourre au plus grand bonheur de tous : c'eſt-là le premier interêt du ſage, après l'interêt privé ; car chacun eſt partie de ſon eſpece, & non d'un autre individu.

Pour empêcher la pitié de dégénerer en foibleſſe, il faut donc la généraliſer, & l'étendre ſur tout le genre humain. Alors on ne s'y livre qu'autant qu'elle eſt d'accord avec la juſtice, parce que de toutes les vertus, la juſtice eſt celle qui concourt le plus au bien commun des hommes. Il faut par raiſon, par amour pour nous, avoir pitié de notre eſpece encore plus que de notre prochain, & c'eſt une

très-grande cruauté envers les hommes que la pitié pour les méchans.

Au reste il faut se souvenir que tous ces moyens par lesquels je jette ainsi mon éleve hors de lui-même ont cependant toujours un rapport direct à lui ; puisque non-seulement il en résulte une jouissance interieure, mais qu'en le rendant bienfaisant au profit des autres, je travaille à sa propre instruction.

J'ai d'abord donné les moyens, & maintenant j'en montre l'effet. Quelles grandes vues je vois s'arranger peu-à-peu dans sa tête ! Quels sentimens sublimes étouffent dans son cœur le germe des petites passions! Quelle netteté de judiciaire ! Quelle justesse de raison je vois se former en lui de ses penchans cultivés, de l'experience qui concentre les vœux d'une ame grande dans l'étroite borne des possibles & fait qu'un homme superieur aux autres, ne

pouvant les élever à sa mesure, sait s'abbaisser à la leur! Les vrais principes du juste, les vrais modeles du beau, tous les rapports moraux des êtres, toutes les idées de l'ordre se gravent dans son entendement; il voit la place de chaque chose & la cause qui l'en écarte; il voit ce qui peut faire le bien & ce qui l'empêche. Sans avoir éprouvé les passions humaines il connoît leurs illusions & leur jeu.

J'avance attiré par la force des choses, mais sans m'en imposer sur les jugemens des Lecteurs. Depuis long-tems il me voyent dans le pays des chimeres; moi je les vois toujours dans le pays des préjugés. En m'écartant si fort des opinions vulgaires, je ne cesse de les avoir présentes à mon esprit; je les examine, je les médite, non pour les suivre ni pour les fuir, mais pour les peser à la balance du raisonnement. Toutes les fois qu'il me

ſorce à m'écarter d'elles, inſtruit par l'experience, je me tiens déjà pour dit qu'ils ne m'imiteront pas; je ſais que s'obſtinant à n'imaginer que ce qu'ils voyent, ils prendront le jeune homme que je figure pour un être imaginaire & fantaſtique, parce qu'il differe de ceux auxquels ils le comparent; ſans ſonger qu'il faut bien qu'il en differe, puiſqu'élevé tout differemment, affecté de ſentimens tout contraires, inſtruit tout autrement qu'eux, il ſeroit beaucoup plus ſurprenant qu'il leur reſſemblât que d'être tel que je le ſuppoſe. Ce n'eſt pas l'homme de l'homme, c'eſt l'homme de la Nature. Aſſurément il doit être fort étranger à leurs yeux.

En commençant cet ouvrage, je ne ſuppoſois rien que tout le monde ne pût obſerver ainſi que moi, parce qu'il eſt un point, ſavoir la naiſſance de l'homme, duquel nous partons tous

également ; mais plus nous avançons, moi pour cultiver la Nature, & vous pour la dépraver, plus nous nous éloignons les uns des autres. Mon éleve à six ans differoit peu des vôtres que vous n'aviez pas eu le tems de défigurer ; maintenant ils n'ont plus rien de semblable, & l'âge de l'homme-fait dont il approche, doit le montrer sous une forme absolument differente, si je n'ai pas perdu tous mes soins. La quantité d'acquis est peut-être assez égale de part & d'autre ; mais les choses acquises ne se ressemblent point. Vous êtes étonnez de trouver à l'un des sentimens sublimes dont les autres n'ont pas le moindre germe ; mais considerez aussi que ceux-ci sont déjà tous Philosophes & Théologiens, avant qu'Émile sache ce que c'est que philosophie & qu'il ait même entendu parler de Dieu.

Si donc on venoit me dire : rien de ce que vous supposez n'existe ; les jeu-

nes gens ne ſont point faits ainſi ; ils ont telle ou telle paſſion ; ils ſont ceci ou cela ; c'eſt comme ſi l'on nioit que jamais poirier fût un grand arbre, parce qu'on n'en voit que de nains dans nos jardins.

Je prie ces juges ſi prompts à la cenſure de conſiderer que ce qu'ils diſent-là je le ſais tout auſſi bien qu'eux, que j'y ai probablement réfléchi plus longtems, & que n'ayant nul interêt à leur en impoſer, j'ai droit d'exiger qu'ils ſe donnent au moins le tems de chercher en quoi je me trompe : qu'ils examinent bien la conſtitution de l'homme, qu'ils ſuivent les premiers dévelopemens du cœur dans telle ou telle circonſtance, afin de voir combien un individu peut differer d'un autre par la force de l'éducation, qu'enſuite ils comparent la mienne aux effets que je lui donne, & qu'ils diſent en quoi j'ai mal raiſonné; je n'aurai rien à répondre.

Ce qui me rend plus affirmatif, & je crois plus excuſable de l'être, c'eſt qu'au lieu de me livrer à l'eſprit de ſyſtême, je donne le moins qu'il eſt poſſible au raiſonnement, & ne me fie qu'à l'obſervation. Je ne me fonde point ſur ce que j'ai imaginé, mais ſur ce que j'ai vû. Il eſt vrai que je n'ai pas renfermé mes experiences dans l'enceinte des murs d'une ville, ni dans un ſeul ordre de gens: mais après avoir comparé tout autant de rangs & de peuples que j'en ai pu voir dans une vie paſſée à les obſerver, j'ai retranché, comme artificiel, ce qui étoit d'un peuple & non pas d'un autre, d'un état & non pas d'un autre; & n'ai regardé, comme appartenant inconteſtablement à l'homme, que ce qui étoit commun à tous, à quelque âge, dans quelque rang, & dans quelque nation que ce fût.

Or, ſi ſuivant cette méthode vous

ſuivez dès l'enfance un jeune homme qui n'aura point reçu de forme particuliere, & qui tiendra le moins qu'il eſt poſſible à l'autorité & à l'opinion d'autrui, à qui, de mon éleve ou des vôtres, penſez-vous qu'il reſſemblera le plus? Voilà, ce me ſemble, la queſtion qu'il faut réſoudre, pour ſavoir ſi je me ſuis égaré.

L'homme ne commence pas aiſément à penſer; mais ſi-tôt qu'il commence il ne ceſſe plus. Quiconque a penſé penſera toujours; & l'entendement une fois exercé à la réflexion, ne peut plus reſter en repos. On pourroit donc croire que j'en fais trop ou trop peu, que l'eſprit humain n'eſt point naturellement ſi prompt à s'ouvrir, & qu'après lui avoir donné des facilités qu'il n'a pas, je le tiens trop long-tems inſcrit dans un cercle d'idées qu'il doit avoir franchi.

Mais conſiderez premierement que,

voulant former l'homme de la Nature, il ne s'agit pas pour cela d'en faire un sauvage, & de le reléguer au fond des bois; mais qu'enfermé dans le tourbillon social, il suffit qu'il ne s'y laisse entraîner ni par les passions, ni par les opinions des hommes, qu'il voye par ses yeux, qu'il sente par son cœur, qu'aucune autorité ne le gouverne hors celle de sa propre raison. Dans cette position il est clair que la multitude d'objets qui le frappe, les fréquens sentimens dont il est affecté, les divers moyens de pourvoir à ses besoins réels, doivent lui donner beaucoup d'idées qu'il n'auroit jamais eues, ou qu'il eût acquises plus lentement. Le progrès naturel à l'esprit est accéléré, mais non renversé. Le même homme qui doit rester stupide dans les forêts, doit devenir raisonnable & sensé dans les villes, quand il y sera simple spectateur. Rien n'est plus propre à rendre sage

que les folies qu'on voit ſans les partager ; & celui même qui les partage s'inſtruit encore , pourvu qu'il n'en ſoit pas la dupe , & qu'il n'y porte pas l'erreur de ceux qui les font.

Conſiderez auſſi que , bornés par nos facultés aux choſes ſenſibles , nous n'offrons preſque aucune priſe aux notions abſtraites de la philoſophie & aux idées purement intellectuelles. Pour y atteindre il faut , ou nous dégager du corps , auquel nous ſommes ſi fortement attachés , ou faire d'objet en objet un progrès graduel & lent , ou enfin franchir rapidement & preſque d'un ſaut l'intervalle , par un pas de géant dont l'enfance n'eſt pas capable , & pour lequel il faut même aux hommes bien des échelons faits exprès pour eux. La premiere idée abſtraite eſt le premier de ces échelons ; mais j'ai bien de la peine à voir comment on s'aviſe de le conſtruire.

L'Etre incompréhensible qui embrasse tout, qui donne le mouvement au monde, & forme tout le systême des êtres, n'est ni visible à nos yeux, ni palpable à nos mains; il échappe à tous nos sens. L'ouvrage se montre; mais l'ouvrier se cache. Ce n'est pas une petite affaire de connoître enfin qu'il existe, & quand nous sommes parvenus-là, quand nous nous demandons quel est-il, où est-il? notre esprit se confond, s'égare, & nous ne savons plus que penser.

Locke veut qu'on commence par l'étude des esprits, & qu'on passe ensuite à celle des corps: cette méthode est celle de la superstition, des préjugés, de l'erreur; ce n'est point celle de la raison, ni même de la Nature bien ordonnée, c'est se boucher les yeux pour apprendre à voir. Il faut avoir long-tems étudié les corps pour se faire une veritable notion des esprits

& ſoupçonner qu'ils exiſtent. L'ordre contraire ne ſert qu'à établir le materialiſme.

Puiſque nos ſens ſont les premiers inſtrumens de nos connoiſſances, les êtres corporels & ſenſibles ſont les ſeuls dont nous ayons immédiatement l'idée. Ce mot *eſprit*, n'a aucun ſens pour quiconque n'a pas philoſophé. Un eſprit n'eſt qu'un corps pour le peuple & pour les enfans. N'imaginent-ils pas des eſprits qui crient, qui parlent, qui battent, qui ſont du bruit? or on m'avouera que des eſprits qui ont des bras & des langues reſſemblent beaucoup à des corps. Voilà pourquoi tous les peuples du monde, ſans excepter les Juifs, ſe ſont faits des Dieux corporels. Nous-mêmes, avec nos termes d'Eſprit, de Trinité, de Perſonnes, ſommes pour la plupart de vrais antropomorphites. J'avoue qu'on nous apprend à dire que Dieu eſt par-tout;

mais nous croyons aussi que l'air est par-tout, au moins dans notre atmosphere, & le mot *esprit* dans son origine ne signifie lui-même que *souffle* & *vent*. Si-tôt qu'on accoutume les gens à dire des mots sans les entendre, il est facile, après cela, de leur faire dire tout ce qu'on veut.

Le sentiment de notre action sur les autres corps a dû d'abord nous faire croire que quand ils agissoient sur nous, c'étoit d'une maniere semblable à celle dont nous agissons sur eux. Ainsi l'homme a commencé par animer tous les êtres dont il sentoit l'action. Se sentant moins fort que la plupart de ces êtres, faute de connoître les bornes de leur puissance, il l'a supposée illimitée, & il en fit des Dieux aussi-tôt qu'il en fit des corps. Durant les premiers âges, les hommes, effrayés de tout, n'ont rien vû de mort dans la Nature. L'idée de la matiere n'a pas

été moins lente à se former en eux que celle de l'esprit, puisque cette premiere idée est une abstraction elle-même. Ils ont ainsi rempli l'univers de Dieux sensibles. Les astres, les vents, les montagnes, les fleuves, les arbres, les villes, les maisons mêmes, tout avoit son ame, son Dieu, sa vie. Les marmousets de Laban, les manitou des Sauvages, les fétiches des Négres, tous les ouvrages de la Nature & des hommes ont été les premieres divinités des mortels : le polythéisme a été leur premiere religion, & l'idolâtrie leur premier culte. Ils n'ont pû reconnoître un seul Dieu que quand, généralisant de plus en plus leurs idées, ils ont été en état de remonter à une premiere cause, de réunir le systême total des êtres sous une seule idée, & de donner un sens au mot *substance*, lequel est au fond la plus grande des abstractions. Tout enfant qui croit en

Dieu est donc néceſſairement idolâtre, ou du moins antropomorphite ; & quand une fois l'imagination a vû Dieu, il eſt bien rare que l'entendement le conçoive. Voilà préciſément l'erreur où mene l'ordre de Locke.

Parvenu, je ne ſais comment, à l'idée abſtraite de la ſubſtance, on voit que pour admettre une ſubſtance unique, il lui faudroit ſuppoſer des qualités incompatibles qui s'excluent mutuellement, telles que la penſée & l'étendue, dont l'une eſt eſſenciellement diviſible, & dont l'autre exclut toute diviſibilité. On conçoit d'ailleurs que la penſée, ou ſi l'on veut le ſentiment, eſt une qualité primitive & inſéparable de la ſubſtance à laquelle elle appartient, qu'il en eſt de même de l'étendue par rapport à ſa ſubſtance. D'où l'on conclut que les êtres qui perdent une de ces qualités perdent la ſubſtance à laquelle elle appartient ;

que par conséquent la mort n'est qu'une séparation de substances, & que les êtres où ces deux qualités sont réunies, sont composés des deux substances ausquelles ces deux qualités appartiennent.

Or, considerez maintenant quelle distance reste encore entre la notion des deux substances & celle de la nature divine; entre l'idée incompréhensible de l'action de notre ame sur notre corps, & l'idée de l'action de Dieu sur tous les êtres. Les idées de création, d'annihilation, d'ubiquité, d'éternité, de toute-puissance, celle des attributs divins, toutes ces idées qu'il appartient à si peu d'hommes de voir aussi confuses & aussi obscures qu'elles le sont, & qui n'ont rien d'obscur pour le peuple parce qu'il n'y comprend rien du tout, comment se présenteront-elles dans toute leur force, c'est-à-dire, dans toute leur obscurité,

à de jeunes esprits encore occupés aux premieres operations des sens, & qui ne conçoivent que ce qu'ils touchent ? C'est en vain que les abymes de l'infini sont ouverts tout autour de nous ; un enfant n'en sait point être épouvanté, ses foibles yeux n'en peuvent sonder la profondeur. Tout est infini pour les enfans, ils ne savent mettre des bornes à rien ; non qu'ils fassent la mesure fort longue, mais parce qu'ils ont l'entendement court. J'ai même remarqué qu'ils mettent l'infini moins au-de-là qu'au de-çà des dimensions qui leur sont connues. Ils estimeront un espace immense, bien plus par leurs pieds que par leurs yeux ; il ne s'étendra pas pour eux plus loin qu'ils ne pourront voir ; mais plus loin qu'ils ne pourront aller. Si on leur parle de la puissance de Dieu, ils l'estimeront presque aussi fort que leur pere. En toute chose leur connoissance étant pour eux

la mesure des possibles, ils jugent ce qu'on leur dit toujours moindre que ce qu'ils savent. Tels sont les jugemens naturels à l'ignorance & à la foiblesse d'esprit. Ajax eût craint de se mesurer avec Achille, & défie Jupiter au combat, parce qu'il connoît Achille & ne connoît pas Jupiter. Un paysan Suisse qui se croyoit le plus riche des hommes, & à qui l'on tâchoit d'expliquer ce que c'étoit qu'un Roi, demandoit d'un air fier si le Roi pourroit bien avoir cent vaches à la montagne.

Je prévois combien de Lecteurs seront surpris de me voir suivre tout le premier âge de mon éleve sans lui parler de religion. A quinze ans il ne savoit s'il avoit une ame, & peut-être à dix-huit n'est-il pas encore tems qu'il l'apprenne ; car s'il l'apprend plutôt qu'il ne faut, il court risque de ne le savoir jamais.

Si j'avois à peindre la stupidité fâ-

cheuſe, je peindrois un pédant enſeignant le catéchiſme à des enfans ; ſi je voulois rendre un enfant fou, je l'obligerois d'expliquer ce qu'il dit en diſant ſon catéchiſme. On m'objectera que la plupart des dogmes du Chriſtianiſme étant des miſteres, attendre que l'eſprit humain ſoit capable de les concevoir, ce n'eſt pas attendre que l'enfant ſoit homme, c'eſt attendre que l'homme ne ſoit plus. A cela je réponds premierement, qu'il y a des miſteres qu'il eſt non-ſeulement impoſſible à l'homme de concevoir, mais de croire, & que je ne vois pas ce qu'on gagne à les enſeigner aux enfans, ſi ce n'eſt de leur apprendre à mentir de bonne heure. Je dis de plus, que pour admettre les miſteres, il faut comprendre, au moins, qu'ils ſont incompréhenſibles ; & les enfans ne ſont pas même capables de cette conception-là. Pour l'âge où tout eſt miſtere, il n'y a point de miſteres proprement dits,

Il faut croire en Dieu pour être sauvé. Ce dogme mal entendu eſt le principe de la ſanguinaire intolerance, & la cauſe de toutes ces vaines inſtructions qui portent le coup mortel à la raiſon humaine en l'accoutumant à ſe payer de mots. Sans doute, il n'y a pas un moment à perdre pour mériter le ſalut éternel : mais ſi pour l'obtenir il ſuffit de répéter de certaines paroles, je ne vois pas ce qui nous empêche de peupler le Ciel de ſanſonets & de pies, tout auſſi bien que d'enfans.

L'obligation de croire en ſuppoſe la poſſibilité. Le Philoſophe qui ne croit pas a tort, parce qu'il uſe mal de la raiſon qu'il a cultivée, & qu'il eſt en état d'entendre les verités qu'il rejette. Mais l'enfant qui profeſſe la religion chrétienne, que croit-il ? ce qu'il conçoit, & il conçoit ſi peu ce qu'on lui fait dire, que ſi vous lui dites le contraire, il l'adoptera tout auſſi vo-

lontiers. La foi des enfans & de beaucoup d'hommes eſt une affaire de géographie. Seront-ils récompenſés d'être nés à Rome plutôt qu'à la Mecque. On dit à l'un que Mahomet eſt le Prophete de Dieu, & il dit que Mahomet eſt le Prophete de Dieu; on dit à l'autre que Mahomet eſt un fourbe, & il dit que Mahomet eſt un fourbe. Chacun des deux eût affirmé ce qu'affirme l'autre s'ils ſe fuſſent trouvés tranſpoſés. Peut-on partir de deux diſpoſitions ſi ſemblables pour envoyer l'un en Paradis & l'autre en Enfer? Quand un enfant dit qu'il croit en Dieu, ce n'eſt pas en Dieu qu'il croit, c'eſt à Pierre ou à Jaques qui lui diſent qu'il y a quelque choſe qu'on appelle Dieu; & il le croit à la maniere d'Euripide.

O Jupiter! car de toi rien ſinon
Je ne connois ſeulement que le nom *.

---

* *Plutarque, Traité de l'Amour, trad. d'Amyot.* C'eſt ainſi que commençoit d'abord la Tragédie de Ménalippe; mais les clameurs du Peuple d'Athènes forcerent Euripide à changer ce commencement.

Nous tenons que nul enfant mort avant l'âge de raiſon ne ſera privé du bonheur éternel ; les Catholiques croient la même choſe de tous les enfans qui ont reçu le baptême, quoiqu'ils n'aient jamais entendu parler de Dieu. Il y a donc des cas où l'on peut être ſauvé ſans croire en Dieu, & ces cas ont lieu, ſoit dans l'enfance, ſoit dans la démence, quand l'eſprit humain eſt incapable des operations néceſſaires pour reconnoître la Divinité. Toute la difference que je vois ici entre vous & moi, eſt que vous prétendez que les enfans ont à ſept ans cette capacité, & que je ne la leur accorde pas même à quinze. Que j'aye tort ou raiſon, il ne s'agit pas ici d'un article de foi, mais d'une ſimple obſervation d'hiſtoire naturelle.

Par le même principe, il eſt clair que tel homme parvenu juſqu'à la vieilleſſe ſans croire en Dieu, ne ſera

pas pour cela privé de ſa préſence dans l'autre vie ſi ſon aveuglement n'a pas été volontaire, & je dis qu'il ne l'eſt pas toujours. Vous en convenez pour les inſenſés qu'une maladie prive de leurs facultés ſpirituelles, mais non de leur qualité d'homme, ni par conſéquent du droit aux bienfaits de leur Créateur. Pourquoi donc n'en pas convenir auſſi pour ceux qui, ſequeſtrés de toute ſociété dès leur enfance, auroient mené une vie abſolument ſauvage, privés des lumieres qu'on n'acquiert que dans le commerce des hommes *? Car il eſt d'une impoſſibilité démontrée qu'un pareil Sauvage pût jamais élever ſes réflexions juſqu'à la connoiſſance du vrai Dieu. La raiſon nous dit qu'un homme n'eſt puniſſable que par les fautes de ſa volonté, &

* Sur l'état naturel de l'eſprit humain & ſur la lenteur de ſes progrès : *Voyez la premiere partie du diſcours ſur l'inégalité.*

qu'une ignorance invincible ne lui sauroit être imputée à crime. D'où il suit que devant la justice éternelle tout homme qui croiroit, s'il avoit les lumieres nécessaires, est reputé croire, & qu'il n'y aura d'incrédules punis que ceux dont le cœur se ferme à la verité.

Gardons-nous d'annoncer la verité à ceux qui ne sont pas en état de l'entendre, car c'est y vouloir substituer l'erreur. Il vaudroit mieux n'avoir aucune idée de la Divinité que d'en avoir des idées basses, fantastiques, injurieuses, indignes d'elle; c'est un moindre mal de la méconnoître que de l'outrager. J'aimerois mieux, dit le bon Plutarque, qu'on crût qu'il n'y a point de Plutarque au monde, que si l'on disoit que Plutarque est injuste, envieux, jaloux, & si tiran, qu'il exige plus qu'il ne laisse le pouvoir de faire.

Le grand mal des images difformes de la Divinité qu'on trace dans l'esprit

des enfans est qu'elles y restent toute leur vie, & qu'ils ne conçoivent plus étant hommes d'autre Dieu que celui des enfans. J'ai vu en Suisse une bonne & pieuse mere de famille tellement convaincue de cette maxime, qu'elle ne voulut point instruire son fils de la religion dans le premier âge, de peur que content de cette instruction grossiere, il n'en négligeât une meilleure à l'âge de raison. Cet enfant n'entendoit jamais parler de Dieu qu'avec recueillement & réverence, & si-tôt qu'il en vouloit parler lui-même on lui imposoit silence, comme sur un sujet trop sublime & trop grand pour lui. Cette réserve excitoit sa curiosité, & son amour-propre aspiroit au moment de connoître ce mistere qu'on lui cachoit avec tant de soin. Moins on lui parloit de Dieu, moins on souffroit qu'il en parlât lui-même, & plus il s'en occupoit : cet enfant voyoit Dieu

par-tout; & ce que je craindrois de cet air de mistere indiscretement affecté, seroit qu'en allumant trop l'imagination d'un jeune homme, on n'altérât sa tête, & qu'enfin l'on n'en fît un fanatique au lieu d'en faire un croyant.

Mais ne craignons rien de semblable pour mon Émile, qui, refusant constament son attention à tout ce qui est au-dessus de sa portée, écoute avec la plus profonde indifference les choses qu'il n'entend pas. Il y en a tant sur lesquelles il est habitué à dire, cela n'est pas de mon ressort, qu'une de plus ne l'embarrasse guere; & quand il commence à s'inquiéter de ces grandes questions, ce n'est pas pour les avoir entendu proposer, mais c'est quand le progrès de ses lumieres porte ses recherches de ce côté-là.

Nous avons vu par quel chemin l'esprit humain cultivé s'approche de ces misteres, & je conviendrai volontiers

qu'il n'y parvient naturellement au ſein de la ſociété même, que dans un âge plus avancé. Mais comme il y a dans la même ſociété des cauſes inévitables par leſquelles le progrès des paſſions eſt accéleré ; ſi l'on n'accéleroit de même le progrès des lumieres qui ſervent à régler ces paſſions, c'eſt alors qu'on ſortiroit veritablement de l'ordre de la Nature, & que l'équilibre ſeroit rompu. Quand on n'eſt pas maître de moderer un développement trop rapide, il faut mener avec la même rapidité ceux qui doivent y correſpondre, en ſorte que l'ordre ne ſoit point interverti, que ce qui doit marcher enſemble ne ſoit point ſéparé, & que l'homme, tout entier à tous les momens de ſa vie, ne ſoit pas à tel point par une de ſes facultés, & à tel autre point par les autres.

Quelle difficulté je vois s'élever ici!

difficulté d'autant plus grande, qu'elle eſt moins dans les choſes que dans la puſillanimité de ceux qui n'oſent la réſoudre : commençons, au moins, par oſer la propoſer. Un enfant doit être élevé dans la religion de ſon pere ; on lui prouve toujours très-bien que cette religion, telle qu'elle ſoit, eſt la ſeule veritable, que toutes les autres ne ſont qu'extravagance & abſurdité. La force des argumens dépend abſolument, ſur ce point, du pays où l'on les propoſe. Qu'un Turc, qui trouve le Chriſtianiſme ſi ridicule à Conſtantinople, aille voir comment on trouve le Mahométiſme à Paris : c'eſt ſur-tout en matiere de religion que l'opinion triomphe. Mais nous qui prétendons ſecouer ſon joug en toute choſe, nous qui ne voulons rien donner à l'autorité, nous qui ne voulons rien enſeigner à notre Émile qu'il ne pût apprendre de lui-même par

tout pays, dans quelle religion l'éleverons-nous? à quelle secte aggrégerons-nous l'homme de la Nature? La réponse est fort simple, ce me semble; nous ne l'aggrégerons ni à celle-ci, ni à celle-là, mais nous le mettrons en état de choisir celle où le meilleur usage de sa raison doit le conduire.

Incedo per ignes
Suppositos cineri doloso.

N'importe; le zele & la bonne foi m'ont jusqu'ici tenu lieu de prudence. J'espere que ces garants ne m'abandonneront point au besoin. Lecteurs, ne craignez pas de moi des précautions indignes d'un ami de la verité: je n'oublierai jamais ma devise; mais il m'est trop permis de me défier de mes jugemens. Au lieu de vous dire ici de mon chef ce que je pense, je vous dirai ce que pensoit un homme qui valoit mieux que moi. Je garantis la verité des faits qui vont être rap-

portés ; ils ſont réellement arrivés à l'auteur du papier que je vais tranſcrire : c'eſt à vous de voir ſi l'on peut en tirer des réflexions utiles ſur le ſujet dont il s'agit. Je ne vous propoſe point le ſentiment d'un autre ou le mien pour régle ; je vous l'offre à examiner.

Fin du Tome ſecond.

TABLE DES MATIERES,

POUR LES DEUX PREMIERS VOLUMES.

I. Désigne le Tome premier.
II. le Tome second,
n. les notes.

Abbé de St. Pierre; comment établissoit ses enfans. T. II. *p.* 129
Comment appelloit les hommes. I. 111
Académies, sont des écoles publiques de mensonges. II. 155
Accent, s'il faut se piquer de n'en point avoir. I. 133
Ce que le François met à la place. *Ibid.*
Les enfans en ont peu. I. 412
Achille, allégorie de son immersion dans le Styx. I. 37
Comment le Poëte lui ôte le merite de la valeur. I. 64
Activité, surabondante dans les enfans, & défaillante dans les vieillards. I. 113
Adolescence, signes des approches de cet âge. II. 173
Peut être accélerée ou retardée par l'éducation. II. 191

Affaires, comment un jeune homme peut les apprendre. II. 317
Ceux qui ne traitent que les leurs propres, s'y passionnent trop. II. 329
Affectation d'un parler modeste, mauvaise avec les enfans. II. 193
Affronts déshonorans, à qui en appartient la vengeance. II. 323 *n.*
Age de force. II. 1
Son emploi. II. 6
Age prodigieux. I. 70 *n.*
Ajax, eût craint Achille & défie Jupiter. II. 348
Alexandre, croyoit à la vertu. I. 271
Alimens solides, nourrissent mieux que les liquides. I. 79 *n.*
Alimens des premiers hommes. I. 421
Amateurs & Amatrices, comment font à Paris leurs ouvrages. II. 146
Exceptions. *Ibid.*
Amour, exige des connoissances. II 183
A de meilleurs yeux que nous. *Ibid.*
Fixe & rend exclusif le penchant de la Nature. *Ibid.*
Passions qu'il entraîne à sa suite. II. 185
Amour de soi, principe de toutes nos passions. II. 177
Toujours bon & conforme à l'ordre. II. 178
Quelles sortes de passions en naissent. II. 181

Amour-propre, pourquoi n'eſt jamais content. II. 181
Quelles ſortes de paſſions en naiſſent. *Ib.*
Devient orgueil dans les grandes ames, vanité dans les petites. II. 186
Comment ſe transforme en vertu. II. 330
Analyſe. II. 24
Analogie grammaticale, les enfans la ſuivent mieux que nous. I. 126
Angle viſuel, comment nous trompe. I. 379
Anglois, ſe diſent un peuple de bon naturel. I. 430 *n.*
Angloiſe, à dix ans, excelloit ſur le clavecin. I. 407
Animaux, ont tous quelque éducation. I. 94
Dorment plus l'hiver que l'été. I. 338
Antoine (Marc), tems où l'hiſtoire de ſa vie eſt inſtructive. II. 294
Anthropomorphites. II. 342, 345
Appétit des enfans. I. 429
Apprentiſſages, comment Émile en fait deux à la fois. II. 143
Araignées, quels enfans en ont peur. I. 97
Arme-à-feu. I. 99
Art de gouverner ſans préceptes. I. 301
Art d'obſerver les enfans. II. 134
Arts, en quel ordre l'eſtime publique les range. II. 83

Arts, Émile les rangera dans la ſienne en un ordre inverſe. *Ibid.*

Autre maniere d'ordonner les *Arts*, ſelon les rapports de néceſſité qui les lient. II. 91

Arts ſauvages & *Arts civils*, diſtinction des uns & des autres. II. 81

Artiſan, ſon état eſt le plus indépendant de tous. II. 120

Artiſans des villes, ſottement ingénieux. II. 93

Aſtianax. I. 99

Attachement des enfans, n'eſt d'abord qu'habitude. II. 180

En quoi l'*attachement* differe de l'*amitié*. II. 258

Avertiſſemens négligés, s'il en faut reparler après coup. II 210

Auguſte, étoit le précepteur de ſes petits-fils. I. 44 *n.*

S'il eſt vrai qu'il ait été heureux. II. 292

Autorité, il ne faut rien lui donner quand on ne veut rien donner à l'opinion. II. 165

Si celle du maître doit ſe conſerver aux dépens des mœurs. II. 255

B *ANIANS.* I. 430 *n.*

Bâton à moitié plongé dans l'eau. II. 154

Berceau. I. 86 *n.*

Bibliothéque d'Émile. II. 77

Bienfaiteurs intereſſés, plus communs que les obligés ingrats. II. 259

Biens & maux de la vie humaine examinés. I. 152 *& ſuiv.*

Bonheur de l'homme naturel, en quoi conſiſte. II. 51

Si la meſure du bonheur eſt égale dans tous les états. II. 227

Nous jugeons trop du bonheur ſur les apparences. II. 241

Bons-mots, ſecret pour en trouver. I. 249

Bonté, de tous les attributs de la Divinité toute-puiſſante, celui ſans lequel on la peut le moins concevoir. I. 111

Bouchers, en quel pays ne ſont pas reçus en témoignage. I. 431

Bouillie, nourriture peu ſaine. I. 122

Boule roulée entre deux doigts croiſés. II. 152, 164

Bouſſole, comment nous l'inventons. II. 42

Bruit d'une arme-à-feu. I. 99

Buffon, (*M. de*) cité I. 22, 87 *n.* 355 *n.*

CADRES dorés, à quoi bons. I. 397

Campagne, renouvelle les génerations des villes. I. 82

Canard de la foire. II. 32

Caprice, ne vient point de la liberté. I. 304

N'eſt point l'ouvrage de la Nature. I. 307

Caprice, exemples de la maniere d'en guerir un enfant. I. 308, 314
Cartes géographiques. II. 25, 26
Caton le Cenſeur, éleva ſon fils dès le berceau. I. 44 *n.*
Cerf-volant. I. 465
Chardin, cité. I. 331
Charité, maniere inepte dont on croit l'inſpirer aux enfans. I. 240
Chat, examine tous les objets nouveaux. I. 331
Châtiment, doit être ignoré des enfans. I. 198, 231
Cheval, réflexion ſur cet exercice. I. 347
Chimeres, ornent les objets réels. I. 447
Ciceron, cité. I. 18
Citoyenne. I. 12
Citoyens, ce qu'il faut faire quand ils ſont forcés d'être fripons. II. 114
Climat. I. 56
Climats temperés, leurs avantages. *Ibid.*
Coëffures des enfans. I. 331
Colléges. I. 14, 131
Colere. I. 215
Commander & *obéir*, mots qui doivent être inconnus à l'enfant. I. 186
Concurrence, quand doit ceſſer d'être un inſtrument de l'éducation. II. 75
Confidentes, ſont ordinairement des nour-

rices dans les drames anciens. I. 75
Connoissances, leur choix relativement aux bornes de l'intelligence humaine. II. 7
Bien vues par leurs rapports, préservent des préjugés pour celle qu'on a cultivée. I. 108
Consolations, tour qu'on peut leur donner pour humilier l'amour-propre. II. 311
Contradictions de l'ordre social, quelle est leur source. II. 268
Conventions & devoirs, ouvrent la porte à tous les vices. I. 231
Corps débile affoiblit l'ame. I. 62 II. 253
Corps humain, difference de l'habitude qui lui convient dans l'exercice, ou dans l'inaction. I. 330
Cosmographie, sa premiere leçon. II. 20
Courage, en quels lieux il faut le chercher. I. 66
Course. I. 381
Instruction que l'enfant peut tirer de cet exercice. I. 387
Couvens. I. 131
Cris des enfans. I. 103
Cuisine françoise. I. 424
Culture, un de ses grands préceptes est de tout retarder. II. 252
Curiosité, sa premiere source. II. 11
Comment se fait son développement. *Ib.*
Quelle seroit celle d'un Philosophe relegué dans une isle déserte. *Ibid.*

Curiosité, raison pourquoi le Philosophe en a tant, & le Sauvage si peu. II. 156
Cyclopes. I. 431
Czar Pierre. II. 142

DANSE. I. 376, 377
Déclamer. I. 416
Définitions, comment pourroient être bonnes. I. 258 *n.*
Dents, moyen de faciliter leur éruption. I. 121 & *suiv.*
Dépendance des choses & *dépendance des hommes.* I. 172
La premiere ne nuit point à la liberté. *Ibid.*
Désordre moral, par où commence. I. 33
Dessein, réflexions sur cet art. I. 392
Dette sociale, comment se paye. II. 118
Devoir, imposé mal-à-propos aux enfans. I. 192
Effet de cette indiscrétion. I. 193
Ce qu'on doit mettre à la place. I. 194
Dialogue de morale entre le maître & l'enfant. I. 189
Dieux du paganisme, comment furent imaginés. II. 343
Distances, moyen d'apprendre aux enfans à en juger. I. 102
Divinité, il vaut mieux n'en point parler aux enfans, que de leur en donner de fausses idées. II. 354

Docilité, effets de celle qu'on exige des enfans. II. 54
Domination, tient à l'opinion comme tout le reste. I. 166
Douleur, l'homme doit apprendre à la connoître. I. 144, 179
Comment perd son amertume au goût des enfans. I. 343

EAu, dans quel état l'enfant la doit boire. I. 335
Education, ses diverses especes I. 5, 13
Opposition entre elles. I. 9
Choix. I. 7, 16
But. I. 7
Sens de ce mot chez les Anciens. I. 19
Commence à la naissance. I. 93
Ne se partage pas. I. 55
Nouvelles difficultés. I. 47
Quel en doit être le veritable instrument. I. 197
Importance de la retarder. I. 202
Difficulté. I. 207
Doit être d'abord purement négative. I. 203
Progrès de ses differences. II. 335
Education exclusive, préfere les instructions coûteuses. I. 347
Education naturelle, doit rendre l'homme propre à toutes les conditions humaines. I. 58
Maintient l'enfant dans la seule dépendance des choses. I. 173

Education vulgaire, difpenfe les enfans d'apprendre à penfer. I. 297
Quel efprit elle leur donne. I. 299
Egalité civile & naturelle, leur difference. II. 267
Egalité conventionnelle, rend néceffaires le droit pofitif & les loix. II. 96
A fait inventer la monnoie. II. 67
Eleve imaginaire que l'Auteur fe donne. I. 51
Eleve ne doit point s'envifager comme devant être un jour féparé de fon gouverneur. I. 59
Inconvénient qu'il paffe fucceffivement par diverfes mains. I. 75
Avantage qu'il n'apprît rien du tout jufqu'à douze ans. I. 204
Comment on le trouvera capable d'intelligence, de mémoire, de raifonnement. I. 294
Ne doit recevoir de leçons que de l'experience. I. 298
Doit toujours croire faire fa volonté en faifant la vôtre. I. 303
Le mal de fon inftruction eft moins dans ce qu'il n'entend point, que dans ce qu'il croit entendre. II. 68
Comment je m'y prends, pour que le mien ne foit pas auffi fainéant qu'un Sauvage. II. 147
Utilité de fes travaux dans les arts. II. 93
En parcourant les atteliers, doit mettre

lui-même la main à l'œuvre. II. 83
Eleve, choix de son métier, s'il a du goût pour les sciences spéculatives. II. 141
En cessant d'être enfant, doit sentir la superiorité du maître. II. 307
Difference du vôtre & du mien. II. 335
Eleves, ce qu'on leur apprend, plutôt qu'à nager. I. 347
Eloquence, maniere inepte de l'enseigner aux jeunes gens. II. 326
Vrai moyen. II. 327
Emile, pourquoi paroît d'abord peu sur la scène. I. 52
Riche, & pourquoi. I. 58
A de la naissance, & pourquoi. *Ibid.*
Orphelin, en quel sens. *Ibid.*
Premiere chose qu'il doit apprendre. I. 144
N'aura ni maillot. I. 86
Ni charriots, ni bourlets, ni lisieres. I. 146
Pourquoi je l'éleve d'abord à la campagne. I. 81, 210
Son dialogue avec le jardinier Robert. I. 223
N'apprendra jamais rien par cœur. I. 275
Comment apprend à lire. I. 291
A dessiner. I. 392
A nager. I. 348
Boira sans eau froide ayant chaud; précaution. I. 335

Emile, avis que je lui donne ſur les ſurpriſes nocturnes. I. 370
Penſif & non queſtionneur dans ſa curioſité. II. 18
Son aventure à la foire. II. 32
Sa premiere leçon de coſmographie II. 20
De ſtatique. II. 45
De phyſique ſyſtématique. II. 49
Mot déterminant entre lui & moi dans toutes les actions de notre vie. II. 56
Queſtion qui, de ma part, ſuit infailliblement toutes les ſiennes. *Ibid.*
Comment je lui fais ſentir l'utilité de ſavoir s'orienter. II. 62
Quel livre compoſera long-tems ſeul ſa bibliothéque. II. 77
Émule de lui-même. II. 76
S'intereſſe à des queſtions qui ne pourroient pas même effleurer l'attention d'un autre ; exemple. II. 100
Pourquoi peu fêté des femmes dans ſon enfance, & avantage de cela. II. 106 *n.*
Pourquoi je veux qu'il apprenne un métier. II. 122
Choix de ſon métier. II. 140
Fait à la fois deux apprentiſſages. II. 143
Comment je loue ſon ouvrage, quand il eſt bien fait. II. 145
Queſtion qu'il me fait, quand il juge que je ſuis riche, & ma réponſe. II. 148

Emile, est un Sauvage fait pour habiter les villes. II. 157
Ne répond point étourdiment à mes questions. II. 159
Sait l'*à quoi bon* sur tout ce qu'il fait, & le *pourquoi* sur tout ce qu'il croit. II. 166
État de ses progrès à douze ans. I. 452
A quinze. II. 166
N'est pas faux comme les autres enfans. II. 215
Saura tard ce que c'est que souffrir & mourir. *Ibid.*
Quand il commence à se comparer à ses semblables. II. 265
Quelles passions domineront dans son caractere. *Ibid.*
Impression que feront sur lui les leçons de l'Histoire. II. 289
Ne se transformera point dans ceux dont il lira les vies. II. 296
Jugera trop bien les autres pour envier leur sort. II. 298
Pourra s'enorgueillir de sa superiorité. II. 301
Remede à cela. II. 303
Comment s'instruira dans les affaires. II. 320
Aime la paix. II. 324
Son parler n'est ni véhément. II. 327
Ni froid. II. 328
Étendue de ses idées, & élévation de ses sentimens. II. 332
Ne s'inquiette point des idées qui passent sa portée. II. 356

Emile, à quelle ſecte doit être aggregé. II. 358
Encre, comment elle ſe fait. II. 68
Utilité de ſavoir cela. II. 73
Enfance, premier état. I. 105
Deuxiéme état. I. 141
Troiſiéme état. II. 2
Court tableau de ſa dépravation. I. 41
Seul moyen de l'en garantir. I. 43
Ses premiers développemens ſe font preſque tous à la fois. I. 139
Doit être aimée & favoriſée. I. 149
Son état par rapport à l'homme. II. 183 *& ſuiv.*
Ne peut guere abuſer de la liberté. I. 186
A des manieres de penſer qui lui ſont propres. I. 191
Doit meurir dans les enfans. I. 206
Il y a des hommes qui n'y paſſent point. I. 248
Ne point ſe preſſer de la juger. I. 254
Semblable dans les deux ſexes. II. 172
Enfans, comment traités à leur naiſſance. I. 22, 86, 183
Supportent des changemens que ne ſupporteroient pas les hommes. I. 39
Doivent être nourris à la campagne. I. 81
Leurs premieres ſenſations purement affectives. I. 95
Doivent être de bonne heure accoutumés aux ténebres. I. 96
Ont rarement peur du tonnerre. I. 100

Enfans, comment apprennent à juger des diſtances. I. 102
Ont les muſcles de la face très-mobiles. I. 105
Pourquoi ſont ſi volontiers du dégât. I. 112
Comment deviennent imperieux. I. 114
Maximes de conduite avec eux. I. 115
En grandiſſant deviennent moins remuans. *Ibid.*
Ne point les flatter pour les faire taire. I. 118
Sont preſque tous ſevrés de trop bonne heure. I. 121
Suivent mieux que nous l'analogie grammaticale. I. 126
On s'empreſſe trop de les faire parler. I. 127, 137 & *ſuiv.*
Et de corriger leurs fautes de la langue. I. 127
Apprennent à parler plus diſtinctement dans les Couvens & dans les Colléges. II. 130
Pourquoi ceux des Payſans articulent mieux que les nôtres. II. 129
Donnent ſouvent aux mots, d'autres ſens que nous. II. 138
Ne point montrer un air allarmé quand ils ſe bleſſent. II. 143
Avantage pour eux d'être petits & foibles. II. 144
Souffrent plus de la gêne qu'on leur impoſe, que des incomodités dont on les garantit. I. 178

Enfans, en les gâtant, on les rend miſerables. I. 179 *& ſuiv.*
Régles pour accorder ou refuſer leurs demandes. I. 186 *n.*
On les conduit par les paſſions qu'on leur donne. I. 196
D'où vient leur pétulance. I. 198
Abus des longs diſcours qu'on leur tient. I. 212
Ne ſont point naturellement portés à mentir. I. 233 *& ſuiv.*
Pourquoi trouvent quelquefois d'heureux traits. I. 249
Leur apparente facilité d'apprendre, cauſe leur perte. I. 256
On ne leur apprend que des mots. I. 260
N'ont point une veritable mémoire. I. 257
Comment ſe cultive celle qu'ils ont. I. 274
Quelle eſt leur Géographie. I. 264
Si l'Hiſtoire eſt à leur portée. I. 265
Comment ſe perd leur jugement. I. 272
De leurs vêtemens. I. 326
Et de leur coëffure. I. 331
Géneralement trop vétus. I. 332
Sur-tout dans les villes. I. 86 *n.*
En quel mois il en meurt le plus. I. 333
S'ils doivent boire ayant chaud. I. 336
Ont beſoin d'un long ſommeil. I. 337
Moyen de les faire dormir. I. 340
Et ſe réveiller d'eux-mêmes. I. 341
Comment ſupportent gaiment la douleur. I. 343

Enfans, peuvent être exercés aux jeux d'adreſſe. I. 403
S'ils doivent avoir les mêmes alimens que nous. I. 423
Difficulté de les obſerver. I. 465
On ne ſait point ſe mettre à leur place. II. 24
Effet de la docilité qu'on en exige. II. 54
Ne les payer que de raiſons qu'ils puiſſent entendre. II. 58
Font peu d'attention aux leçons en diſcours. II. 60
Si l'on doit leur apprendre à être galans près des femmes. II. 106 *n.*
Un appareil de machines & d'inſtrumens les effraye ou les diſtrait. II. 144
Ne s'intereſſent qu'aux choſes purement phyſiques. II. 152
Sont naturellement portés à la bienveillance. II. 180
Mais leurs premiers attachemens ne ſont qu'habitude. II. 201
Leur curioſité ſur certaines matieres. II. 189
Comment doit être éludée. II. 191 *& ſuiv.*
Apprennent à jouer le ſentiment. II. 214
Inconvénient de cela. *Ibid.*
Tout eſt infini pour eux. II. 245
Enfant, augmente de prix en avançant en âge. I. 40
Doit ſavoir être malade. I. 68

Enfant, ſuppoſé homme à ſa naiſſance. I. 90
Pourquoi tend la main avec effort pour ſaiſir un objet éloigné. I. 102, 110
A quelle dépendance doit être aſſujetti. I. 173
Ne doit point être contraint dans ſes mouvemens. I. 174
Ne doit rien obtenir par des pleurs. I. 175
Ne doit pas avoir plus de mots que d'idées. I. 139
De la premiere fauſſe idée qui entre dans ſa tête naiſſent l'erreur & le vice. I. 187
Ne joint pas à ce qu'il dit les mêmes idées que nous. I. 150
Gouverne le maître dans les éducations ſoignées. I. 301
Comment n'épiera pas les mœurs du maître. I. 305
Ne doit point apprendre à déclamer. I. 432
Moyen de le rendre curieux. II. 13
Ne peut être ému par le ſentiment. II. 16
Ne s'intereſſe à rien dont il ne voye l'utilité. II. 74
Situation où tous les beſoins naturels de l'homme, & les moyens d'y pourvoir ſe développent ſenſiblement à ſon eſprit. II. 77
Comment il faut lui montrer les relations ſociales. II. 83
Sa premiere étude eſt une ſorte de phy-

fique experimentale. II. 322
Enfant, ne doit rien faire fur parole. II. 353
Enfant qui fe croit brûlé par la glace. II. 151
Enfant difcole, maniere de le contenir. II. 228
Enfant-fait. I. 447
Sa peinture. I, 449 & *fuiv.*
Ennui, d'où vient. II. 243
Entendement humain, fon premier terme & fes progrès. I. 90
Envie, eft amere & pourquoi. II. 211
Epictete, fa prévoyance ne lui fert de rien. II. 227
Erreur, le feul moyen de l'éviter, eft l'ignorance. II. 156
Erreurs de nos fens, font des erreurs de nos jugemens ; exemple. II. 151
Efprit, chaque *efprit* a fa forme, felon laquelle il doit être gouverné. I. 205
Ses caracteres. II. 150
Efprit (l') d'un enfant doit être d'abord exhalé moderément, puis retenu. I. 251
Efprit de votre éleve & du mien. I. 299
Efprit vulgaire, à quoi fe reconnoit dans l'enfance. I. 252
Sens du mot *Efprit*, pour le peuple & pour les enfans. II. 342
Sens primitif. II. 343
Etat de Nature, en en fortant nous forçons nos femblables d'en fortir auffi. II. 112

Etat, quelle occupation nous en rapproche le plus. II. 120
Etat de Nature, *état Civil* : ce qu'il faudroit pour en réunir les avantages. I. 173
Etudes, s'il y en a où il ne faille que des yeux. I. 265
S'il y en a qui conviennent aux enfans. I. 271
Etudes ſpéculatives, trop cultivées aux dépens de l'art d'agir. II. 318
Etudier par cœur, habitue à mal prononcer. I. 331
Euripide, ce qu'il dit de Jupiter. II. 351
Excès d'indulgence ou de rigueur à éviter. I. 177
Exercice du corps, s'il nuit aux operations de l'eſprit. I. 295
Explications en diſcours, font peu d'impreſſion ſur les enfans. II. 60
Mauvaiſe *explication* par les choſes. II. 69

F *Ables*. Si leur étude convient aux enfans. I. 275
Analyſe d'une de celles de la Fontaine. I. 278
Examen de leur morale. I. 284
Quel eſt leur vrai tems. II. 312
La morale n'y doit pas être développée. II. 313
Facultés ſuperflues de l'homme, cauſes de ſa miſere. I. 158
Famille, comment ſe diſſout. I. 145
Fantaiſies des enfans gâtés. I. 182

Farineux. I. 78

Favorin, cité. I. 158

Fautes, leur tems eſt celui des Fables. II. 312

Félicité de l'homme ici-bas eſt négative. I. 152

Femme, conſiderée comme un homme imparfait. II. 172

N'eſt à bien des égards qu'un grand enfant. *Ibid.*

Femmes, notre premiere éducation leur appartient. I. 2 *n.*

Ne veulent plus être nourrices ni meres. I. 29, 25

Quel air leur plaît dans les hommes. II. 106

Fétiches. II. 244

Feu de la jeuneſſe, pourquoi la rend indiſciplinable. II. 254

C'eſt par lui qu'on la peut gouverner. II. 256

Foi des enfans, à quoi tient. II. 351

Foibleſſe, en quoi conſiſte. I. 157

D'où vient celle de l'homme. II. 2

C'eſt elle qui le rend ſociable. II. 209

Force, en quoi conſiſte. I. 157

A quel âge l'homme a le plus de force relative. II. 5

Comment il en doit employer l'excédent. II. 6

Force du génie & de l'ame, comment s'annonce dans l'enfance. I. 252

Forêt de Montmorenci. II. 62

François, ce qui rend leur abord repouſſant & déſagréable. I. 133, 383 *n.*

G*AITÉ*, ſigne très-équivoque du contentement. II. 242

Gauffres iſoperimetres. I. 403

Gaures. I. 430

Génevois, peut-être ne feroient plus libres, s'ils n'avoient ſû marcher ſans ſouliers. I. 375

Génie, a ſouvent dans l'enfance l'apparence de la ſtupidité. I. 252

Génie des hommes, different dans les peuples & dans les individus. II. 284

Géographie, idée qu'en ont les enfans. I. 264

Ses premieres leçons. II. 25

Géométrie, s'il eſt vrai que les enfans l'apprennent. I. 257

Notre maniere de l'enſeigner donne plus à l'imagination qu'au raiſonnement. I. 398

Comment Émile en apprendra les premiers élemens. I. 399

Moyen de la rendre intéreſſante. II. 9

Gourmandiſe, préferable à la vanité, pour mener les enfans. I. 425

Vice des cœurs ſans étoffe. I. 426

Goût. Remarques ſur ce ſens. I. 419 *& ſui.*

Goûts naturels, ſont les plus ſimples. I. 421

Et les plus univerſels. I. 422
Gouvernement politique, à quoi doit ſe borner l'idée qu'il en faut donner à l'enfant. II. 97
Gouverneur, premiere qualité qu'il devroit avoir. I. 47
Moyen d'éviter la difficulté du choix. I. 48
Doit être jeune. I. 53
S'il doit avoir déjà fait une éducation. I. 54
Doit choiſir auſſi ſon éleve. I. 55
Ne doit point s'enviſager comme en devant être un jour ſéparé. I. 59
Ne doit point ſe charger d'un éleve infirme. I. 61
Doit avoir de l'autorité ſur tout ce qui entoure ſon éleve, & moyen d'acquérir cette autorité. I. 209
Doit ſe faire apprentif avec ſon éleve. II. 83
Abus à éviter dans leurs communs travaux. II. 94
Fondement de la confiance que l'éleve doit avoir en lui. II. 308
Comment doit ſe conduire dans les fautes de ſon éleve devenu grand. II. 309
Gouverneurs, leur fauſſe dignité. II. 306
Grand Seigneur devenu gueux. II. 115
Graſſeyer. I. 128
Griſſes, pain de Piémont. I. 124
Gymnaſtique. I. 325

Habitude, n'eſt point la Nature. I. 7.
Seule *habitude* qu'on doit donner à l'enfant dans le premier âge. I. 96
D'où vient l'attrait de l'*habitude*. I. 455
Habitude du corps convenable à l'exercice, differente de celle qui convient à l'inaction. I. 132
Haleine de l'homme, mortelle à l'homme. I. 82
Henri IV. Mot de ce Prince ſur les prédictions des Aſtrologues. I. 249
Heritier, comment s'éleve. I. 312
Hermès. II. 76
Herodote, cité. I. 332, 440
Hiſtoire, n'eſt point à la portée des enfans. I. 265
Exemple. I. 267
Tems de ſon étude. II. 272
Calomnie le genre humain. II. 274
N'eſt jamais fidele. II. 275
En quoi ſemblable aux Romans. II. 277
Doit peindre ſans faire de portraits. II. 279
Montre plus les actions que les hommes. II. 282
Hiſtoire moderne, n'a point de phyſionomie. II. 279
Hiſtoriens anciens. I. 440 *n*.
Hobbes, comment appelloit le méchant. I. 111
En quel ſens ſon grand principe eſt vrai. I. 180

Hochets.

Hochets. I. 121, 122
Homme, comment déſapprend à mourir. I. 66
Son haleine eſt mortelle à ſes ſemblables. I. 82
Fort par lui-même, rendu foible par la ſociété. I. 168, 171
Doit s'armer contre les accidens imprévus. I. 375
Eſt le même dans tous les états. II. 114
Ce qui le rend eſſenciellement bon ou méchant. II. 182
Doit être formé avant d'uſer de ſon ſexe. II. 252
Ne pas le montrer aux jeunes gens par ſon maſque. II. 269
Commence difficilement à penſer & ne ceſſe plus. II. 338
Homme courant d'étude en étude, à quoi comparé. II. 27
Homme du monde, tout entier dans ſon maſque. II. 243
Homme naturel, en quoi conſiſte ſon bonheur. II. 51
Homme naturel, vivant dans l'état de Nature, fort different de l'homme naturel vivant dans l'état civil. II. 157, 339
Borné par ſes facultés aux choſes ſenſibles. II. 340
Hommes, pourquoi j'en parle ſi tard à mon éleve. II. 88
Hommes vulgaires, ont ſeuls beſoin d'être élevés. I. 55

Humanité, premier devoir de l'homme. I. 149
Ce qui la conſtitue. II. 213
Comment s'excite & ſe nourrit dans le cœur d'un jeune homme. II. 217, 229
Maximes pour cela. II. 218 *& ſuiv.*
Hygiene. I. 68

*I*DÉES, diſtinguées des images. I. 256
Et des ſenſations. II. 150
La maniere de les former eſt ce qui donne un caractere à l'eſprit humain. *Ibid.*
Idées ſimples, ce que c'eſt. II. 151
Identité ſucceſſive, comment nous avons le ſentiment de la nôtre. I. 147
Jeunes femmes, leur manége pour ne pas nourrir leurs enfans. I. 29
Jeunes gens corrompus de bonne heure, ſont durs & cruels. II. 208
Caractere de ceux qui conſervent longtems leur innocence. *Ibid.*
Pourquoi paroiſſent quelquefois inſenſibles, quoiqu'ils ne le ſoient pas. II. 233
Inconvénient de les rendre trop obſervateurs. II. 171
Jeune homme, objets qu'on doit lui montrer à certain âge. II. 217, 247,
Exemple. II. 250
Doit penſer bien de ceux qui vivent avec lui. II. 270
Eſtimer les individus, & mépriſer la multitude. *Ibid.*

Jeux, par qui & à quelle occaſion inventés. I. 440
Jeux de nuit, utilité & pratique. I. 354, 366
Jeux olympiques, à quoi comparés. II. 270
Imagination, étend la meſure des poſſibles. I. 155
Transforme en vices les paſſions des êtres bornés. II. 203
Imitation, goût naturel. I. 244
Comment dégénere en vice. I. 245
Indigeſtions, comment les enfans n'en auront jamais. I. 439
Infans. I. 141
Infini. II. 345
Ingratitude, n'eſt pas dans le cœur de l'homme. II. 259
D'où elle vient. II. 260
Inoculation. I. 345
Inſtinct, comment devient ſentiment. II. 179
Inſtruction, à quel prix on la donne aux enfans. I. 197
Doit être renvoyée autant qu'on peut. I. 213
L'on n'y doit employer ni rivalité, ni vanité. II. 75
Inſtructions de la Nature ſont tardives, celles des hommes prématurées. II. 187
Inſtrumens méchaniques, leur multitude nuit à l'adreſſe des mains & à la juſteſſe des ſens. II. 47
Intelligence, épreuve & meſure de ſon

développement. II. 9
Intolerance, quel dogme eſt ſon principe. II. 350
Jugemens actifs & paſſifs. II. 151
Diſtinction. *Ibid.*
Comment on apprend à bien juger. II. 157
Juſtice, quel eſt en nous ſon premier ſentiment. I. 218
Juſtice humaine, ſon principe. II. 264 *n.*
Juſtice & *bonté* ne ſont pas de purs êtres moraux. II. 263
Juvenal, cité. II. 137

L*A Fontaine*, ſi ſes Fables conviennent aux enfans. I. 275
Lait, ſi le choix du lait de la mere ou d'une autre, eſt indifferent. I. 30
D'abord ſéreux, puis prend de la conſiſtance. I. 73
Eſt une ſubſtance végétale. I. 77
Se caille toujours dans l'eſtomac. I. 79
Langue naturelle. I. 104
Langues, ſi leur étude convient aux enfans. I. 162
Un enfant n'en apprend jamais qu'une. I. 262
Pourquoi l'on enſeigne aux enfans par préference les *langues* mortes. I. 263
Leçons doivent être plus en action qu'en diſcours. I. 227
Liberté, le premier de tous les biens. I. 168

Liberté bien réglée, ſeul inſtrument d'une bonne éducation. I. 197

Lire, maniere d'apprendre à lire aux enfans. I. 289

Liſiere, laiſſe une mauvaiſe démarche aux enfans. I. 146 *n.*

Lit, moyen de n'en trouver jamais de mauvais. I. 339

Quel eſt le meilleur. I. 340

Litarge. II. 70

Livre, qui compoſera ſeul la bibliothéque d'Émile. II. 77

Livres, inſtrumens de la miſere des enfans. I. 289

Locke recommande de ne point droguer les enfans. I. 67

Examen de ſa maxime, qu'il faut raiſonner avec eux. I. 188

Comment veut qu'on rende un enfant liberal. I. 241

Veut qu'on apprenne à lire aux enfans avec des dés. I. 290

Inconſéquence de cet Auteur, ſur leur boiſſon. I. 334, 335

Métier qu'il donne à ſon Gentilhomme. II. 128

Veut qu'on étudie les eſprits avant les corps. II. 311

Loix, ce qu'il leur manque pour rendre les hommes libres. I. 172

Favoriſent le fort contre le foible. II. 265 *n.*

Loix de la Nature, dans leur recherche ne pas prendre les faits pour des

raiſons. II. 49

Loix de la Nature, exemple ſur la peſanteur. II. 50

Lotophages. I. 431

Louche, précaution pour qu'un enfant ne le devienne pas. I. 65

Lune, au-delà d'un nuage en mouvement, paroît ſe mouvoir en ſens contraire. II. 153

Lydiens, comment donnerent le change à leur faim. I. 440

*M*ACHINES, leur appareil effraye ou diſtrait les enfans. II. 44

Nous ferons nous-mêmes les nôtres. II. 45

A force d'en raſſembler autour de ſoi, l'on n'en trouve plus en ſoi-même. I. 47

Maigre, n'échauffe que par l'aſſaiſonnement. I. 80

Maillot. I. 24, 86, 117

Maître, gouverné par l'enfant. I. 301

Mal, n'en faire à perſonne, la premiere & la plus importante leçon de morale. I. 245

Maux entaſſés ſur l'enfance. I. 38

Maux phyſiques, moins cruels que les autres. I. 141

Maux moraux, tous dans l'opinion, hors un ſeul. I. 160

Maux de l'ame, n'excitent pas ſi généralement à compaſſion que les autres. II. 232

Manitou. II. 344

Marcel, célebre maitre à danſer. I. 376 *n.*
Marmouſets de Laban, II. 344
Maroc, ce que Montagne a dit d'un de ſes Rois. I. 344
Maſques, comment on empêche un enfant d'en avoir peur. I. 98
Matiere, II. 343
Maximes de conduite avec les enfans I. 115
Maximes ſur la pitié. II. 218
Médecine, d'où vient ſon empire. I. 62
Maux qu'elle nous donne. I. 63
Sophiſme ſur ſon uſage. I. 64
Auſſi nuiſible à l'ame qu'au corps. I. 65
N'a fait aucun bien aux hommes. I. 160
Médecin, ne doit être appellé qu'à l'extrémité. I. 67
Mélancolie, amie de la volupté. II. 242
Mémoire, les enfans n'en ont pas une veritable. I. 257, 272
Comment ſe cultive celle qu'ils ont. I. 274
Menalippe, Tragédie d'Euripide. I. 351 *n.*
Menſonge de fait & de droit. I. 232
Ni l'un, ni l'autre n'eſt naturel aux enfans. I. 233 *& ſuiv.*
Menuiſerie. II. 141
Meres, d'elles dépend tout l'ordre moral. I. 34
Avantage pour elles de nourrir leurs enfans. I. 35
Meridienne à tracer. II. 31
Aventure qu'elle amene. II. 32
Meſures naturelles. I. 391

Métaux, choisis pour termes moyens des échanges. II. 97
Méthode, il en faudroit une pour apprendre difficilement les sciences. II. 46
La mieux appropriée à l'espece, à l'âge, au sexe, est la meilleure. II. 109
Métier, pourquoi je veux qu'Émile en apprenne un. II. 122
Métiers, raisons de leur distinction. II. 110
Miseres de l'homme, le rendent humain. II. 209 & *suiv.*
Mœurs, comment peuvent renaître. I. 34
Comment l'enfant n'épiera pas celles de son gouverneur. I. 305
En quoi les peuples qui en ont surpassent ceux qui n'en ont pas. II. 254
Monnoie, pourquoi inventée. II. 97
N'est qu'un terme de comparaison. *Ibid.*
Tout peut être monnoie. *Ibid.*
Pourquoi marquée. I. 98
Son usage. *Ibid.*
Effets moraux de cette invention ne peuvent être expliqués aux enfans. I. 99
Monseigneur, il faut que je vive : réflexion sur ce mot & sur la réponse. II. 112
Montaigne cité. I. 325, 344. II. 283
Montre du sage. II. 90
Morale, comment on l'enseigne aux enfans. I. 189
Unique leçon qu'on leur en doit donner. I. 245
Morale & politique ne peuvent se traiter séparément. II. 266
Morale des fables, examinée. I. 284

Morale, ne doit pas être développée. II. 313
Moralité, il n'y en a point dans nos actions avant l'âge de raiſon. I. 112
Mort, comment devient un grand mal pour l'homme. I. 159
Comment ſe fait peu ſentir. I. 344
L'idée s'en imprime tard dans l'eſprit des enfans. II. 231
Mots, l'enfant n'en doit pas plus ſavoir qu'il n'a d'idées. I. 139
Seule choſe qu'on apprenne aux enfans. I. 260
Difficulté de leur donner toujours le même ſens. I. 258 *n.*
Mouvement, c'eſt par lui que nous apprenons qu'il y a des choſes qui ne ſont pas nous. I. 102
Muſcles de la face, plus mobiles dans l'enfant que dans l'homme. I. 105
Muſique, moyen de l'entendre par les doigts. I. 373
Peut ſervir à parler aux ſourds. *Ibid.*
De la maniere de l'enſeigner aux enfans. I. 413
Myſteres. II. 349

N*AGER*, quel exercice on préfere à celui-là dans la grande éducation. I. 3 7
Ce qui le rend périlleux. I. 3 8
Naiſſance de l'homme, a, pour ainſi dire, deux époques. II. 172, 175
Nature, routes contraires par leſquelles on en ſort dès l'enfance. I. 36
Exerce inceſſamment les enfans. I. 37

Nature, comment l'homme en sort par ses passions. II. 178
Ses instructions tardives & lentes. II. 187
Son progrès en développant la puissance du sexe. II. 206
Nature de l'homme. I. 7
Nature divine. II. 346
Newton, portoit l'hiver ses habits d'été. I. 330
Notions morales, leur progrès dans mon éleve. II. 10
Nourrice, la veritable. I. 43
La meilleure au gré de l'accoucheur. I. 72
Choix. I. 73
Doit être la gouvernante de son nourrisson. I. 75
Ne doit pas changer de maniere de vivre. I. 76
Nourrices, comment traitées, & pourquoi. I. 32
Raison de leur attachement à l'usage du maillot. I. 88
Excellent dans l'art de distraire un enfant qui pleure. I. 1 1
Précaution qu'elles négligent. *Ibid.*
Disent aux enfans trop de mots inutiles. I. 124
Nuage, passant entre la lune & l'enfant lui paroît immobile, & la lune en mouvement. II. 153
Nuit, d'ou vient l'effroi qu'elle cause. I. 355
Remede. I. 356
Expédition *nocturne* de l'Auteur dans son enfance. I. 361

*O*BJECTIONS.

Contre la liberté laiſſée aux enfans. I. 150

Contre l'éducation retardée. I. 207

Contre la méthode inactive de ne rien apprendre aux enfans. I. 293

Contre l'emploi que l'Auteur fait de l'enfance. I. 324

Contre la culture prématurée d'un corps non formé. I. 408

Contre la pratique de former à l'enfant un jugement à lui. II. 85

Contre le choix des objets que l'Auteur offre à l'adoleſcent. II. 234

Objets, choix de ceux qu'on doit montrer à l'enfant. I. 97, 98

De nos premieres obſervations, ſi-tôt que nous commençons à nous éloigner de nous. II. 12

Objets purement *phyſiques*, les ſeuls qui puiſſent intereſſer les enfans. II. 152

Objets intellectuels ne ſont pas ſi-tôt à la portée des jeunes gens. II. 272

Obſervation des mœurs, inconvénient d'y livrer trop un jeune homme. I. 271

Odorat, réflexion ſur ce ſens. I. 441

Oiſiveté eſt un vol public. II. 120

Opinion, ce qu'il faut faire pour régner par elle. II. 122

Pour ne lui rien donner, il ne faut rien donner à l'autorité. II. 165

Eleve ſon trône ſur les paſſions des hommes. II. 186

Ordre à ſuivre dans les études. II. 30

Ordre moral, comment l'homme y entre. II. 263
Ordre social, tems d'en exposer le tableau au jeune homme. II. 266
Source de toutes ses contradictions. II. 268
Témerité de s'y fier. II. 115
Organes des plaisirs secrets & des besoins dégoûtans, pourquoi placés dans les mêmes lieux. II. 195
Ottomans, ancien usage des Princes de cette Maison. II. 143
Ovide cité. I. 140
Ouie, culture de ce sens. I. 409
Organe actif qui lui correspond. I. 411
Outils, plus les nôtres sont ingénieux, plus nos organes deviennent grossiers & mal-adroits. II. 37

PANTALON, pourquoi ennuyeux. II. 314
Parallele de mon éleve & du vôtre entrant tous deux dans le monde. II. 235 *& suiv.*
Paresse, comment on en guerit les enfans. I. 342
Passions, une seule est naturelle à l'homme. I. 199
Sont les instrumens de notre conservation. II. 175
Quelle est celle qui sert de principe aux autres. II. 177
Comment par elles l'homme sort de la Nature. II. 178
Comment se dirigent au bien ou au mal. II. 182

Passions, sommaire de la sagesse humaine dans leur usage. II. 204
Leur progrès force d'accélerer celui des lumieres. II. 357
Passions douces & affectueuses naissent de l'amour de soi ; *passions haineuses & irascibles* naissent de l'amour-propre. II. 181
Passions impétueuses, moyen d'en faire peur aux enfans. I. 214
Passions naissantes, moyen de les ordonner. II. 202
Paume, exercice pour les garçons. I. 404
Pauvre, n'a pas besoin d'éducation. I. 57
Paysan Suisse, idée qu'il avoit de la puissance Royale. II. 348
Paysans, n'ont point peur des araignées I. 97
Leurs enfans articulent mieux que les nôtres. I. 130
Ne grasseyent jamais. I. 128
Pourquoi plus grossiers que les Sauvages. I. 296
Pédarete, citoyen. I. 12
Pere, sa tâche. I. 45
Ne doit point avoir de préference entre ses enfans. I. 60
Perspective, sans ses illusions nous ne verrions aucun espace. I. 378
Peruviens, comment traitoient les enfans. I. 87 *n.*
Petite-verole. I. 345
Pétrone, cité. II. 84
Pétulance des enfans, d'où vient. I. 113, 198

Peuple, a autant d'eſprit & plus de bon ſens que vous. II. 228

Peuples corrompus, n'ont ni vigueur, ni vrai courage. II. 254

Peuples qui ont des mœurs, qualités qui leur ſont propres. *Ibid.*

Philippe, Médecin d'Alexandre, ſon hiſtoire. I. 267

Philoſophie en maximes, ne convient qu'à l'experience. II. 280

Philoſophie de notre ſiécle, un de ſes plus fréquens abus. II. 187

Phyſionomie. II. 244

Phyſique, ſes premieres leçons. II. 43

Phyſique experimentale, veut de la ſimplicité dans ſes inſtrumens. II. 44

Phyſique ſyſtematique, à quoi bonne. II. 49
Sa premiere leçon. *Ibid.*

Pitagore, à quoi comparoit le ſpectacle du monde. II. 270

Pitié, comment elle agit ſur nous. II. 216
Eſt douce, & pourquoi. II. 211
Comment on l'empêche de dégénerer en foibleſſe. II. 331

Pitié pour les méchans, cruelle au genre humain. II. 332

Plan que l'Auteur s'eſt tracé. I. 51

Pleurs des enfans, I. 105 *& ſuiv.* 119, 120, 147, 175

Plutarque cité. I. 44, *n.* II. 351
En quoi il excelle. II. 285

Poiſon, quelle idée en ont les enfans. I. 270

Politeſſe, idée de celle qu'on donne aux enfans des riches. I. 176

Poupées ambulantes. II. 4
Précepteur, quel eſt le vrai. I. 43
Incapacité de l'Auteur pour ce métier. I. 49
Préjugé qui mépriſe les métiers, comment j'apprends à Émile à le vaincre. II. 122
Préjugés, s'enorgueillir de les vaincre c'eſt s'y ſoumettre. II. 143
Préſent, ne doit point être ſacrifié à l'avenir dans l'éducation. I. 148
Prêtres & Médecins, peu pitoyables. II. 249
Prévoyance, ſource de nos miſeres. I. 162
Prévoyance des beſoins, marque une intelligence déjà fort avancée. II. 52
Principes des choſes, pourquoi tous les peuples qui en ont reconnu deux, ont regardé le mauvais comme inferieur au bon. I. 111
Progrès d'Émile à douze ans. I. 145
À quinze. II. 166
Propriété, exemple de la maniere d'en donner la premiere idée à l'enfant. I. 221
Puberté, varie dans les individus ſelon les temperamens, & dans les hommes ſelon les climats. II. 187
Peut être accélerée ou retardée par des cauſes morales. *Ibid.*
Toujours plus hâtive chez les peuples policés. II. 188
Et dans les Villes. *Ibid.*
Pudeur, les enfans n'en ont point. II. 194
Puiſſance du ſexe, comment les enfans l'accélerent. II. 205
Pyrrhus, jugement d'Émile ſur ſa vie. II. 291

QUESTION par laquelle on réprime les sottes & fastidieuses questions des enfans. II. 56
Ses avantages. II. 57
Question scabreuse, & réponse. II. 195
Quintilien cité. I. 292

RACES perissent ou dégénerent dans les villes. I. 82
Raison, frein de la force. I. 191
Comment on la décrédite dans l'esprit des enfans. I. 205
Raison sensitive. I. 322
Ses instrumens. I. 323
Raisons, importance de n'en point donner aux enfans qu'ils ne puissent entendre. I. 58
Raisonnement, de quelle espece est celui des enfans. I. 258
Si-tôt que l'esprit est parvenu jusqu'aux idées, tout jugement est un *raisonnement.* II. 163
Reconnoissance, sentiment naturel au cœur humain. II. 260
Moyen de l'exciter dans le cœur du jeune homme. II. 261
Réfraction. II. 158 & *suiv.*
Refus, n'en être point prodigue & n'en jamais révoquer. I. 175
Régime pitagoricien. I. 80 *n.* 431
Régime végétal, convenable aux nourrices. I. 77
Relations sociales, comment on doit les

montrer à l'enfant. II. 83
Religion, choix de celle d'Émile. II. 359
Repas rustique comparé avec un festin d'appareil. II. 103
Réprimande que m'adresse un Bâteleur en présence d'Émile. II. 39
République de Platon n'est pas un traité de Politique. I. 13
Ce que c'est. I. 14
Comment les enfans y sont élevés. I. 255
Riche, l'éducation de son état ne lui convient point. I. 57
Riche appauvri. II. 115
Riches, trompés en tout. I. 72
Rivage, pourquoi quand on le cotoye en bateau paroit se mouvoir en sens contraire. II. 153
Robert, jardinier, son dialogue avec l'Auteur & son éleve. I. 223
Robinson Crusoé. II. 78
Romains illustres, à quoi passoient leur jeunesse. II. 322
Romans orientaux, plus attendrissans que les nôtres, II. 221
Romulus devoit s'attacher à la Louve qui l'avoit allaité. II. 178

S*AGESSE humaine*, en quoi consiste. I. 154, II 204
Savans, sont plus loin de la verité que les ignorans. II. 155
Saveurs fortes, nous répugnent naturellement. II. 421
Inconvénient de s'y accoutumer. I. 422

Sauvages, pourquoi plus ſubtils que les payſans. I. 296
Devroient, ſelon les Médecins, être perclus de rhumatiſmes. I. 334 *n.*
Pourquoi cruels. I. 431
De tous les hommes les moins curieux & les moins ennuyés. II. 243
Science humaine, la portion propre aux Savans très-petite, en comparaiſon de celle qui eſt commune à tous. I. 93
Sens, lequel ſe développe le plus tard. I. 101 *n.*
De l'art de les exercer. I. 349 *& ſuiv.*
Deux manieres de verifier leurs rapports. II. 158
Sens-commun, ce que c'eſt. I. 446
Senſations & ſentimens ont des expreſſions differentes. I. 105
Diſtinguées des idées. II. 150
Comment chacune peut devenir pour nous une idée. II. 158
Moyen d'en avoir à la fois deux contraires en touchant le même corps. II. 152
Senſations affectives précédent les *repréſentatives.* I. 95
Senſibilité, comment on l'étouffe ou l'empêche de germer. II. 212
Comment elle naît. II. 214
A quoi d'abord elle ſe borne dans un jeune homme. II. 256
Doit ſervir à le gouverner. II. 258
Sentimens, gradation de ceux d'un enfant. II. 179

Sentimens, quel eſt le premier dont ſoit ſuſceptible un jeune homme bien élevé. II. 207
Sevrer, tems & moyen. I. 121
Signe, ne doit jamais être ſubſtitué à la choſe, que quand il eſt impoſſible de la montrer. II. 23
Situations où les beſoins naturels de l'homme & les moyens d'y pourvoir, ſe développent ſenſiblement à l'eſprit d'un enfant. II. 77
Société, a fait l'homme foible. I. 168
Toute ſociété conſiſte en échanges. Application de ce principe au commerce & aux arts. II. 95
D'où il ſuit que toute ſociété a pour premiere loi quelque égalité conventionnelle. II. 96
Soleil, ſon lever. II. 15
Sommeil des enfans. I. 337
Moyens d'en régler la durée. I. 340, 342
Sourds, moyen de leur parler en muſique. I. 372
Spartiates, élevés en poliſſons, n'étoient pas pour cela groſſiers étant grands. I. 301
Spectacle du monde, à quoi comparé. II. 270
Sphere armillaire, machine mal compoſée. II. 23
Statique, ſa premiere leçon. II. 45
Stupidité d'un enfant toujours élevé dans la maiſon. I. 320

Stupidité fâcheuse, sous quels traits je la peindrois. II. 349
Substance animale en putrefaction fourmille de vers. I. 77
Substances, combien il y en a. II. 345
Sucs nourrissans, doivent être exprimés d'alimens solides. I. 79
Suetone cité. I. 44 *n*.
Surprises nocturnes. I. 369
Synthèse. II. 24

T*ACITE*, à quel âge cet Auteur est bon à lire. II. 279
Tailleurs, inconnus chez les Anciens. II. 136 *n*.
Talens élevés, inconvénient de n'avoir qu'eux pour toute ressource. II. 123
Talens naturels, facilité de s'y tromper. II. 131
Exemple. II. 132
Thémistocle, comment son fils gouvernoit la Gréce. I. 166 *n*.
Thucydide, modele des Historiens. II. 280
Tems, c'est plus le perdre d'en mal user que de n'en rien faire. I. 254
Quand il est avantageux d'en perdre. I. 202
Trop long dans le premier âge, & trop court dans celui de l'instruction. II. 28
Quand les enfans commencent à connoître son prix. II. 52
Ténebres, on y doit de bonne heure accoutumer les enfans. I. 96

Tonnerre, rarement les enfans en ont peur. I. 100
Toucher, culture de ce ſens. I. 352 & *ſuiv*.
Ses jugemens bornés & ſûrs. I. 371
Comment peut ſuppléer à la vue. I. 353
A l'ouie. I. 372
Moyens de l'aiguiſer ou de l'émouſſer. I. 373
Sans lui nous n'aurions aucune idée de l'étendue. I. 390
Tréſor de St. Marc à Veniſe, ce qui lui manque. I. 325
Turenne, trait de douceur de ce grand homme. II. 287
Petiteſſe. II. 288

*V*ALERE-*MAXIME*, cité. I. 141
Vanité, ſuites mortifiantes de ſon premier mouvement dans Émile. II. 41
Varron cité. I. 19
Vertu, en la prêchant aux enfans on leur fait aimer le vice. I. 239
Vertus, ſont des apprentiſſages de l'enfance. I. 344
Vertus par imitation. I. 239
Vêtemens, obſervations ſur ceux des enfans. I. 326, 332
Vérité, doit coûter quelque choſe à connoitre, pour que l'enfant y faſſe attention. II. 19
Quand on peut ſans riſque exiger qu'un enfant la diſe. I. 318 *n*.
Viande, ſon goût n'eſt pas naturel à l'homme. I. 430

Viande, lambeau de Plutarque ſur cet aliment. I. 431
Vice, il n'y en a pas un dans le cœur de l'homme dont on ne puiſſe dire comment il y eſt entré. I. 199
Vie, pour qui la peur de la perdre en fait tout le prix. I. 63
A quel point commence véritablement celle de l'individu. I. 147
On doit la laiſſer goûter aux enfans. I. 150
Les vieillards la regrettent plus que les jeunes gens. I. 167
Vie dure, multiplie les ſenſations agréables. I. 339
Vie humaine, ſes plus grands riſques ſont dans ſon commencement. I. 147
Courte à plus d'un égard. II. 172
Vies particulieres, préferables à l'hiſtoire. II. 283
Vieillards, déplaiſent aux enfans. I. 53
Aiment à voir tout en repos autour d'eux. I. 113
Vigueur d'eſprit, comment ſe contracte. II. 117
Villes, ſont le gouffre de l'eſpece humaine. I. 82
Pourquoi les races y dégénerent. II. 1[illegible]9
Vin, nous ne l'aimons pas naturellement. I. 422
Falſifié par la litarge eſt un poiſon. II. 67
Moyen de connoitre cette falſification. II. 69
Virgile, ſon plus beau Vers. II. 220

Virginité, importance de la conſerver long-tems. II. 190, 208
Préceptes. II. 191, 247
Viſages plus beaux que leurs maſques. II. 271
Vivre, ce que c'eſt. I. 21
Vocabulaire de l'enfant, doit être court. I. 139
Voix, combien de ſortes l'homme en a. I. 411
Volant, eſt un jeu de femme. I. 404
Uſage, en prendre preſque toujours le contre-pied pour bien faire. I. 204
Uſages, en toute choſe doivent être bien expliqués avant de montrer les abus. II. 99
Utilité, ſens de ce mot dans l'eſprit des enfans. II. 52
Pourquoi ce mot dans notre bouche les frappe ſi peu. II. 56
Exemple de l'art de le leur faire entendre. II. 62
Vue, exercice de ce ſens. I. 377 & *ſuiv.*
Ce qui rend ſes jugemens équivoques. I. 378, 379
Comment la courſe exerce un enfant à mieux voir. I. 387

XENOPHON cité. I. 55

ZURICH, comment paſſent maitres les Conſeillers de cette Ville. II. 146

Fin de la Table.